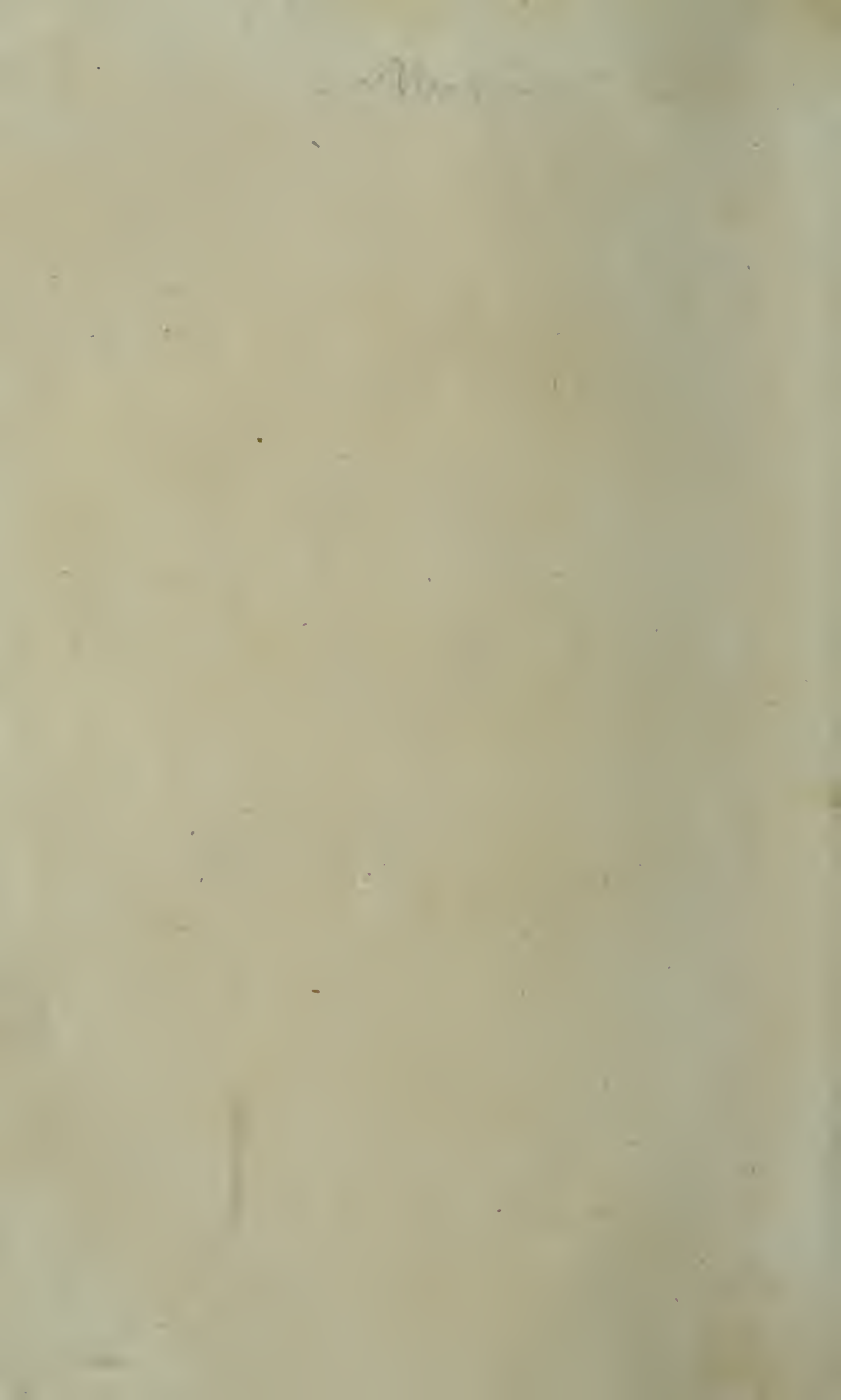






LE

BARIL DE POUDRE D'OR

OUVRAGES

DE

LÉON GOZLAN

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Les Chateaux de France	2 vol.
Le Notaire de Chantilly	1 —
Les Émotions de Polydore Marasquin	1 —
Le Dragon rouge	1 —
Le Médecin du pecq	1 —
Histoire de cent trente femmes	1 —
Les Nuits du Père-Lachaise	1 —
La Famille Lambert	1 —
La Dernière Sœur grise	1 —
La Comédie et les Comédiens	1 —
Balzac	1 —
Le Baril de poudre d'or	1 —
Le Tapis vert	1 —

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

LE BARIL

DE

POUDRE D'OR

— LA MARQUISE DE BELVERANO —

PAR

LÉON GOZLAN

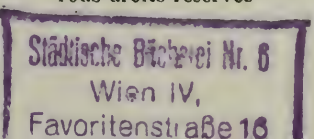


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860



LE

BARIL DE POUDRE D'OR

I

Une indisposition de la première chanteuse était cause que le public de l'Opéra, au lieu de quitter la salle à onze heures et demie, comme il est d'usage, ne faisait que d'en sortir, et il était minuit passé. L'entr'acte du quatrième au cinquième acte avait duré près d'une heure; ajoutez l'annonce du régisseur, les réclamations du parterre; bref, il n'était pas loin d'une heure quand je me trouvai sur le boulevard, devant le passage de l'Opéra. Par extraordinaire, il ne pleuvait pas; par un extraordinaire encore plus extraordinaire, la nuit était magnifique de calme, de douceur, de clarté; il est vrai que nous étions en plein mois de

juillet. Aller se coucher par une si belle nuit... c'est s'inhumer vivant... Mais où la passer? comment la passer? Quoi! Paris, cette ville de toute initiative, a peur de laisser ouverts, la nuit, quelques établissements hospitaliers! Paris laisse subsister la nuit! C'est une honte! Faudra-t-il une nouvelle révolution pour renverser cette dernière féodalité? Dormez, si vous voulez dormir, mais laissez-nous veiller, et, pour que nous puissions veiller, n'imposez pas au dix-neuvième siècle le couvre-feu du moyen âge. Permettez aux cafés, permettez aux restaurants de ne pas éteindre leur gaz au coup de minuit. Souffrez que... Je méditais ainsi à la lueur des étoiles, quand une de ces petites voitures de place qui stationnent toute la nuit sur les boulevards, et qui sont toujours prêtes à seconder les aventures les plus délicieuses comme les plus folles, les plus amusantes comme les plus criminelles de la vie parisienne, à partir de minuit jusqu'au lever du soleil, fut appelée, de la contre-allée voisine du café Cardinal, par un jeune homme fort pressé d'être servi, à en juger par l'autorité de sa voix. Mais tout dormait, le cheval aux pieds du cocher; le cocher, la bouche ouverte, la tête renversée sur l'impériale de la voiture. Il était sourd à la voix de plus en plus impatiente et impérieuse qui cherchait vainement à le tirer du charme de son sommeil. Enfin, le jeune homme

s'approcha résolûment de la voiture, et, tirant le cocher par le pan indéfini de son carrick bleu ou qui avait été bleu il y avait vingt ans, il le força, par la violence de la secousse, à pousser un gémissement saccadé, suivi d'un réveil à peu près complet : demi-réussite. Il serait bientôt retombé de tout son poids dans cette léthargie particulière aux cochers parisiens, sans les aboiements d'un de ces petits barbets éternellement couchés dans le caisson placé sous le siége, et chargés d'une vigilance tout à fait impossible à leur maître.

— Quoi?... quoi donc?... demanda le cocher en se frottant les yeux avec le dos de sa main calleuse.

— Une course !

— Où çà ?

Le jeune homme ouvrit la portière, la ferma avec bruit sur lui, et par la croisée du fond, dont il abaissa rapidement la glace, il dit au cocher :

— Rue de Grammont !

— Quel numéro ?

— Je sonnerai. Partez, allez vite, très-vite !

Il ne faut pas croire qu'à cet ordre : Allez très-vite ! le cocher, qui n'avait qu'à fouetter son cheval pour partir, se hâta de mettre sa voiture en mouvement ; aucun Parisien de naissance ne commettra l'erreur de le supposer. Il boutonna son carrick bleu déjà assez

boutonné, abattit le cuir pesant jeté sur ses jambes, descendit lentement et en maudissant celui qui avait l'incroyable inconvenance de lui faire gagner quatre ou cinq francs; et une fois à terre, où ses sabots retentirent, il regarda si son barbet avait repris sa place sur le foin, fit semblant de toucher de ses deux mains somnambules à chaque pièce du harnais, toutes parfaitement en ordre, et, avec la même lenteur et la même mauvaise humeur pleine de jurons, il grimpa sur le siége. Là, nouveau point d'arrêt : il ne trouvait pas son fouet; après l'avoir cherché à droite, cherché à gauche, et l'avoir enfin trouvé sur le dôme de la voiture, il daigna effleurer avec la mèche indolente la crinière du cheval, et le cheval se dirigea vers la rue de Grammont. Les croisées de toute la ligne monumentale des riches maisons du boulevard des Italiens étaient fermées, ce qui appelait plus particulièrement l'attention des rares passants sur le balcon d'un des grands restaurants qui font face à cette aristocratique rue. Au delà de la balustrade de ce balcon, au fond des portes-croisées qu'il supporte, brillaient les chaudes lumières d'un souper qui ne touchait pas encore à sa fin, quoiqu'il parût cependant fort avancé. Par ces lumineuses ouvertures on voyait s'agiter les têtes animées de plusieurs jeunes gens et les têtes chargées de fleurs de quelques jeunes femmes. On pouvait bien ne les

supposer ni les uns ni les autres, sans les calomnier, très-vertueux, quoique selon l'honnête romance ils fussent sur le point de *voir lever l'aurore*. Depuis le moment où le jeune homme avait paru au coin de la rue de Richelieu pour appeler le fiacre dans lequel il venait de monter, la plupart des convives du restaurant n'avaient pas quitté le balcon, suivant avidement des yeux ce jeune homme et se rendant compte de chacun de ses mouvements.

— Je donnerais volontiers ma nuit, me dis-je, pour savoir le rapport proche ou lointain qui existe entre cette société de damnés en train de souper là-haut et celui qu'emporte cette voiture de place.

Tout en exprimant ce désir si naturel à tout le monde, mais impérieux chez l'oisif attardé cherchant une distraction pour passer sa nuit, je me trouvai à l'angle même du restaurant, près de la petite porte bâtarde par où l'on monte, de tapis en tapis, et de demi-jour en demi-jour, aux salons et aux cabinets. Quel instinct m'attira, de marche en marche, jusqu'à l'un de ces cabinets? Bien des instincts, — vagues mais réels. — La fatigue d'un opéra entendu tout entier dans une salle brûlante, l'appétit qui vient à la suite d'une journée sans appétit; la curiosité, la curiosité surtout, celle dont je viens de dire la cause. Deux minutes après, j'étais assis dans un joli cabinet de

damas rouge dont la croisée, voilée par une jalousie, s'ouvrait près du balcon où m'était apparue la joyeuse bande, dont la cloison, à ma connaissance particulière alors, offrait une fente très-favorable aux regards indiscrets. Il y a de cela quelques années ; la fente aura été depuis calfeutrée; d'ailleurs, la maison s'est bien moralisée avec le temps : elle a eu, elle aussi, sa jeunesse orageuse.

Je dirai ce que la cloison mal jointe me permit de voir et d'entendre.

J'entendais si bien que je vais reproduire presque mot pour mot les propos dont je fus frappé pendant toute la nuit, n'ayant d'autre fatigue à m'imposer que d'aller tantôt à la croisée pour recueillir la conversation du balcon, et tantôt à m'en retirer pour aller coller mon oreille à la cloison, exercice si peu tendu que bien souvent, sans quitter la petite table où je m'étais fait servir quelques viandes froides et quelques assiettes de fruits, il m'était facile, quand on ne parlait pas trop bas, de ne pas perdre un seul mot de la conversation. Comme on ne m'avait pas attendu, cette conversation, d'ailleurs brisée, ainsi que tous les dialogues de table, manquait pour moi de certaine préparation, et, par suite, elle manquera peut-être à son début de certaine clarté pour qui la lira d'après moi. Mais, au delà de cette demi-obscurité des pre-

mières marches, le jour se fera, et je m'efforcerai de ne pas priver mon lecteur d'un seul rayon.

— Vous verrez, dit l'un des jeunes gens assis autour de la table où je distinguai les ruines d'un souper auquel on avait fait honneur, et auquel il restait encore quelques honneurs à rendre; vous verrez que Victor, pour l'acquit de sa conscience, fera semblant de chercher un fiacre, mais qu'il reviendra bientôt nous dire qu'il n'y en avait pas sur la place.

— Silence! Herminie! Victor a un fiacre.

— Bon ! vous verrez qu'il l'aura trouvé trop grand, et qu'il n'y montera pas.

— Mademoiselle Bambine, silence ! vous aussi !

— Il l'aura trouvé trop petit !

— Berthe, Herminie et Bambine ont raison. Victor veut paraître soutenir ce qu'il a dit, mais il n'ira pas jusqu'au bout; non, il n'ira pas jusqu'au bout !

— C'est Marc-Antoine Birauteau qui vient de parler?

— Moi-même, Marc-Antoine Birauteau, mon cher Kervaléon; qu'as-tu à dire?

— Mais que, lorsque Victor de Villejardin affirme une chose, il peut être cru.

— Cru... *soé*, cru... *ellement,* Cru... *pidon,* cru... *dité*, crus... *tacé*, cru... *vette.*

— Ah ! bon ! voilà mademoiselle Fœdora qui recommence ses atroces jeux de mots. C'est décidément une

maladie incurable chez elle; c'est une vraie gale...

— Gale... *rie,* gal... *vaudage,* Gal... *ymède.*

— Assez, Fœdora! assez! cria Birauteau.

— Ga... *lion,* gal... *iote,* Gal... *imafré.*

— Assez!

— Gal... *icot.*

— Bon! elle se met maintenant à prononcer en allemand, afin de faire durer le plaisir. Mais fourrez donc Fœdora dans une carafe d'eau glacée et mettez le bouchon par-dessus. Étouffez Fœdora! Qu'on étouffe Fœdora!

— Messieurs, dit celui que la troupe joyeuse appelait Kervaléon, et qui n'avait pas quitté le balcon d'où il avait observé avec un intérêt mêlé d'inquiétude tous les mouvements de son ami Victor de Villejardin:

— Messieurs, Victor est monté dans la voiture. Tenez! il se dirige de ce côté, il va prendre la rue de Grammont.

Tous les convives coururent précipitamment au balcon, qui le verre, qui la serviette, qui le cigare à la main, et regardèrent du côté de la rue Richelieu. En courant me placer derrière ma jalousie, je pus aisément, sans être vu, suivre du regard mes voisins accourus au balcon.

— C'est ma foi vrai! dit chacun d'eux : il vient de ce côté, il va rue de Grammont.

— Il y va... il y va... dit Birauteau d'un ton dubitatif, c'est très-bien, mais il n'ira pas plus loin; vous allez le voir revenir ici et reprendre sa joyeuse place parmi nous.

— Peut-être, messieurs, peut-être, mesdames, dit Kervaléon avec un ton affirmatif.

— C'est inouï, ma parole d'honneur! dit un des jeunes gens, comme Kervaléon croit à ce voyage de Gulliver dans la lune.

— J'y crois, messieurs, dit Kervaléon, sans quitter le balcon où il était placé en vedette et d'où il dominait toutes les têtes de jeunes femmes réunies. Oui, je crois, je veux croire à ce voyage, et je vous en ai dit pour cela mes raisons.

— Elles sont mauvaises tes raisons; n'est-ce pas Veuglin, demanda Birauteau.

— Détestables! Victor ne commettra pas une telle folie, répondit à son tour Veuglin. C'est la chaleur de juillet qui lui monte à la tête; l'air de la mer le calmera. Aux courses d'automne, Victor sera avec nous à Chantilly. L'hiver prochain, aux bals de l'Opéra, il ne sera plus question de cette aventure, aussitôt finie que commencée.

Pendant que ces propos de table arrosaient le passage de Victor de Villejardin sous le balcon du restaurant, lui, montrant ironiquement la tête à la portière,

salua du geste et du regard ses amis, auxquels il semblait dire : « Eh bien, messieurs, êtes-vous convaincus ? »

Pour répondre à cet appel, qui avait tout le caractère d'un défi, la folle Bambine prit dans ses deux mains autant de mandarines qu'elles purent en contenir et les lança sur la voiture de Victor. Cette pluie de petites oranges fut comme un signal. Berthe lança immédiatement sur la voiture une nuée de ces petites absurdes pommes d'api qu'on voit au dessert sur toutes les tables, que personne n'a jamais goûtées, et qui trouvèrent enfin une fois leur utilité dans ce monde. Les pommes d'api se mêlèrent joyeusement aux mandarines. Herminie, saisie par l'exemple, s'empara de deux bouteilles de vin de Champagne, et, se penchant plus qu'à demi sur le balcon, les vida à plein jet sur le passage de Villejardin, en manière de sacrifice.

— Allons, dit Birauteau, quand la voiture, malgré la chute de ces divers projectiles eut pénétré dans la rue de Grammont ; ça marche, ça marche, attendons les événements ; du reste, je suis bien sûr... Oh ! je suis bien sûr...

— Sur...*abondance;* sur...*plis;* sur...*intendant;* sur...*seine;* sur...*perlatif;* sur...*nager;* sur...*Saône;* sur...*excitation.*

— On n'a donc pas mis Fœdora dans une carafe? On ne l'a donc pas asphyxiée?

— Sur...*année;* sur...*taxe;* sur..*dité;* sur..*naturel.*

— Mettez-lui la main sur la bouche, dit Birauteau, ou nous sommes perdus : Il n'est que temps!

— Sur...*inam;* sur...*veillance;* sur...

On courut sur Fœdora comme sur une bête fauve.

— Tais-toi! tais-toi! tais-toi!

On s'empara de Fœdora qui criait toujours :

— Sur...surcre...d'orge.

— Tais-toi! tais-toi! tais-toi!

La forte Herminie, plus forte de tout le vin de Champagne dont elle s'était exalté la tête, renversa Fœdora sur le tapis; ensuite Bambine lui appliqua une assiette sur la bouche et posa fièrement le pied sur l'assiette. Justice était faite, l'hémorragie de bêtises et de coq-à l'âne était arrêtée : Fœdora ne parlait plus.

Attentifs au retour de Victor, ses amis épiaient son passage, quoique la plupart d'entre eux n'eussent pas changé d'avis sur l'improbabilité de ce voyage dont ils avaient ri d'abord, qu'ils avaient condamné ensuite et qu'ils regardaient unanimement comme une action extravagante, excepté Henri de Kervaléon, le plus dévoué à Villejardin.

Lorsque la petite voiture, revenant de la rue de

Grammont, doubla de nouveau l'angle de cette même rue pour se montrer une seconde fois à leurs yeux, ils ne manquèrent pas d'y voir, outre Victor, la jeune femme qui se trouvait maintenant avec lui. A l'instant, les moqueries recommencèrent, et de plus belle, sur le balcon du restaurant. Ces jeunes messieurs et ces jeunes dames leur donnant tout à coup et comme d'inspiration un caractère plus précis, et l'on dirait plus offensant, si quelque chose d'offensant pouvait émaner de gens dont la gaieté touche aux limites de l'ivresse, ils jouèrent sur le balcon une scène comique des plus transparentes à l'adresse de Victor et de sa compagne. Une de ces dames, c'était mademoiselle Bambine, après avoir jeté une serviette sur sa tête, en guise du voile nuptial, et placé à son côté un bouquet pris sur la cheminée, parut conduite par un jeune homme qui simulait un marié, de même qu'elle prétendait simuler une mariée. Tous deux s'avancèrent ensuite vers un convive chargé de remplir les fonctions du magistrat municipal, et celui-ci, tenant une charlotte russe d'une main et une longue bouteille de vin du Rhin de l'autre, unit les grotesques fiancés.

Les autres convives s'étaient composé une gravité de circonstance afin de compléter le tableau de la cérémonie nuptiale. Le grand salon de l'établissement, ce pandémonium parisien, retentit longtemps encore

d'éclatantes et bruyantes moqueries après le passage de Villejardin sous le balcon. On tira, de toutes les batteries, à boulets rouges sur lui quand il n'était même plus possible de l'atteindre. On le railla sur tous les tons, on le bafoua avec une verve de carnaval, on le maudit, on l'anathématisa malgré les protestations de son meilleur ami, Henri de Kervaléon, toujours prêt à le défendre, quoiqu'il ne lui donnât pas toujours raison.

L'assemblée, en ébullition, écumait jusqu'aux bords et menaçait de faire crouler le balcon sous ses pieds, lorsque Bambine fatiguée de rire, de crier, de jeter et de casser, — jeter et casser, ses deux plus grandes joies, — restée à demi endormie dans le salon, les pieds sur la table, la tête enfoncée dans les coussins, une cigarette aux lèvres, poussa, malgré sa lassitude, un cri qui ramena tout le monde à l'intérieur. Et tout le monde répéta le même cri, ce cri était :

— Raoul ! Raoul ! voilà Raoul !

— C'est Raoul ! c'est Raoul !

— Vive Raoul ! chantons Raoul !

— Raoul Finard, lui-même, mes bons amis, mais ne m'étouffez pas ainsi sous vos caresses, ou je retourne dans l'Orégon.

II

— Tu arrives donc de l'Orégon ?

— J'en arrive, mesdames et messieurs, par Panama, Aspinwall, Southampton et cent mille autres lieux !

— Mais, qu'est-ce que l'Orégon ? demanda Bambine, je ne serais pas fâchée de le savoir.

— L'Orégon, répondit Raoul, en se mettant à table, sans plus de façons que s'il arrivait de Nanterre ou de Saint-Cloud, c'est le fils de la Californie, son premier enfant.

— Alors c'est un fils de famille qui a sans doute de grands biens au soleil, demanda à son tour Berthe.

— Mais oui, mesdames, mais oui, l'Orégon est un pays à son aise.

— En ce cas, où sont tes millions? dit Berthe ; vite, tes millions !

— Mes millions !... mes millions !... un instant !

— Montrez-nous tes millions, dit la superbe Herminie, d'un ton grave et impérieux.

— Est-ce que tu aurais l'infamie de ne pas revenir richissime ? dit Berthe.

— Nous causerons de cela au dessert.

— Mais nous y sommes au dessert. Causons.

— Alors au café, dit Finard.

Bambine accrocha le cordon de la sonnette avec le bout de son pied et sonna.

— Le café! dit-elle; et du punch : un café très-fort et du punch impossible. Donne-nous, dit-elle ensuite à Finard, des nouvelles de Zulma qui est partie pour le pays de l'or un peu après toi.

— Zulma, mesdames, n'était pas dans l'Orégon, mais j'en ai entendu parler, ainsi que de Noélie. Zulma avait déjà gagné trois cent mille francs.

— Mazette! en deux ans! et en quoi faisant?

— Oui, en quoi faisant?

— La phrase me plaît... En donnant des leçons d'écriture.

— Très-bien! Et Noélie?

— Noélie s'est mariée.

— Avec quoi?

— Avec un négociant chinois.

— En porcelaine?

— Avec un négociant chinois qui a soixante millions et un ventre qui pourrait les contenir. Ce noble époux, qui a des yeux d'écureuil et des moustaches de chat, l'a emmenée avec lui à Macao. Elle s'appelle aujourd'hui madame Ta-li-po-ching : parole d'honneur!

— Est-elle heureuse ! est-elle heureuse, cette bonne Ta-li-po-ching ! Et Clémentine ?

— Elle a déjà placé à la succursale de la banque Rothschild, à San-Francisco, environ quatre cent cinquante mille francs ; elle marche sur le demi-million. Mais oui, mais oui !

— Est-ce qu'elle donne, elle aussi, des leçons de belle écriture ?

— Elle donne des leçons de piano.

— Pas possible ! Elle jouait comme une casserole à Paris.

— Elle s'est formée ; elle joue comme un chaudron maintenant. Mais laissons un instant ces dames, sur lesquelles nous reviendrons, si vous y tenez, et parlons...

— Oui, parlons de toi, reprit Bambine ; es-tu revenu riche ?

— Moi... moi... euh !... euh !

— Que signifie ce : euh !... euh !...

— Prends garde à ce que tu vas répondre ! dit une de ces dames.

— Voyons, dit une autre, que faisais-tu là bas, qu'as-tu fait dans l'Orégon ?

— Ce que j'ai fait ? vous ne le croirez pas.

— Voyons, dis toujours.

— J'ai été pendu.

— Toujours plaisant, ce Finard.

— J'ai été pendu, comprenez-vous ?

— Allons donc, pendu !

— Façon de parler de ce pays-là.

— Un calembourg à la Fœdora, dit Berthe.

— Pendu par le cou ? dit Herminie.

— J'ai été pendu, vous dis-je, et vous redis-je, pendu avec une corde, pendu avec un nœud coulant, pendu par le cou, ce qu'il y a de plus proprement pendu.

— Si tu avais été pendu, est-ce que tu serais ici ?

— Ah ! voilà ; mais avant d'éclaircir ce petit mystère intime, avant d'aller plus loin, permettez que je fasse parvenir chez moi un ordre... c'est indispensable... vous excusez, ajouta Finard en traçant sur une feuille de ses tablettes quelques mots au crayon, qu'il remit ensuite au garçon du restaurant.

— Ceci hôtel de Malte, rue de Richelieu ; réponse tout de suite, allez !

Le garçon se hâta de faire la commission.

— C'est quelque bouteille de vin vieux, dit Bambine, qu'il envoie chercher.

— Du vin de l'Orégon ! murmura Berthe, ce doit être fameux.

— Certainement, c'est quelque surprise qu'il veut nous faire, chuchota Herminie à l'oreille de Fœdora.

— Je vous dirai, reprit Finard, avant d'aborder l'histoire lamentable et grotesque de ma véridique pendaison, que c'est par Victor que j'ai su que vous étiez ici.

— Par Victor? Autre plaisanterie, Victor est parti.

— Je l'ai rencontré il y a cinq minutes dans la rue Saint-Lazare; sa voiture allait vite; il n'a eu que le temps de me serrer la main par la portière et de me dire où vous étiez, et je suis venu; me voilà ! Qu'est-ce donc que cette dame qui accompagne Victor ?

— Ah ! voilà.

— Cherche, Finard.

— J'ai assez cherché dans l'Orégon; dispensez-moi....

— C'est sa femme, dit Kervaléon.

— Mais non ! dit Birauteau, Kervaléon t'en conte en ce moment.

— Mais non, ce n'est pas sa femme ! affirma Clermont, un autre convive.

— Elle le sera, dit Kervaléon.

— Que trop peut-être ! dit Bambine en cassant pour la faire ployer la lame d'un joli couteau de dessert avec lequel elle jouait sur le bord de la table.

— Bon ! encore un !

— C'est le troisième couteau qu'elle casse de la soirée.

— Voyons, voyons, dit Finard, qu'est-ce que tous ces mystères de la *Tour d'Udolphe ?* Victor de Villejardin va-t-il se marier ? est-il marié ?

— Il va se marier, on le suppose du moins.

— Il va se marier, dit Herminie, et la femme qu'il épouse, lui qui aurait pu être si heureux en vivant avec nous comme il avait toujours vécu, est celle que tu as aperçue dans cette petite voiture. Ils s'enlèvent.

— Ils s'enlèvent ! J'ai mal entendu.

— Tu as parfaitement entendu : ils s'enlèvent.

— Avec ce calme, cet ordre, cette régularité ? C'est impossible ! c'est inouï !

— I... *nusité,* i... *nabordable,* i... *nhérent*, i... *noculation*, i... *naccessible*, i... *llégal*, i... *mmédiatement*, i... *nexpugnable.*

— Qu'est-ce donc ?

— Ne fais pas attention, Finard, c'est Fœdora qui a un accès sporadique de bêtises. C'est son cinquième de la soirée.

— Ah ! oui, j'avais oublié sa manie.

— Mani... *gance*, ma... *nifique,* ma... *ppemonde*, ma... *rionnettes*, ma... *cadam*, ma... *choire*, ma... *telas*, ma... *tamore*, ma... *tou*, ma...

Fœdora, qu'on avait surnommée la Vénus-Bête, ouvrait les lèvres pour prononcer une autre ânerie; un foulard, vivement et fortement serré derrière sa

tête, lui ferma la bouche, deux mains s'emparèrent en même temps des siennes. Fœdora fut enclouée.

— Expliquons-nous, si c'est possible, reprit Finard, en puisant un verre de punch dans le bol qu'on venait d'apporter. Victor n'enlève pas ainsi, en plein jour, car cette nuit d'été est presque le jour, en voiture publique, la femme qu'il va épouser. Ce serait neuf.

— Ça n'est pas si neuf que ça, dit Veuglin en buvant : A ton bon retour, Finard !

— Comment ce n'est pas si neuf que ça ! Je trouve que c'est infiniment plus neuf, moi, riposta Birauteau.

— A ta santé, Finard !

— Qu'est-ce donc alors, mes amis ? Je n'y vois que du feu comme dans ce bol.

— Commence par nous dire pourquoi tu as été pendu dans l'Orégon, dit Bambine, et nous te dirons ensuite comment le chevalier Victor de Villejardin enleva avec de grands efforts de courage, par une belle nuit du mois de juillet, une jeune fille qu'on ne lui défendait pas d'épouser.

— Du tout ! puisque vous tenez à savoir l'histoire de ma pendaison....

— Si nous y tenons ! Justes dieux !

— Vous ne la saurez que lorsque vous m'aurez d'abord...

— Je ne vois pas pourquoi, dit Kervaléon, on amas-

serait tant de nuages mystérieux autour d'un événement qui paraîtra fort simple et fort naturel à notre ami Finard, quand on aura pris la peine de le mettre, en deux mots, au courant des principaux faits qui l'ont amené, bien qu'il vaudrait mieux, selon moi, ne pas tant nous occuper d'une affaire de famille à laquelle nous n'avons qu'un droit de curiosité fort contestable.

Toutes les assiettes et tous les couteaux s'émurent à cette phrase de Kervaléon.

— Ceci est assez peu gentleman, mon cher Kervaléon : venir nous faire ainsi la leçon, dit une de ces dames.

— Oui, c'est vrai ! c'est vrai ! Je trouve que Kervaléon...

Kervaléon devenait de plus en plus impopulaire.

— A la porte la morale ! à la porte !

— Mesdames, il vous serait assez difficile, répondit Kervaléon, de mettre à la porte ce qui n'est jamais entré ici.

— Tu nous méprises, maintenant ?

— Du tout ! Je vous apprécie.

— Je ne saurai donc pas l'histoire de Villejardin ?

— Voici en deux mots, mon cher Finard, ce qui s'est passé relativement à Victor depuis ton départ pour l'Orégon. Tu l'avais laissé, tu t'en souviens, au

milieu de toutes ces dames, auxquelles il vient de faire cette nuit même un dernier et solennel adieu.

— Oh ! dernier ! dernier !... objectèrent ces dames d'un accent d'incrédulité.

— Dernier, mesdames.

— N'interrompez pas Kervaléon ! ne l'interrompez pas.

— Tu sais aussi qu'il avait fini, de caprice en caprice, par tomber dans les filets dangereux de Rosa Vampire.

Finard faillit laisser tomber des mains son verre de punch.

— Mais non, je ne le savais pas !... depuis trois ans que je ne suis plus en France, que j'ai quitté l'Europe, depuis que j'ai été pendu, je ne sais rien... Il a été avec la Rosa Vampire, lui ! et il n'a pas été dévoré, dévoré comme Terneuse, dévoré comme Saint-Vincent, dévoré comme tout le monde ? Rosa Vampire !

— Il n'a pas été dévoré, répondit Kervaléon.

— Il est fort, par exemple.

— Mais il était temps qu'il la quittât.

— C'est donc un miracle ?

— Un vrai miracle, et voilà, mon cher Finard, comment il s'est opéré : pleine de fantaisies, Rosa Vampire désira avoir un jour deux vases de porcelaine magnifiquement peints et dorés qu'elle avait vus dans

une galerie, où ils étaient exposés parmi d'autres objets de prix destinés à une loterie en faveur des inondés de la Loire. Les désirs de Rosa Vampire, c'est du vitriol. Impossible de lui acheter ces deux vases. A défaut de ceux-là, Rosa Vampire, qui les aurait fait voler par Victor pour les avoir, se contenta d'en obtenir deux pareils, pourvu qu'ils fussent rigoureusement pareils. Il promit, mais pareils vases n'existaient pas.

— Cléopâtre ! comme Cléopâtre, interrompit doucement Finard, tout oreilles à ce récit.

— Clé... *des champs*... clé.. *osote*..., clé... *michette*... clé... *rinette*...

— On a donc délivré Fœdora ! s'écria épouvanté Birauteau, qu'elle recommence ses atroces coq-à-l'âne ? Ah ! mon Dieu ! le foulard n'est plus sur sa bouche !

— Bouche... *rie*..., bouche... *trou*..., Bou... *Maza*..., bou... *rrelier*... Bou... *gival*....

— Quel moyen employer contre ce fléau? Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de nous, faites taire ce serpent.

— Ser... *velas*, ser... *volants*, ser... *rez vos rangs*, ser... *chaude*, ser.., *bère*, ser... *tête*, ser... *avissant*. ser... *idicule*, ser... *epentir*, ser... *danapale*.

— Je t'incendie ! s'écria Bambine en approchant une

bougie allumée des cheveux de la Vénus-Bête, si tu ne te tais à l'instant même.

Fœdora, qui connaissait le caractère résolu de Bambine, ne poussa pas plus loin cette fois ses débordements de bêtises.

Kervaléon, appuyé par Birauteau, put reprendre :

— Je disais donc que Rosa Vampire exigea que son amant Victor de Villejardin lui eût deux vases tout pareils à ceux qu'elle avait admirés à l'exposition de la loterie pour les inondés de la Loire, mais que pareils vases n'existaient pas. Aucun autre moyen que d'en faire fabriquer deux semblables. Victor alla donc rue de Paradis, où se vendent et se créent ces belles choses de porcelaine, et il commanda, au prix de quinze cents francs, les deux vases tant souhaités. Comme la blonde Rosa ne dormait pas depuis qu'elle avait ce désir en tête, il fallut pour l'engager à prendre patience, — car pareil travail, tu l'imagines, ne se fait pas en un jour, — que Victor suivît pas à pas les progrès de l'artiste chargé de dessiner et d'enluminer autour du vase le sujet et les ornements. Cet artiste, qu'on avait choisi parmi les plus distingués, se trouva être par hasard une jeune fille nommée mademoiselle Florence Mangin.

— Décidément, je veux savoir, moi, dit Herminie, pourquoi Finard a été étranglé !

— Et moi aussi ! s'écria Bambine.

— Et moi aussi ! s'écria Berthe.

— Et moi aussi, s'écria Fœdora.

Et toutes ces dames, partageant cette impatience, ajoutèrent :

— Ce serait bien plus intéressant à entendre pour nous que l'histoire de mademoiselle Florence Mangin, que nous connaissons tous depuis *A* jusqu'à *Z*.

— Vous la connaissez, c'est très-bien ; mais moi, qui arrive de l'autre monde, je ne la connais pas, dit Finard. Au surplus, je le jure par vos aïeux, vous n'aurez pas le plus petit bout de la corde avec laquelle j'ai été pendu, si vous ne me laissez-pas entendre l'histoire amoureuse de Victor et de mademoiselle Florence Mangin, et la corde joue un fameux rôle dans mon histoire.

— Je continue, Finard, poursuivit Kervaléon : à force d'aller voir si les vases de porcelaine avançaient, Victor se prit d'une belle passion pour celle qui était chargée de les peindre, et il arriva que, quand ils furent finis, il aimait tant mademoiselle Florence Mangin et si peu Rosa Vampire, qu'il rompit avec l'une pour ne plus penser qu'à l'autre.

— Et Rosa Vampire, des mains, ou plutôt des griffes de laquelle personne n'est jamais sorti vivant, a pris tranquillement la chose ?

— Oh ! tranquillement en apparence ; elle a dit seulement en souriant : « Il me reviendra. »

— Elle a raison, dit Herminie, Victor lui reviendra.

— J'en ai peur, dit Bambine.

— Victor ne reviendra pas à elle ! dit Kervaléon, autant vaudrait l'enterrer.

— Eh bien ! Rosa Vampire l'enterrera, comme elle a enterré Terneuse, Saint-Vincent et dix autres qu'elle a non-seulement enterrés physiquement et moralement parlant, mais qu'elle a en outre, et contre toutes les ordonnances de police relatives aux inhumations, enterrés tout nus, c'est-à-dire après les avoir dépouillés jusqu'au dernier sou. Donc, elle enterrera Victor.

— Non, mesdemoiselles !

— Si, monsieur !

— Revenons à la corde de Finard.

— Oui, dis-nous pourquoi et comment tu as été pendu dans l'Orégon.

— Quel amour de pendu tu devais faire, ô Finard !

— Je vous l'ai dit et je vous le redis encore, vous n'aurez pas un seul fil de ma corde, c'est-à-dire pas un mot de mon histoire, tant que je ne saurai pas jusqu'à amen celle de mon ami Victor.

— Voyons, Kervaléon, dis-lui vite amen.

Kervaléon reprit : Victor, tombé tout à coup des

fournaises de l'enfer sur le frais gazon du paradis, aima délicieusement Florence ; il l'aima comme aux premiers beaux jours d'une passion pure et sincère. Un sens imprévu s'éleva en lui, et il respira un autre air. De jour en jour, il apprécia mieux les qualités de cœur et d'intelligence qu'il découvrait en vivant dans l'intimité de cette jeune fille, bonne, dévouée, laborieuse, existant honorablement du produit de son travail. Le soir, quand elle avait fini sa tâche, elle s'asseyait près de lui, et elle lui parlait alors de son père, brave officier dans l'artillerie de marine, mort au siége de Saint-Jean-d'Ulloa, auprès de sa pièce de canon. Cette mort l'avait faite orpheline, car sa mère, qu'elle avait à peine connue, lui avait été enlevée cinq ou six ans avant cette dernière et douloureuse perte. Elle n'avait donc plus qu'elle au monde pour se conduire et se conseiller. Mais un travail assez loyalement rétribué, des goûts studieux, contractés de bonne heure sous les yeux de sa mère, un peu de musique, un peu de chant faisaient une existence calme et satisfaite à la charmante orpheline, quand Victor apporta dans cet intérieur si calme l'amour, hôte brillant, hôte nouveau, mais qu'il faut toujours redouter de voir s'introduire dans la maison de l'ordre, du travail et du silence.

Cependant Victor, loin de vouloir apporter le

feu et le scandale, parla ouvertement de mariage.

— Je l'attendais là, dit Finard, allons donc !

— Qui aurait cru cela de lui, dit Berthe, en levant le bras en l'air ; qui l'aurait cru un assassin?

— Assa...*portée*, assa...*lamanque*, assa...*dernière heure*, assa...*santé*, assa...*parlons peu et parlons bien*...

Bambine saisit de nouveau un flambeau sur la table et l'approcha de Fœdora, la Vénus-Bête, mais cette fois elle porta la flamme si près de sa chevelure qu'il se répandit une forte odeur de roussi dans le salon. Fœdora recula devant ce commencement d'incendie ; sa bêtise n'allait pas au feu.

III

— Et pourquoi ce mariage ? demanda Berthe.

— Oui, pourquoi ? demanda Herminie indignée, qui semblait mettre en ce moment le mariage au rang de l'Anathème, de la malédiction paternelle et de l'Excommunication, enfin au rang des choses qu'on ne retrouve plus qu'au musée des Antiques.

— Oui, oui, pourquoi ce mariage ? ajouta Bambine en faisant pirouetter en l'air une assiette de porcelaine de Chine qu'elle ramassa au vol.

— Victor, qui aura un jour quarante mille livres de rentes par son oncle le général, qui est très-âgé, et qui n'a pas d'enfants, dit Finard, contracter de but en blanc un tel mariage ! Ouf !

— Vingt mille par sa tante du côté maternel, ajouta Birauteau.

— On ne sait pas tout ce qu'aura Victor, dit toute la table, sur le tapis de laquelle revenait encore ce mariage.

— Et qui, après tout est gentilhomme, ajouta Birauteau ; ce qui n'est rien, je l'avoue, à certain moment ; ce qui est beaucoup dans un autre moment.

— Cet autre moment s'était présenté, reprit Kervaléon. Victor a une cousine, mademoiselle Hortense de Condrieux, qu'il aurait pu épouser, qu'on lui offrait...

— Et Victor l'a refusée pour se marier, dit Finard, avec mademoiselle Florence Mangin ; l'artiste sur porcelaine l'a emporté sur haute et puissante princesse Rosa Vampire et sur la fière mademoiselle Hortense de Condrieux, sur la passion et sur les honneurs. Ce doit être un fier amour que le sien ! Ah ! oui.

— Des bêtises ! dit Bambine en faisant de nouveau tournoyer dans l'air l'assiette de porcelaine que, cette fois, elle ne saisit pas, et qui se cassa en tombant.

— Des sottises ! dit Herminie en allumant deux cigarettes qu'elle avait mises dans chacun des coins de sa bouche.

— Un suicide ! dit Birauteau, un vrai suicide !

— Du tout, mes amis, une victoire ! reprit Kervaléon.

— Jolie victoire, ma foi !

— Oui, une victoire... tu l'appelles ainsi, ricana Berthe, parce que c'est toi qui l'as poussé dans la gueule de ce mariage.

— Pas tout à fait, mais enfin...

— Tu l'as aidé ?

— Oh ! oui, et pour son bonheur.

— Tu auras fait son malheur, voilà tout.

— Son bonheur, répliqua Kervaléon, en passant sa main dans ses cheveux comme un homme que l'électricité d'un orage prochain travaille et fatigue. Oui, je vous le redis : son bonheur. Le laisser livré à Rosa Vampire, c'était, vous en êtes tous convenus, le voir mourir au bout de quelques mois ; l'unir à sa cousine, qu'il n'aimait pas, c'était vouloir qu'après six mois de mariage, plus ou moins, il revînt encore à Rosa Vampire, qui aurait bien eu raison alors d'avoir dit : *Il me reviendra !* — Eh bien, oui, c'est moi, si vous tenez à me le faire dire, c'est moi qui ai décidé Victor à ce mariage avec mademoiselle Florence : et j'en suis fier.

— Beau triomphe !

— Glorieux, mesdames !

— Après tout, dit Berthe d'un ton résolu en fermant les portes-croisées du balcon comme si elle avait eu quelque grande confidence à produire ; — après tout, répéta-t-elle les yeux fixés sur Kervaléon, et elle les avait fort expressifs et fort beaux, qu'est-ce que cela te faisait ? Pourquoi le marier ? Quel titre avais-tu pour cela ? Quelle raison pour nous enlever ainsi un à un nos amis, car ce n'est pas la première fois, Henri, que tu viens dégarnir notre armée ? Enfin, es-tu des nôtres, oui ou non, Kervaléon ?

— Je suis des vôtres ; eh ! mon Dieu, oui.

— Aimes-tu notre existence?

— Je ne puis m'en passer.

— N'es-tu pas de toutes nos fêtes, de toutes nos parties de plaisir, de tous nos petits soupers, de tous nos bals ?

— Sans doute, sans doute.

— Ne prends-tu pas tes affections parmi nous ?

— Certainement.

— Alors, pourquoi donc viens-tu nous voler sournoisement les quelques amis riches qui nous restent encore, pour les conduire à la municipalité et à l'autel de l'hyménée ?

— Je vais vous le dire.

— Tu nous feras grand plaisir, Henri.

— Mais il n'est pas nécessaire pour cela de tenir ce balcon fermé, dit Kervaléon ; nous allons étouffer.

Berthe rouvrit le balcon, et Kervaléon, au milieu des flammes blondes d'un second bol de punch qu'on apporta et des fumées bleues, grises et noires des cigares et cigarettes, dit :

— Vous êtes, messieurs, mesdames, la mauvaise société parisienne, c'est vrai ; mais n'allez pas vous tromper, vous n'êtes que cela, rien que cela, croyez-le bien ! Au-dessus de vous ou au-dessous, comme vous voudrez, il y a une vingtaine d'autres sociétés, sociétés où vous finirez peut-être un jour par dégringoler, c'est possible, mais qui ne sont pas la vôtre, je vous l'affirme une seconde fois.

Ces dames rougirent. — De quoi ? — Était-ce de modestie, de pudeur, d'envie? — Le diable le sait !

Kervaléon reprit :

— Si mon excellent Victor de Villejardin avait dû s'en tenir à la couche transitoire que vous représentez, je n'aurais pas encore désespéré de lui. — Vous n'êtes que le danger ; vous n'êtes pas encore le naufrage. — Vous n'êtes qu'un échelon de l'échelle ; vous n'êtes pas l'échelle entière. Arrivons vite à la conclusion de ce que je veux dire. Moi, dont vous voulez connaître la position au milieu de vous, moi je ne puis plus me

passer de ce monde que vous représentez un peu, que vous représentez au titre que je viens de vous assigner. Oui, je me suis habitué peu à peu à cette vie d'éclairs et de commotions auprès de laquelle la vie ordinaire, la vie de tout le monde, me semble maintenant lugubre, froide, glacée. Je ne vis que la nuit, il me faut la nuit pour vivre. Je me lève quand les autres se couchent : mes rues sont les salons ; mon soleil, les lustres et le gaz ; ma nature fleurie, des tapis ; je ne connais plus aucune différence entre les saisons, entre les pays ; mon pays commence au boulevard Poissonnière et finit à la Madeleine. C'est à peine si j'ai la force de me tenir debout pendant le jour, tant l'air du soleil est sorti de mes habitudes. Je sais fort bien où tout cela me conduira : je cours sur une pente unie, horriblement inclinée, dont le bout trempe dans l'abîme. Rien ne m'arrêtera. Il faut que je roule jusqu'au fond. C'est très-bien ! mais je ne veux pas que Villejardin, un noble cœur, un excellent jeune homme qui a encore des illusions, Breton comme moi, le dernier comme moi d'un grand nom, d'une antique famille, soit entraîné, souillé, brisé, tué par le torrent quand il n'a encore qu'un pied engagé dans l'eau mouvante. Je me jette devant lui, je l'arrête, je le saisis par le bras, je veux le sauver et je le sauverai, fût-ce en périssant moi-même, acheva Kervaléon,

qui avalait d'un trait un grand verre de punch qu'il avait surchargé d'un demi-carafon de rhum, le punch seul, le punch des autres lui paraissant insipide comme de l'eau sucrée.

Il y avait trop d'étrangeté, trop de supériorité dans ce vice qui venait de s'exprimer en empereur romain, trop d'humanité dans ce que venait de dire le beau Kervaléon, pour que ces dames de la nuit le comprissent, pour qu'elles admissent les motifs qui l'avaient fait agir ainsi qu'il l'avait fait auprès de Victor de Villejardin. C'est à peine si elles avaient eu la patience de l'écouter; dans tous les cas elles avaient épuisé leurs dernières réserves, car, il avait à peine fini de parler que Bambine, dont toutes les voisines suivirent immédiatement l'exemple d'insubordination, se prit à dire en frappant du pied :

— Je veux savoir pourquoi Finard a été pendu.

— Oui ! oui ! oui !

— Oui ! oui ! oui !

— Nous voulons savoir pourquoi Finard a été pendu !

Et, en frappant avec le dos d'un couteau sur les verres, elles chantèrent en chœur :

— Oui, pendu, pendu, pendu !

— Puis dépendu ! dépendu ! dépendu !

— D'abord, dit Finard quand il put se faire en-

tendre, je n'ai pas été précisément dépendu ; c'est une courtoisie dont il n'a pas été usé à mon égard ; mais je vous ai dit, et un homme qui a été pendu n'a que sa parole, que vous ne connaîtriez cette mélancolique histoire qu'après que j'aurai moi-même connu celle de notre ami Villejardin, histoire dont le dénoûment n'est pas loin, si mes conjectures sont justes. Et ces conjectures les voici, dit Raoul Finard : Les nobles parents de Victor ne voulant pas consentir à son vulgaire mariage avec mademoiselle Florence Mangin, Victor, suivant pas à pas les anciennes et toujours nouvelles traditions du roman, va se marier chez le forgeron de Gretna-Green : et cela étant, je me demande alors pourquoi vous vous effarouchez tant, mesdames, d'un mariage si peu sérieux, d'un mariage qui n'empêchera jamais Victor de revenir garçon à son gré, et de s'asseoir parmi vous comme auparavant.

— D'abord, mon cher Finard, dit Kervaléon, il n'y a plus de forgeron, aux limites de l'Angleterre et de l'Ecosse, qui marie sur son enclume. Le forgeron de Gretna-Green, qui n'a jamais beaucoup existé, n'existe plus du tout.

— Alors, je ne devine plus pour quel motif, dit Finard fort intrigué, notre ami Victor va, dites-vous, se marier à Londres avec mademoiselle Florence Mangin. S'il ne peut pas se marier légitimement avec elle

en France, pourquoi va-t-il en Angleterre où l'on ne marié plus illégalement? — A quoi bon ce voyage? Quel sens a-t-il? Oui, quel sens?

— Sens... *onnet*..., sens...*tinelle*, *prenez garde à vous!*..., sens...*barquer*..., sens *fuir*..., sens... *tir-bon*...

— C'est encore Fœdora! O Jupiter!

Il n'y eut qu'un cri de haine et de vengeance contre Fœdora après cette nouvelle sortie de sa part.

Réalisant sa menace, Bambine approcha lestement la bougie de cheveux des Fœdora, et cette fois il y eut incendie. Les gazillons et les petites fleurs de tulle passées dans la coiffure de la Vénus-Bête brûlèrent. On accourut à temps : les boucles furent sauvées.

— Tu vois! lui dit Bambine; recommence! non, recommence!

— Voici le sens de ce voyage à Londres, dit Kervaléon à Finard, le pendu de l'Orégon; de ce voyage, réellement entrepris dans le but bien arrêté chez Victor de se marier avec mademoiselle Florence. Quoique majeur, Victor, comme je te l'ai dit et comme tu le sais, dépend de ses riches parents, les Villejardin; son avenir sera très-brillant ou fort décoloré, selon ce qu'ils voudront bien faire pour lui de leur vivant et lui laisser après leur mort. Or, malgré eux, se marier ouvertement à Paris, c'était les braver,

c'était pour Victor se fermer pour toujours leur affection et leur coffre-fort. D'un autre côté, proposer à Florence, qui ne consentait à aucun prix à n'être que sa maîtresse, une parodie de mariage devant le forgeron écossais, dans le cas où il aurait encore été en fonctions, c'était se jouer de celle qu'il estime autant qu'il l'aime. Afin de passer entre ces deux difficultés, notre ami a eu la pensée de recourir à un mariage à l'étranger, mariage par lequel il se trouvait sérieusement engagé avec Florence sans blesser trop à vif la fibre de sa famille. La famille sera sans doute instruite de ce mariage, mais plus tard, mais sans la foudroyante publicité des journaux, mais à un moment opportun. Adroitement faite, la blessure ne sera plus qu'une piqûre. Il y a tant de clémence pour les actes consommés, même aux yeux des plus sévères. Et puis on y regarde à deux fois avant d'ajouter de gaieté de cœur le scandale inutile d'une protestation à un premier scandale déjà à demi étouffé par le secret et par le temps écoulé depuis le moment où il a été commis. A mon avis donc, Victor a pris le parti le meilleur, le plus sage, le seul qui pût le tirer d'embarras. Du reste, dans quelques jours il n'y aura plus à revenir sur sa résolution. Il sera marié, légalement marié, malgré tous les obstacles qui s'étaient élevés, malgré ses parents, malgré ces dames...

— Et malgré moi, dit Finard, si j'avais été appelé à donner mon avis dans la question.

— Ah ! bravo, Finard, bravissimo, s'écrièrent toutes ces dames en se jetant éperdument au cou de Finard, absolument comme au moment où il avait fait son apparition dans le grand salon du restaurant, ravies qu'il fût de la même opinion qu'elles sur ce mariage malencontreux.

— Vive Finard! dirent-elles en chœur. Vive Finard!

— Les voyages ne l'ont pas gâté, celui-là !

— Vrai ! il est tout aussi immoral qu'en partant.

— Tout aussi spirituel !

— Et si son plumage répond à son ramage, c'est-à-dire si Finard est revenu riche, s'il est chargé des pieds à la tête de poudre d'or, Finard, je le déclare à la face du ciel, est le plus beau des Finard.

— Il est temps de répondre à ce doute qui nous oppresse, ô Finard ! — Es-tu riche? Avoue-le, ne crains pas de blesser notre pudeur.

Avant de répondre à cette brûlante question...

— Es-tu riche, misérable? parle !

— Je répondrai d'abord que j'ai été mal compris si l'on a cru que j'ai blâmé Victor uniquement parce qu'il s'est marié.

— Il ne s'agit pas de cela; réponds! Es-tu riche?

Réponds ! ou tu seras pendu à ce balcon comme tu prétends l'avoir été dans l'Orégon.

— Je ne prétends pas avoir été pendu : cette fatuité de mauvais goût n'a rien de fort ingénieux en soi. J'ai été réellement pendu. Écoutez, incrédules !

— Écoutons Finard !

— Écoutons Finard !

— Terre et cieux, faites silence !

— En plein Orégon, à quarante lieues dans les montagnes, je possédais une POCHE.

Ici les éclats de rire partis du gosier un peu endommagé de ces dames criblèrent ces premières paroles de Finard, qui fut un instant obligé de battre en retraite.

— Tu veux dire un château ; tu t'es trompé !

— Tu t'es trompé, tu as voulu dire un trésor.

— Je possédais une poche, répliqua Finard avec gravité et d'un ton des plus affirmatifs.

— Est-il bête ! Est-il bête ! avec sa poche !

— Allons donc, une poche !

— Cette poche, continua Finard, était voisine de la poche d'un Américain.

— Bon ! une autre poche, maintenant !

— Il y avait, dans la vallée où je me trouvais, quinze cents poches creusées autour de la mienne par les chercheurs d'or.

— C'est donc une redingote que ce pays ?

— Vous ne seriez pas aussi surpris que vous paraissez l'être, si vous saviez que le seul moyen d'avoir de l'or dans l'Orégon, c'est de commencer tout bêtement par faire un trou dans la boue, et de se fourrer dans ce trou qu'on appelle *une poche.* On retire ensuite de ce trou ou de cette poche, à la sueur de ses bras, de la terre, ou de la boue s'il a plu, jusqu'à ce qu'on trouve l'or qu'on cherche.

— Ah ! voilà donc ce que c'est qu'une *poche ?*

— Oui, mesdames.

— Nous comprenons.

— Et faut-il longtemps fouiller dans cette poche pour trouver de l'or? s'informa Bambine avec une avidité oratoire partagée par toutes ses compagnes à un degré d'exaltation inouï.

— Quelquefois une heure, quelquefois...

— Rien qu'une heure ! Oh ! rien qu'une heure ! interrompirent Berthe et Bambine à la fois.

— Quelquefois dix ans, acheva Finard.

L'enthousiasme tomba à plat.

— Aïe ! dix ans !

— Dix ans !

— Le plus souvent on ne trouve que de la terre au bout de dix ans.

—Qu'avais-tu trouvé, toi, Finard, dans ta poche? —

Je ne puis parler de cette poche sans rire. — Voyons, qu'avais-tu trouvé? Ne nous fais pas languir...

IV

— Voyons, qu'avais-tu trouvé dans cette poche? répéta Bambine aussi sérieusement qu'elle le put, ce qui n'impliquait pas de sa part une gravité bien profonde ni de bien longue durée.

Finard répondit à tous et à toutes en lui répondant :

— Rien, rien, rien.

— Et tu creusais depuis longtemps?

— Depuis un mois, au soleil qui vous rend fou, à la pluie qui vous rend grenouille: le jour, la nuit; mangeant des racines et buvant de l'eau.

— Depuis un mois! et pas le moindre cent sous?

— Pas un traître liard; de la terre jaune ou noire, du sable ou du gravier; mais de l'or, point!

— Et ton voisin l'Américain?

— J'y arrive.

— Ah!

— Aussi bien partagé que moi. Rien non plus.

— Continue, Finard. C'est palpitant d'intérêt.

— Le trente-cinquième jour, il me vient une idée, poursuivit Finard.

— Ah ! voyons... voyons vite. Est-ce amusant, ces histoires d'or ! oh ! est-ce amusant !

— Je dis à mon Américain : Camarade, vous n'avez pas plus la chance que moi ; nous sommes enguignonnés ; voulez-vous échanger votre poche contre la mienne ?

— Veux-tu ne pas toujours rire ainsi, infernale Bambine ; on n'entend rien ; c'est indécent !

— Que voulez-vous, le rire m'étouffe...

— L'Américain accepte, n'est-ce pas ?

— Il n'accepte pas, répondit Finard.

— Voilà un animal ! Il trouvait donc sa poche bien agréable ?

— Je ne sais pas comment il la trouvait, mais ici je dois dire, pour votre instruction personnelle, qu'il est d'usage, parmi les chercheurs d'or, d'acheter et de vendre des poches, selon qu'ils croient à la proximité plus ou moins grande de l'or à l'endroit où l'on creuse. Il y a la hausse et la baisse des poches.

— Non, me dit l'Américain, je ne veux pas échanger ma poche contre la vôtre, parce que vous avez idée de rencontrer de l'or dans la mienne.

— Pourquoi alors n'en trouvez-vous pas, vous ?

— Et vous, pourquoi désirez-vous ma poche, si vous croyez qu'il ne s'y trouve pas d'or ?

— Histoire de contrarier ma chance en prenant la vôtre.

— Payez-la, me dit l'Américain : tout se paye.

— C'est juste. Combien voulez-vous de votre poche.

— Combien ? cinq cents francs et votre poche.

— Cinq cents francs ! eh bien ! je l'achète : marché conclu. Je n'ai pas l'argent sur moi, mais ce soir vous aurez la somme. Otez-vous de là ; à vous ma poche ; à moi la vôtre ! — L'échange fait, je me mets immédiatement au travail ; c'est-à-dire que je me mets à creuser d'ahan au fond de son trou. Il fallait me voir ! Franchement, mes amis, je n'avais aucune raison plausible pour opérer ce troc, si ce n'est celle qu'on a pour demander un autre jeu de cartes quand on ne gagne pas avec le jeu dont on s'est servi. Bref ! il y avait à peine trois heures que j'arrachais des pelletées de terre du fond de ma nouvelle poche, quand je sens tout à coup une résistance.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Finard, ne nous fais pas souffrir !... prends pitié de l'innocence.

— Paix ! Bambine !

— C'est plus fort que moi... Il s'agit d'or et de résistance... et je connais si peu l'un et l'autre...

— Tais-toi ! Bambine !

— Je me tais, mais achève, ô Finard ! il y a des lenteurs qui tuent.

— Je trouve une résistance, disais-je; je persiste...

— Tu persistes !...

— La terre vole...

— Dieu ! que j'aurais fait volontiers comme la terre...

— Mais tais-toi donc !

— Et je soulève...

— Quoi ?

— Soutenez-moi ! s'écria Bambine.

— Et je soulève...

— Un grès de Fontainebleau, dit Veuglin.

— A la porte Veuglin !

— Et je soulève un bloc énorme...

— C'était de l'or ? dis vite ! de l'or ! n'est-ce pas ?

— De l'or pur : un bloc de quatre-vingts à cent livres.

— Je m'évanouis, s'écrie Bambine ; des sels ! des sels !

— Cent livres d'or.

— Quoi ! une fortune ! dit Finard : cent cinquante mille francs au moins.

— Je ne demanderais que trois pareilles poches dans ma vie.

— Oui, mais voilà qu'au moment où je dégage mon morceau d'or du fond de mon trou, mon Américain se précipite sur moi en me disant que le marché est nul, qu'il n'en veut plus !

— Comment, nul ? Comment, il n'en veut plus !

— Mais tu lui avais donné cinq cents francs !

— Je ne les lui avais pas donnés, je devais les lui donner dans la soirée; et il se fondait là-dessus pour soutenir que notre marché était nul.

— Mais tu les lui aurais donnés le soir ?

— Sans doute, le soir même ; mais parler raison et honneur à un chercheur d'or ! Il veut m'arracher la précieuse pépite. Jugez si je la défendais, moi ! Mais, plus fort que moi, il me saisit, me renverse, et emporte triomphant le bloc d'or de cent livres.

— Ah ! le scélérat des scélérats !

— Ah ! le gredin des gredins !

— Ah ! le parricide des parricides !

— Tout ce que vous voudrez, mesdames. Cependant j'ai la force de me relever, de courir après lui et de lui fendre la tête d'un coup de bêche.

— Ah ! je respire ! je respire !

— Quel bonheur !

— Il était mort ?...

— Il était mort, mesdames.

— Mort...*aux dents,* mort...*laix, Bretagne,* mort.. *et castillans,* mort...*ifiez-vous,* mort...*élimar*.

— C'est Fœdora ! c'est encore Fœdora ! courons sur Fœdora !

Il fallut en effet courir sur la Vénus-Bête, car,

échappant à la surveillance dont elle était l'objet de la part de ses compagnes, elle courait elle-même et très-vite autour du salon en criant :

— Mort....*ribond,* mort....*bleu!* mort...*ricaud,* mort...*sure,* mort...*phine,* mort...*phée.*

On ne vint à bout de la Vénus-Bête qu'en lui lançant autour des jambes des serviettes liées entre elles à la manière des lazos indiens. On la fit trébucher et tomber sur le tapis ; une fois à terre, on la prit par les pieds et par la tête, et on la porta au balcon, qu'on ferma ensuite sur elle.

Finard reprit :

— Oui, il était mort, mais ses camarades américains, témoins de la lutte et de ses résultats, courent aussitôt après moi, m'arrêtent et veulent savoir la cause de ce meurtre. Alors moi de leur raconter, avec une émotion qu'il vous est facile de supposer, les choses comme elles se sont passées : ils ne me croient pas ; ils disent que pour me justifier j'invente une fable, que la pépite d'or a été extraite de la poche de l'Américain, que j'ai cherché tout simplement à la lui voler, que je suis par conséquent un voleur, par conséquent un assassin, par conséquent que je vais être mis en jugement dans les formes usitées en pareil cas.

Il faut avouer, dit Herminie, que voilà de bien

grands bandits, à commencer par l'Américain qui t'avait emporté la pépite. Non! il n'y en a pas de pareils sur la terre! non! non! non!

— Il y en a pourtant de semblables, dit Finard.

— Allons donc! Nous sommes autrement civilisés, nous autres.

— Croyez-vous? sincèrement, le croyez-vous?

— Est-ce qu'on nous voit nous haïr, nous envier, nous voler avec une pareille impudence?... Nous tuer comme t'aurait tué et peut-être mangé cet Américain, si tu n'avais pris sagement les devants, si tu ne l'avais tué toi-même?

— Nous commettons bien aussi nos petits crimes pour avoir de l'or, repartit Finard en souriant.

— Rien de pareil! s'écria Herminie de plus en plus indignée. Allons donc!

— En effet, cela fait horreur, murmurèrent toutes ces dames.

— Eh bien, soit! reprit Finard, nous valons mieux que ces gens-là.

— Des gens qui ont voulu te pendre, car nous prévoyons le sort qui t'attendait entre leurs mains.

— Comment, qui ont voulu me pendre! qui m'ont bien pendu, mes amis.

— Revenons donc à ton supplice: ne perdons pas ce détail.

— Il est dans ce pays, encore peu policé, un usage dont vous avez peut-être entendu parler : c'est qu'on s'y fait justice soi-même, en vertu d'une loi qui s'appelle *lynch*, du nom de celui qui l'a inventée : *Lynch law*, la loi de M. Lynch. Au moyen de cette loi, un coupable est interrogé, jugé, condamné sur-le-champ, et cela, soit dans la rue, soit à la ville, soit à la campagne, par douze individus constitués, de leur propre autorité, en jury. Il est immédiatement pendu après jugement, s'il y a lieu à le pendre, ce qui eut lieu pour moi. Déclaré coupable de meurtre avec préméditation (et quand bien même il n'y aurait pas eu préméditation, rien n'eût été changé pour moi), je fus condamné à être pendu, sans délai, au premier arbre jugé propre à l'opération. On me demanda ensuite si je n'avais rien à opposer à cet arrêt, tout en ayant soin de me prévenir qu'on n'aurait aucune espèce d'égard à ce que je pourrais dire pour chercher à me soustraire à la juste rigueur de mon supplice.

— Mais c'est une dérision qu'une pareille façon d'agir !

— En apparence : au fond, ce n'est chez ces gens-là qu'un profond respect pour le temps, qu'ils tiennent pour la marchandise de la plus haute valeur qu'il y ait au monde, d'accord en cela avec leur illustre compatriote Franklin, qui disait avec beaucoup de raison

que *le temps est l'étoffe dont la vie est faite.* Je reviens à mon étoffe.

— Qu'ils allaient découdre.

— Qu'ils allaient déchirer, s'il vous plaît. Après l'avertissement que je venais de recevoir, je dus me borner à exprimer modestement le désir de me réconcilier avec Dieu par l'intermédiaire d'un prêtre catholique, On n'aurait pas mieux demandé que de me satisfaire, mais on me fit observer qu'il y avait plus de trois cents lieues de déserts à franchir, de fleuves débordés à traverser, pour parvenir à un établissement religieux où il y aurait quelque chance de rencontrer un prêtre canadien catholique, lequel prêtre serait peu disposé sans doute à venir confesser un brigand, un scélérat, un assassin tardivement importuné de ses remords. L'expédition eût duré deux mois au moins dans la saison froide, difficile où nous entrions. On m'engagea à renoncer à cette idée fastueuse d'avoir un prêtre à la solennité très-restreinte de mon supplice. Cependant, si je tenais beaucoup à la chose, et si je voulais me contenter d'un à peu près, eh bien! ils m'offraient un prêtre indien, adorateur du Grand-Serpent. Cette proposition ne m'agréant pas, sans autre nouvelle perte de temps, on me lia étroitement les deux mains derrière le dos, et ceci fait, vingt robustes chercheurs d'or me poussèrent devant eux, examinant avec soin

s'ils découvraient à l'horizon quelque arbre digne, par sa hauteur, d'égaler l'énormité de mon crime. Je n'omettrai pas de vous dire, mes bons amis, que les fêtes carillonnées étant rares parmi ces braves gens, une pendaison est une belle occasion pour eux de faire bombance. Ce jour-là est un jour férié : ils quittent la bêche, la pioche, le tamis, font rôtir des moutons, embrochent des quartiers d'ours, qu'ils arrosent d'une sauce de bison obtenue en délayant dans du piment de la chair de cet animal réduite en poussière.

— Est-ce bon, Finard, ce ragoût-là ?

— C'est exquis, surtout quand on ne doit pas servir d'entremets au festin. Il y avait donc festin à mon occasion, ainsi que je viens de le dire. Outre les viandes de bison et d'ours, mes Américains emportaient avec eux beaucoup d'eau-de-vie, beaucoup de rhum, et du tabac en quantité. Revenons à mon exécution. Ils avisèrent plusieurs arbres ; mais, quoiqu'ils me parussent généralement d'une belle venue à moi, ils laissaient toujours quelque chose à désirer selon ces messieurs. Tantôt la maîtresse branche ne se dégageait pas d'une façon assez pittoresque du tronc; pendu, on ne m'aurait pas vu d'assez loin ; tantôt le tronc lui-même n'était pas assez nu; tantôt, enfin, l'arbre, par son essence, ne promettait pas de ne pas fléchir sous le poids de mon corps.

— Tu avais donc pris quelque embonpoint, cher Finard ?

— Mon Dieu, oui ; mais à quoi cela m'avait-il servi ?

— Continue.

— Il me fut même demandé si je préférais le cèdre au sycomore ; j'avouai n'avoir en ce moment aucune prédilection bien arrêtée. Enfin, à défaut de mon choix, le choix raisonné de mes bourreaux se fixa d'un commun accord sur un sapin aussi élevé que les tours Notre-Dame. Le bel arbre ! Dans toute autre circonstance, j'aurais remarqué avec plus d'attention son développement superbe, majestueux ; mais, vu le rôle qu'il allait jouer dans les dernières scènes de ma vie, je ne lui accordai peut-être pas en ce moment toute l'admiration qu'il méritait. Arrivé au pied de ce sapin juridique, l'ami intime de l'Américain que j'avais assommé sollicita, avec une piété fraternelle, la faveur de remplir auprès de moi les fonctions d'exécuteur. Émus de tant de dévouement, ses compatriotes n'osèrent pas la lui refuser, quoique au fond ils auraient souhaité qu'elle fût mise au concours. Aussitôt ce généreux ami lança l'extrémité d'une corde à la hauteur d'une forte branche venue horizontalement et placée à une hauteur de trente pieds environ. Dans ce jet magistral, il la fit passer, avec la dextérité particu-

lière à sa nation, d'un côté à l'autre de cette même branche, et reçut l'autre extrémité de la corde dans ses mains. Ce magnifique mouvement de gymnastique fut suivi de la cérémonie que vous ne prévoyez que trop. Un bout de la corde fut passé deux fois en guise de cravate autour de mon cou, et ces deux tours furent terminés par le nœud coulant classique, le nœud destiné par sa pression à m'étrangler, à me casser la vertèbre cervicale, à me foudroyer au moment suprême de l'ascension. Ceci fut fait très vite, mais j'oserais dire que ce fut exécuté avec plus d'enthousiasme que d'art peut-être. Soyons juste, pourtant, mon Américain pleurait la perte d'un ami, et c'était la première fois sans doute qu'il pendait. Cela ôte du sang-froid et de l'habileté. Son opération achevée, ses compagnons saisirent des deux mains le bout de la corde opposé à celui dont j'étais le médaillon, et ils se mirent à tirer en courant et en chantant un morceau de circonstance. Vous m'excuserez si je ne vous le redis pas. Je n'entendis pas la fin de l'air, et je n'ai pas retenu les paroles. Au même instant, je sentis la terre se détacher de la semelle de mes souliers; un vent glacé me passa dans les cheveux; mes dents se choquèrent, et il me sembla que mon crâne se cassait au sommet, avec le bruit que fait un œuf à la coque quand on le casse du gros bout. Puis...

— Puis tu étais mort.

— Eh bien! que voit-on, Finard, quand on est mort?

— Qu'éprouve-t-on ?

— Oh! nous t'en prions, Finard, dis-nous...

— Voulez-vous permettre, messieurs et mesdames, que je boive un verre de ce grog ? Ces choses-là altèrent en les racontant.

Et tous ceux qui écoutaient, comme s'ils avaient été morts comme Finard, burent comme lui de pleins verres de grog.

— Je n'étais pas mort, mais je croyais être mort. Il était encore jour lorsqu'on m'avait pendu, et quand je retrouvai obscurément la conscience de mon être, il faisait nuit. Mais c'était une nuit claire, opale et blanche comme je n'en ai jamais vu que dans les zones vierges du Grand-Pacifique. Je ne sus pas d'abord où j'étais : si dans le ciel, si dans un brouillard, si dans la lune. Il me sembla plus tard, quelques secondes après, que j'étais en même temps et à la fois dans toutes les villes que je connaissais, soit en Europe, soit en Amérique : Paris, New-York, Panama, Valparaiso, la Havane, n'étaient pour moi qu'une seule et même ville, phénomène qui me confirma un fait métaphysique que je soupçonnais déjà quand j'étais en vie : c'est que le temps et l'espace n'existent pas en

dehors de nous; ce sont des choses qui sont en nous.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda Bambine en levant son nez rose.

— Des bêtises, répondit Birauteau. Et après que vis-tu encore?

— Après, je sentis une horrible crampe là, derrière le cou, dans le creux de l'estomac, et un froid inexprimable dans les jambes; ma tête me parut lourde comme un boulet au bout d'un fil de soie et grosse comme le Panthéon. C'était la souffrance; la vie revenait. Peu à peu, je me rendis compte de ma situation.

— Elle n'était pas splendide.

V

— Oh! non, mes enfants, ma position n'était pas splendide, mais elle était extraordinaire; vous devinez d'ici que j'avais été mal pendu, ce que j'attribuai non-seulement à l'inexpérience de mon Américain, mais beaucoup à la nature de la corde qui était trop neuve et par conséquent rigide, pas assez coulante, et beaucoup aussi au froid excessif qui était brusquement survenu dans la température. Nous n'étions pas loin de la Colombia, et, lorsque ce fleuve commence à geler, il imprime à l'atmosphère une roideur inouïe.

Il enlève toute souplesse à la nature entière; elle se gerce. La terre se fend, l'écorce des arbres craque comme au feu, les rochers s'écaillent. Et ces revirements arrivent à la minute. Quoi qu'il en soit, je me démontrai que si j'avais été réellement pendu, je n'étais pas mort des suites de cet accident; je n'étais, en un mot, que suspendu. En valais-je beaucoup mieux?

— Mais le diable t'a donc décroché et décroché à temps? s'écrièrent plusieurs de ces dames avec l'impatience irrésistible particulière à leur sexe, et d'ailleurs bien naturelle à tout auditeur en pareil cas.

— Oui; il est probable que j'ai été décroché et décroché à temps, ainsi que vous le dites, mesdames, puisque je suis ici, buvant du punch avec vous, dans un restaurant de Paris; mais comment et par qui l'ai-je été? Voilà!

— Oui, voilà, et nous brûlons de le savoir.

— D'abord, leur besogne accomplie, les chercheurs d'or se retirèrent pour aller fêter ensemble le monstrueux souper de chevreuils, de tortues, d'ours et de bisons dont je vous ai parlé. Ils n'allèrent pas bien loin; de la place assez peu enviable que j'occupais, je distinguais les grands feux de cèdres et d'artémisia qu'ils avaient allumés, et autour desquels ils avaient mis leur couvert; de cette place, j'entendis les rugisse-

ments de leur joie, et le choc frénétique des toasts poussés en honneur de leur victoire sur l'iniquité, le vol, le crime, etc. etc.

Ma position devenait d'instant en instant plus périlleuse ; si la mort ne m'avait pas emporté, elle n'avait pas renoncé à sa proie. Elle l'étreignait toujours, elle ne la lâchait pas. Oh ! oui, ma position était périlleuse, vous allez le comprendre. La corde ne m'avait pas étranglé, parce qu'en glissant le long de mon cou, au lieu de le comprimer, elle était brusquement remontée jusqu'au menton ; au menton elle s'était arrêtée; accident miraculeux (non unique cependant), auquel je devais de n'avoir pas été asphyxié, mais accident à la suite duquel je n'eusse pas tardé à l'être, si la soif, la rage, l'exaspération de la conservation ne m'eût communiqué une force et une volonté surhumaines. Folie, vous le supposez sans peine, de penser, mes intelligents amis, à me servir des mes deux mains pour me soulever, pendu comme je l'étais en manière de lustre, pour me hisser avec leur aide, jusqu'au niveau de la branche, et là de l'enjamber pour chercher ensuite d'autres voies de salut : mes mains étaient enchaînées contre mon dos. Mais si elles ne me servaient à rien, mes jambes, laissées libres, me furent d'un grand secours dans ce quart d'heure d'énergique désespoir. Comment les ai-je ramassées

sous moi et violemment disposées ? comment ai-je opposé l'une en guise de point d'appui à l'autre ? comment ai-je emboîté, rentré mes côtes pour les dérouler tout à coup en spirale ? comment ai-je combiné le jeu des muscles de ma poitrine, le mouvement de mes épaules et les efforts de ma respiration pour me pousser verticalement, mes dents mordant ma corde, et dépasser de toute la hauteur de ma tête la branche où j'étais pendu pour y retomber et m'appuyer sur les os de ma mâchoire en y retombant ? c'est là ce que je ne saurais jamais dire. Probablement ça se fait en dehors de nous, ça ne se calcule pas ; et par cette raison-là sans doute, ça ne reste pas dans la mémoire, et ne se raconte pas comme on veut... Mais tenez ! rien que d'essayer de vous le dire, mes jambes tremblent comme la feuille et j'ai une sueur froide au front.

— Bois, Finard.

— Je bois.

Après quelques instants de repos, Finard reprit.

— Ne me croyez pas encore sauvé, mes amis ; oh ! non. Qu'allais-je devenir, garrotté, placé en équilibre sur les os maxillaires au bord d'une branche, exténué par les dernières et suprêmes fatigues que je venais de faire endurer à tous mes membres.

— Tu ne pouvais guère demander du secours.

— Je le pouvais, on serait venu à mes cris de là-bas où l'on était plongé dans les victuailles jusqu'au ventre; oui, l'on serait venu, mais pour rectifier les erreurs d'une pendaison incomplète. Péniblement secondé par les muscles surexcités du cou, je m'efforçai de ramper avec le menton jusqu'à une certaine distance de la branche qui me soutenait, traînant après moi, dans ce rude exercice, la corde à laquelle je demeurais toujours attaché et dont le bout allait s'enrouler en plusieurs tours au tronc de l'énorme sapin devenu ma potence. Voici dans quel but je dépensai tant de douleurs et de fatigues : au-dessous de la grosse branche que je parcourais, en me déchirant ainsi le cou, j'en avais distingué une autre; une autre moins forte, il est vrai, peu parallèle, mais assez horizontalement jetée pour me laisser supposer que j'y rencontrerais un point d'appui. Courage donc et espoir en Dieu ! Dieu que je n'invoquai pendant ma longue agonie qu'en latin : pourquoi en latin ? Je n'en sais rien. Est-ce qu'une prière française ne m'eût pas semblé assez puissante, assez persuasive pour arriver jusqu'à lui ? Les dents fermées par la contraction de l'agonie, les yeux pleins de larmes et de sang, je murmurais, il m'en souvient : *Libera nos, quæsumus, Domine, ab omnibus malis præteritis, præsentibus et futuris ;* et, en disant ces prières, qui figurent

je ne sais plus où dans les livres saints, je continuai à raboter des mes chairs l'écorce rugueuse du sapin patibulaire.

— Enfin touchas-tu cette seconde branche?... J'en ai la chair de poule, Finard.

— Oui, mes amis, et je respirai!

— Et nous aussi nous respirons!

— Pendant dix minutes je demeurai dans cette nouvelle position si laborieusement conquise, position qui ne valait pas celle que j'occupe en ce moment sur ce divan bien moelleux; mais enfin je n'étais plus suspendu par le cou, si je l'étais toujours par le menton. Sans m'endormir dans les délices du repos — quel repos! — je songeai à un nouveau moyen d'aborder au corps même de l'arbre pour m'y reposer, et là, d'attendre que quelque Indien charitable — s'il en est — vînt à passer, pour l'implorer et en obtenir ma délivrance, lorsque, dans la demi-obscurité où je me tenais pelotonné comme une bête fauve retenue par les griffes, je sentis un bourdonnement étrange, indéfinissable au premier abord, assez semblable au bruit rauque qu'on entend dans la campagne en approchant d'une chute d'eau. Je tentai un nouvel effort afin de distinguer ce que ce pouvait être... C'était un oiseau monstrueux, je me trompe, c'était plusieurs oiseaux, un vol entier d'oiseaux autour de

ma tête. Mon étonnement n'eut pas le temps de réfléchir.

Le bruit augmentait dans une proportion effrayante, sinistre. Ce fut succesivement un grondement, une tempête, un ouragan. On criait, on mugissait, on croassait circulairement sur mon front. Je me vis enfermé dans plusieurs cercles concentriques de vautours, de gypaëtes, de corbeaux, et de je ne sais combien d'autres oiseaux de différentes espèces, toutes cruelles, toutes malfaisantes.

— Ces vilaines bêtes te croyaient déjà mort et elles accouraient pour te manger les yeux.

— Leur méchanceté intelligente leur disait bien que je n'étais pas encore mort; mais leur instinct vorace leur faisait supposer, à mon immobilité, que je ne serais pas longtemps vivant. Je ne devais pas opposer une bien forte résistance à leurs becs, quel que fût l'état où je flottais. Et quels becs! J'en voyais de longs d'un demi-pied, dentelés en forme de scie; de noirs et de tordus à la façon des cornes de bélier; de gris, affilés comme la lame d'un rasoir; de rouges, marqués de taches jaunâtres, de blancs, tigrés de taches noires. Souvent ces oiseaux venaient si près de mon visage, que j'entendais claquer tous ces horribles becs et ronfler leur souffle chaud et empesté. Et leurs cris! oh! leurs cris! c'est affreux! Des

bruits d'orgue traversés par des ricanements infernaux. Arrivés à ces dimensions gigantesques, les oiseaux ont la haine aussi forte que chez l'homme et la férocité du tigre. Ce sont des tigres qui volent. Mes ennemis devaient les entendre et se dire : « Les oiseaux de proie s'en régalent déjà ; il faut que chacun vive : mangeons ; laissons-les manger. » Je n'avais, à vrai dire, que ma vie pour les tenir encore quelques secondes en respect. La trêve fut courte, les becs diaboliques approchaient de plus en plus de mon visage. Chaque oiseau en passant : vautours, éperviers, milans, condors, gypaëtes me regardaient de leurs yeux jaunes :

« Grande caput, stantes oculi, rostra apta rapinæ,
« Canities pennis, unguibus hamus inest. »

« La tête grosse, les yeux fixes, le bec propre à la rapine, les ongles en hameçon. »

C'est ainsi qu'Ovide représente, je crois, les oiseaux de nuit, et c'est ainsi que je les voyais quand ils venaient battre mes joues et me rayer le front de leurs ongles avides de ma chair. Le premier coup de bec que j'allais recevoir serait le signal du carnage; mon sang les mettait en goût : aussitôt, j'étais déchiré, dépecé, coupé en lambeaux ; et je n'étais séparé de ce

coup de bec par rien, que par l'éclair d'une première audace.

Q'arriva-t-il tout à coup, à ce moment-là, pour qu'il s'opérât sous mes yeux une diversion comme celle dont je fus témoin? C'est ce que je ne sus pas tout de suite. Mais, d'un mouvement général et spontané, comme une saute de vent dans les mers orageuses de la Chine, tous ces oiseaux rapaces et criards s'embrouillèrent dans leur vol, se croisèrent d'une manière atroce, se heurtèrent pêle-mêle avec une confusion indescriptible, et finirent par s'enfoncer et s'abîmer dans les pâles profondeurs de la nuit et du ciel. C'était la terreur qui les chassait; je n'aurais jamais découvert la cause de cette épouvante si, pour soulager mes regards de la tension, de la fixité pénible où je les avais tenus dans le but de fasciner mes oiseaux de proie, je ne les eusse dirigés sous moi, vers la terre, vers cette terre que je n'espérais pas encore fouler. La cause de cette étrange terreur ne tarda pas à devenir la mienne : c'était un ours, un ours blanc, un ours colossal de la plus redoutable espèce; — *ursus terribilis*. — L'odeur des viandes qu'on dépeçait à quelques pas de moi l'avait sans doute attiré, et il venait avec l'espoir de prendre part dans ma personne au festin consommé en honneur de mon supplice. Il s'invitait au banquet de mes funérailles. Du reste, ces

convives improvisés et supplémentaires ne sont pas rares dans les forêts de l'Amérique septentrionale. Bref, l'ours m'avait aperçu, et, en ours sybarite et affamé, pressé de se rassasier, il semblait vouloir même s'éviter la peine de grimper jusqu'à moi pour me dévorer. Debout sur ses larges pattes, il tournoyait sous moi, attendant, pour ainsi dire, que je lui tombasse tout rôti dans la gueule.

— Et voilà ce qu'on appelle les beautés du Nouveau Monde?

— J'aime mieux les laideurs de l'ancien.

— Il y a aussi les jaguars, les panthères, les boas.

— Sans oublier les Indiens, n'est-ce pas, Finard?

— Comme vous dites, sans oublier les Indiens.

— Comment! ce n'était pas assez d'avoir échappé par miracle aux oiseaux de proie, il fallait encore que les ours... quel pays!

— C'est le pays de l'or, reprit Finard, et l'or se paye partout; même là où il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Mais revenons à mon ours. Ceci était peut-être encore plus sérieux que les oiseaux de proie. Un bruit, un accident quelconque, vous en avez eu la preuve, disperse au loin une nuée d'oiseaux, mais l'ours, l'ours du Canada, ne recule devant rien. Il affronte l'homme, même l'homme armé, lutte avec lui, et, si l'homme ne le tue pas, il étouffe l'homme, lui

partage ensuite la tête en deux aussi facilement, plus facilement que nous ouvrons une huître et il lui hume la cervelle, dont il raffole à ce qu'il paraît. La cervelle de l'homme est le blanc-manger des ours, a dit Aldovrande, un des plus grands naturalistes. L'ours dont il est question ici, après avoir mesuré de ses petits yeux sanglants la hauteur qui le séparait de son souper, résolut de recourir aux moyens vulgaires pratiqués par les siens, pour contenter son appétit. Il abandonna sa promenade giratoire dans l'aire tracée sous mes pieds, et vint se placer contre le tronc même de l'arbre dont j'étais ce soir-là le fruit le plus savoureux. Quand il en eut fait plusieurs fois le tour, selon l'habitude de ses pareils, il posa les pattes sur le tronc et regarda la corde très significativement, d'où je jugeai qu'il se disposait à grimper pour m'atteindre.

— Et aucun moyen d'éviter cette mort cruelle, mon pauvre Finard?

— Aucun; pris par le cou, pris par les mains... anéanti.

— Parole d'honneur! quand nous te regardons, quand nous te voyons assis parmi nous à cette table... c'est à ne pas y croire. Voyons, comment te tiras-tu encore de là?

— Vous avez raison, c'est à ne pas y croire. Je recommandai une vingtième, une centième fois, mon

âme à Dieu, abandonnant mon corps aux éventualités terribles qui le menaçaient. J'avais fermé les yeux. Au bout de quelques minutes d'angoisses et d'agonie, je les rouvris pour me rendre compte de la distance parcourue par mon nouvel ennemi ; mais je fus bien surpris quand je le retrouvai encore à la même place et occupé à un travail qui n'est pas tout à fait dans le génie de ces animaux, quoique leur intelligence, comme celle des éléphants dont ils sont incontestablement les frères antédiluviens, soit réelle, soit grande, subtile, très-ingénieuse parfois, extraordinaire surtout si on la compare à la lourdeur de leur corps. Mon ours cherchait à défaire les gros nœuds qui terminaient la dernière circonvolution de la corde à laquelle on m'avait pendu. Il s'acharnait à cette œuvre — dont je m'expliquais parfaitement le but, par exemple, — avec une volonté, une précision de gestes, une suite dans l'exécution de son idée, qui m'étonnaient de plus en plus. Visiblement son projet était, après avoir dénoué la corde, de la dérouler en entier et de me faire descendre ensuite par mon propre poids jusqu'au niveau du sol, où il m'aurait dévoré tout à son aise, plus à son aise, en effet, que dans la région des branches. Convenez-en, c'était bien étonnant de la part d'un ours. Son obstination, son calcul allaient avoir raison du dernier nœud de la corde, et

j'allais infailliblement rouler jusqu'à lui. Voilà qu'une frayeur nerveuse s'empare alors de moi ; j'ai le frisson dans tous les membres, mon sang se décompose ; dans cette révolution, l'un de mes pieds, las de l'attitude à laquelle je les avais soumis tous les deux, perd son point d'appui sur la seconde branche, et tout mon corps échappe à l'équilibre. Quelque prompt et rapide que fût le mouvement de réaction que j'exécutai pour regagner ma position, l'arbre n'en fut pas moins secoué, il oscilla, et, dans ce frémissement communiqué de place en place, il y eut des feuilles et de petites branches qui se détachèrent et tombèrent sur l'ours.

Ce fut alors au tour de l'ours de s'effrayer. Quittant sur-le-champ sa tâche sur le point d'être achevée, et s'éloignant de l'arbre avec épouvante, il alla s'asseoir plus loin avec un air plein d'effroi et de méditation. Sa grosse masse blanche frissonnait. De loin en loin, il essayait de relever la tête et de darder son regard vers moi, mais il la baissait bien vite pour retomber dans son anxiété. Enfin son état moral, s'il est permis de parler ainsi à propos d'un ours, me parut si troublé que j'en vins à me demander ce que c'était qu'un ours si sensible à la déception d'une proie un instant ajournée, en admettant toutefois que la pensée de me croire vivant fût cause de sa déception et de ses

terreurs. Que j'eusse remué ou non, qu'est-ce que cela pouvait lui faire? N'était-il pas toujours assuré de me manger? Quelle crainte avais-je le droit de lui causer alors même qu'il eût reconnu que je n'étais pas tout à fait mort? Tant de scrupules dominés par tant d'appréhensions renversaient de fond en comble toutes mes idées sur la logique si imparfaite des animaux. Je ne quittais pas des yeux, dans mes raisonnements sans fin et sans issue possible, mon formidable partenaire. Longtemps il exerça encore mon esprit avant de le terrasser par un fait des plus extraordinaires, plus excentrique, plus en dehors de toutes les possibilités humaines et surhumaines, plus accablant pour la raison que celui dont il venait de me rendre le témoin si embarrassé. Le chloroforme ne stupéfie pas plus énergiquement le cerveau.

— Qu'était-ce donc?

— Voilà un ours qui aurait étonné Buffon!

— Vous allez être plus étonnés que ne le fut jamais Buffon. Je le vis porter méthodiquement une de ses pattes le long de sa cuisse velue, chercher quelque temps, et fouiller ensuite dans quelque chose que j'aurais appelé une poche si j'avais eu affaire à toute autre créature qu'un ours. Je suivis son geste, et je vis qu'il sortit de cet endroit caché par ses longs poils blancs une certaine quantité d'objets que je ne

définis pas très-nettement d'abord. Quand il les eut posés sur le sol, il les reprit avec ordre, et il me sembla qu'il se disposait à les employer dans un dessein arrêté. Ce manége dura quelques secondes. Enfin, mon ours rapprocha ses pattes devant sa poitrine, et, tandis que la gauche restait immobile à la hauteur des côtes, il élevait l'autre et la laissait méthodiquement retomber. La rencontre réitérée des deux pattes fit jaillir des étincelles. Mon ours battait le briquet.

— Ah! ceci, s'écrièrent ceux qui écoutaient la bouche béante le récit de Raoul Finard, ah! ceci surpasse de mille coudées tout ce qu'on a jamais entendu depuis que le monde est monde.

— C'est impossible! et, en vérité Finard...

— Quelle histoire!

— Quel conte! Prétendrais-tu nous faire croire?...

— Finard! mais, Finard, considère qui nous sommes.

— Pour qui nous prends-tu donc?

— Un ours qui bat le briquet!

— Il battit le briquet, reprit tranquillement Finard, et il alluma un morceau d'amadou.

— Encore plus fort!

— De plus fort en plus fort!

— Quelle farce de l'autre monde!

— Après tout c'était peut-être un ours du Cirque-

Olympique qui s'était échappé par la rue Basse-du-Temple.

— Allons donc! un ours qui allume un morceau d'amadou... de là à allumer sa pipe...

Finard reprit avec la même tranquillité.

— Vous l'avez dit : l'ours alluma sa pipe.

— Et il fuma; ajoute qu'il fuma, puisque tu y es.

— Il fuma.

— Finard, la plaisanterie est permise à table ; mais il n'est pas permis de la prolonger si longtemps devant des gens à peu près sensés, quoiqu'ils aient bu copieusement à leur souper. Voyons un ours qui bat le briquet, qui allume de l'amadou, qui fume...

— Je vous dis ce que j'ai vu, que voulez-vous.

— Tu ne l'as pas vu.

— Ma parole d'honneur.

VI

— Ajoute alors que tu as fait la conversation avec cet ours, que tu lui as demandé des nouvelles de son épouse; qu'il s'est informé à son tour, auprès de toi, de ce qui se passait à Paris; que tu as éternué, et qu'il t'a dit : Dieu vous bénisse !

— Non, il n'a pas causé avec moi, non ! mais, après avoir fumé sa pipe, il a regardé autour de lui avec précaution, et armé d'un grand et large couteau qu'il a tiré d'une autre de ses poches, qu'il a ouvert et qu'il a déposé à la place où il était assis, il est revenu résolûment à l'arbre, et d'un pas délibéré, comme l'eût fait quelqu'un qui ne veut pas céder à la peur, il a vite défait le dernier nœud de la corde, l'a déroulée rapidement, l'a ramenée à lui, puis il l'a lâchée d'un seul coup, et je suis descendu de toute la pesanteur de mon corps. C'est un miracle que je n'aie pas été écrasé dans la chute. Quelques branches l'amortirent; j'arrivai un peu meurtri à terre, mais je me gardai bien de donner le moindre signe de vie, quoique j'eusse grande envie de me secouer, dans la crainte d'irriter les mauvais instincts de l'animal. Au fond, je ne conservais pas le plus léger espoir d'échapper à cette dernière épreuve. J'eus à peine touché le sol, que je vis l'ours courir sur moi et ramasser le couteau qu'il avait laissé pour venir me dépendre.

— Il voulait t'égorger !

— Vous allez voir. Il éleva le couteau au-dessus de ma tête.

— Pour te scalper à la manière des Indiens, ses compatriotes...

— Saisissant ensuite la corde de la main gauche, à

un mètre environ de longueur, il la coupa net avec la main droite.

— Et par ce mètre de corde encore attaché à ton cou, il se disposait évidemment à te traîner jusqu'au fond de sa tanière.

— Moi, me voyant détaché de ce lien qui m'avait fait croire mort, je me relève d'un seul élan, je bondis sur mes pieds... Me voilà debout.

— L'ours se jette sur toi, te déchire...

— Ce n'était pas un ours : j'avais vu son visage!

— Ce n'était pas un ours!... Mais alors?...

— Le couteau s'échappe de ses mains, et, l'épouvante dans les entrailles, il se met à fuir. Qu'est-ce que je fais alors? Je me renverse sur le dos, et avec mes mains, — je n'étais lié qu'aux poignets, le jeu de mes mains était presque libre, — avec mes mains restées presque libres, dis-je, je saisis, en m'étendant par derrière, le couteau abandonné par mon fuyard effaré, et je m'enfonce de toute la vitesse de mes jambes, je me précipite tête et corps dans le plus épais du bois; je le traverse; une colline se présente, je la gravis avec mes pieds qui brûlent les distances; une nouvelle forêt se masse devant moi, je file comme une flamme d'arbre en arbre; les buissons épineux ne m'arrêtent pas, je les ouvre, je les déchire, et si je ne puis pas les ouvrir, je les foule comme des lianes : voilà d'autres

montagnes, d'autres plaines, d'autres montagnes encore : de l'avant! de l'avant! de l'avant! Je cours toujours, je cours sans relâche, je cours sans prendre le temps de respirer, je cours toute la nuit, pendant huit heures; j'ai dû faire vingt ou vingt-quatre lieues pendant ces mortelles huit heures ; je n'avais pas deux jambes, j'en avais douze. C'est au bord de la Columbia, dont je finis par atteindre les rives, que je remarquai un arbre très-propre à remplir le projet qui me préoccupait tout en fuyant vers la mer, où la Columbia se jette entre Astoria et Fort-Georges. Deux branches jumelles partaient de son tronc à un mètre de la racine ; elles se rapprochaient si étroitement, — ce qui, au fond, n'a rien de bien extraordinaire, car on retrouve le même accident végétal à peu près partout où il y a des arbres, — que j'eus la facilité d'introduire entre ces deux branches mon couteau américain par son manche de corne et de l'y enfoncer assez solidement. Lorsqu'il fut ainsi fixé, je frottai sur le tranchant de la lame les liens qui me garrottaient les poignets, et la corde fut coupée. Aussitôt, mes deux mains furent parfaitement libres. Le premier usage que j'en fis fut de dégager mon cou de la corde plus épaisse qui le serrait depuis la veille. Dès lors je respirai, je respirai, pour ainsi dire, de tout le corps, de mes mains, de ma poitrine, de mon âme. Que c'était

bon ! Mais cette joie ne m'enivra pas au point de me faire compromettre mon salut, qui n'était pas accompli ; je ne me croyais jamais assez loin du gibet.

Je repris ma course effrénée de possédé. Je dévorai encore cinq lieues avant le jour. Au jour, je parvins à Astoria, tout près de l'embouchure du fleuve et non loin du cap que les Américains ont nommé le cap *Désappointement,* qui méritait bien en ma faveur de changer désormais de nom. Là je tombai d'épuisement, d'essoufflement, d'abattement. Je m'endormis comme une masse de plomb. Je dormis vingt-quatre heures.

— Admirable ! cent fois admirable ! Mais nous te supplions à genoux, miraculeux Finard, de nous dire enfin ce que c'était que ce faux ours dont tu avais reconnu les traits au moment où son couteau se levait sur toi.

— C'était l'Américain qui m'avait pendu. Mais, avant de vous dire pourquoi il m'avait descendu du gibet, je dois vous dire, ou vous continueriez à penser qu'il y a exagération, mensonge, invention, fable de voyageur dans mon récit, qu'il est d'usage chez les chercheurs d'or, orpailleurs, trappeurs, coureurs des bois, lesquels ont pris cet usage des Indiens, de se fourrer tout entiers l'hiver dans la peau de quelque bête à leur taille, ours, loup, bison, ou tout autre quadru-

pède, afin de résister plus énergiquement au froid, et cela, notez-le bien, sans rien ajouter, sans rien ôter à la peau dont ils s'enveloppent. On ne supprime que les cornes si l'on vient à se revêtir de la dépouille d'un bœuf, et encore les Indiens, qui ont quelque goût, quelque supériorité dans l'art de la toilette, respectent même les cornes et la queue.

— Ils vont comme cela dans le monde ?

— Oui, charmante Bambine, dans les salons des Montagnes-Bleues, répliqua Finard, qui ajouta : — Si vous ne me croyez pas, lisez l'excellent ouvrage de Gabriel Ferry : *Voyages et Aventures au Mexique.* C'est lui qui a dit avec toute l'autorité du voyageur qui ne raconte que ce qu'il a vu, et Gabriel Ferry a parfaitement vu : *Pour ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point les Indiens poussent l'art des déguisements et de l'imitation des animaux, l'illusion est effrayante*[1]. Or, mon bourreau américain avait endossé ce soir là, comme l'air passait au vif, sa peau d'ours blanc, et c'est sous ce costume indigène qu'il s'était rendu au pied de ma potence pour procéder à sa mystérieuse opération.

— Et cette opération mystérieuse avait pour but un

[1] Page 109.

luxe de vengeance, celui de te poignarder après t'avoir étranglé ?

— Vous n'y êtes pas : cette opération avait pour but magique, chez lui, de prélever sur ma corde un morceau qu'il voulait s'approprier.

— Ah ! c'est donc de la corde de pendu qu'il voulait ?

— Pas autre chose, mes amis : de la corde de pendu.

— Et voilà pourquoi il s'était rendu la nuit...

— Superstitieux comme les chercheurs d'or, les chercheurs de perles, les chercheurs de diamants, comme tous les chercheurs de ce monde, et s'imaginant sans doute que j'étais excessivement heureux, puisque j'avais rencontré un énorme bloc d'or là où son ami n'avait puisé que de la boue, il désirait à tout prix posséder un morceau de ma corde. Faut-il être sauvage, ignorant, brute, vulgaire, insensé, ridicule, pour aller s'imaginer...

— Écoute, Finard, dit la belle Herminie, je ne partage pas tout à fait ton opinion à cet égard... La corde de pendu...

— Eh bien ! ni moi non plus, dit Bambine ; la corde de pendu... dame !

— Ni moi, dit Aglaé ; la corde de pendu !

— Ni moi, dit Berthe ; et, ma foi, je donnerais beaucoup pour avoir un morceau de la tienne.

— Moi aussi ! moi aussi ! moi aussi ! s'écrièrent à l'envi ces dames et un peu ces messieurs.

— Soyez donc heureuses, vos désirs seront exaucés : j'ai chez moi, dans une malle, le fragment de la corde que j'avais au cou, et qui en voudra en aura.

— Nous en voulons toutes !

— Accordé ! accordé !

— Accordé... *on*, accor... *de chasse*, accord... *et à cri*, accord... *illières*, accord... *perdu*, accord... *beil*, accord... *de puits*, accord... *oue*, accord... *nemuse*, accord... *inthe*.

Et ces balivernes étaient accompagnées de ces mots ; Ouvrez-moi le balcon, ouvrez-moi le balcon ! ou j'amasse les passants. Le balcon ! le balcon ! bal... *daquin*, bal... *butiez*, bal... *thasar*, bal... *ancez vos dames*.

— On va t'ouvrir, misérable Fœdora !

Il fallut bien ouvrir à la Vénus-Bête, qui, sans cela, comme elle venait de le dire, eût rassemblé les passants sous le balcon du restaurant.

— Maintenant que tu nous as accordé la promesse sacrée d'un morceau de ta corde, dit Berthe, accorde-nous aussi la faveur de nous instruire à fond de ce qui t'arriva à ton réveil, et de ce qui arriva surtout au morceau d'or.

— Je m'embarquai sans obstacle à Astoria sur une

barque américaine, la *Fleur du Pacifique,* qui faisait voile pour San-Francisco, où je débarquai après quelques jours d'une heureuse traversée. A San-Francisco, un ami que j'y ai encore, un honnête et brave Italien, le chevalier Toledano, m'accueillit généreusement chez lui, et m'aida ensuite, quand je fus bien reposé de toutes mes secousses, traverses, tribulations et blessures, à liquider quelques petites créances que je tenais à ne pas laisser derrière moi en quittant, probablement pour toujours, l'Amérique et les Américains.

— Sans ton morceau d'or? demandèrent toutes ces dames, ravies du récit du voyageur, mais pleines de curiosités inquiètes, anxieuses à l'endroit de la fameuse pépite de cent cinquante mille à deux cent mille francs.

— Je suis revenu sans le morceau d'or, mais avec ma tête.

— Tu n'es donc pas riche?

— Je l'avoue, hélas! à ma honte: je ne suis pas riche.

— Eh bien! tu as eu tort, Finard, de te dépendre, dit Berthe. A ta place... vois-tu...

— Berthe a raison, à ta place, dit Bambine, je ne me serais pas décroché! Ça n'était pas la peine. Mieux vaut être pendu que pauvre.

— Dieu! comme tu es laid, Finard!

— Dieu ! comme tu as vieilli, Finard !

— Tiens ! il te manque trois dents de face, Finard !

— Oh ! il a la tête couverte de cheveux blancs !

— Décidément, Finard est affreux !

— Finard, tu es affreux !

— Laissez-le donc tranquille, ce brave Finard ! dit Kervaléon. Parce qu'il n'est pas riche, il ne faut pas le mépriser tant que ça.

Ce fut au milieu de ces invectives comiques produites par l'horrible certitude désormais acquise que Finard revenait de l'Orégon aussi dépenaillé qu'il y était débarqué, qu'un domestique étranger au restaurant, aidé de deux garçons de service, entra au salon, portant avec efforts un petit baril de fer, cerclé de fer, boulonné de fer.

— Voilà le vin attendu, dit Berthe.

— Si celui-là s'est éventé dans son baril, il doit être furieusement chaud ; l'a-t-on ficelé ! l'a-t-on ficelé !

Chacun attendait l'explication de l'incident énigmatique du baril.

Quand le domestique et les garçons se furent retirés, Raoul Finard passa une petite clé particulièrement façonnée dans une ouverture du couvercle adhérent au baril, et le couvercle, vivement poussé par une détente intérieure, se renversa sur l'un des côtés ; le baril était ouvert !

— Tiens ! dit Fœdora, ce n'est pas du vin ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Oh ! comme c'est noir ! dit Berthe désappointée.

— Mais c'est de la terre ou du tabac, ajouta Bambine, en prenant dédaigneusement une pincée de la poudre entassée dans le baril, poudre, en effet, assez désagréable à voir.

Ceci, dit Finard en plongeant sa main dans le baril et en la retirant pleine de ce qu'elle contenait ; ceci, redit-il avec le son de voix et les gestes des charlatans de place publique ; ceci, messieurs et mesdames, est une poudre qui donne de la joie aux plus mélancoliques, de l'esprit aux plus simples, de la légèreté aux plus lourds, de la grâce aux plus laids, de la vertu aux plus vicieux ; c'est en un mot et enfin de la poudre d'or ; saluez !

— De la poudre d'or ! de la poudre d'or !

— De la poudre d'or ! de la poudre d'or !

— Voyons, mais laissez-nous donc voir de la poudre d'or, cria Bambine exaspérée aux jeunes amis de Finard, qui empêchaient ces dames de voir de plus près encore le merveilleux baril enchanté, rêve des *Mille et une Nuits*.

— Mais tu n'es donc pas dans la détresse, délicieux Finard ?

— C'était donc une ruse de ta part, aimable argonaute !

Il n'y a qu'un instant que Finard, pensa Kervaléon, était une vile canaille parce qu'elles le croyaient dans la misère... Il est riche, c'est un aimable argonaute.

— Mes amis, mesdames, le temps est passé, dit Finard, où l'on rapportait d'Amérique, à ses amis d'Europe, des perroquets verts, des macaques puantes et des pois d'Angole. J'ai voulu, moi, vous rapporter autre chose : des rives du Pacifique, je vous rapporte de la poudre d'or : ce baril est pour vous.

Ces dames pâlirent d'émotion à l'offre inouïe de ce cadeau ; les amis de Finard, au contraire, s'éloignèrent tous de la table avec une espèce de pudeur.

— Vous me permettrez, du moins, dit Finard à ces derniers, de vous verser quelques parcelles de cette poudre d'or, de quoi seulement vous faire une épingle, le moinde bijou que vous conserverez en souvenir de moi : ceci ne se refuse pas.

Beaucoup moins dans le goût de Turcaret, la courtoisie de Finard fut cette fois bien reçue de ses amis, et ils acceptèrent dans des cornets de papier une faible quantité de poudre d'or.

A vous le reste, mesdames ! dit Finard ; soyez impartiales entre vous, et tâchez que chacune ait sa part. Nous n'avons pas ici de balance, mais la loyauté

sera toujours la meilleure des balances entre les honnêtes gens. Vous avez quatre-vingt mille francs environ à vous partager, cinquante-deux livres d'or !

VII

Ces dames avaient des éclairs métalliques dans les yeux.

— Quatre-vingt mille francs ! cinquante-deux livres d'or, ô céleste Finard ! tu seras donc généreux comme tes ancêtres !

— Bon ! elles lui donnent des ancêtres, maintenant !

— Quatre-vingt mille francs, demandèrent-elles, combien cela fait-il pour chacune de nous ?...

— Vous êtes huit... cela fait dix mille francs pour chacune. Partagez, mesdames, partagez !

— Dix mille francs pour chacune !... Ah ! mais c'est un rêve ; c'est toute une nuit de rêves !

— Oui, mais comment partager entre nous ?

En attendant cette opération du partage, si facile en apparence, chacune des huit femmes avait déjà posé énergiquement ses griffes roses sur le couvercle du baril, afin que sa prise de possession ne fût désormais ni contestée ni diminuée. Attitude de corsaire.

— Voilà comment nous allons procéder, dit Herminie, tandis que ces messieurs contemplaient à plaisir, comme un bel objet d'études philosophiques, la physionomie transfigurée de ces dames. Grâce au ciel ! nous sommes toutes honnêtes, n'est-ce pas ?

— Quelle question ! Ah ! voilà une question, Herminie !...

— Voulez-vous vous en rapporter à moi ?

— Sans doute !... mais sans doute ! Herminie chérie.

Herminie plaça alors huit assiettes à la file, et sur la première de ces huit assiettes elle versa, prise dans le baril avec une cuiller, une certaine quantité de poudre d'or ; elle en fit autant sur la seconde assiette et ainsi de suite jusqu'à la huitième. — Comme on suivait tous ses mouvements !

Puis, avec ce qui restait de poudre d'or au fond du baril, elle égalisa les parts, dont quelques-unes se trouvaient trop petites. Quand elle crut la répartition loyalement faite, elle offrit une assiette à Berthe, la première assise à sa droite ; elle tendit ensuite la seconde assiette à Fœdora, la troisième à Bambine ; et sa distribution ne s'arrêta qu'à la huitième assiette qu'elle garda pour elle.

— C'est ça ! *au derniers les bons*, dit Bambine d'un accent moqueur et piqué.

— Oui, *au dernier les bons*, murmurèrent avec le même accompagnement d'aigreur les six autres dames.

— Que voulez-vous dire? demande la fière Herminie, blessée de la remarque.

— Mais que tu ne t'es pas oubliée, voilà tout, dans ta quête pour les pauvres de l'arrondissement.

— Moi, mesdames? moi!

— Vous-même, madame Herminie.

Le *tu* disparaissait, mauvais signe.

— Ceci est assez étrange, dit Herminie dont les grands cils noirs se chargèrent d'électricité. Et que signifie?...

— Étrange ou non, je dirai, moi, que ma part est la plus petite, reprit Berthe en éparpillant avec son petit doigt la poudre d'or au milieu de l'assiette.

— Pardon, dit Aglaé, une de ces huit dames, c'est bien la mienne qui est, de beaucoup, la plus petite.

— C'est, pardieu! bien la mienne, dit Bambine.

— Non, mesdames, c'est la mienne! s'écria à son tour la belle et stupide Fœdora.

Et bientôt l'on n'entendit plus que ces mots: — Non, c'est la mienne! non, c'est la mienne! non, c'est la mienne! suivis de ces paroles plus offensantes encore: — Nous sommes volées!

— Volées! dit Herminie en frappant si fort sur la

table que les tas d'or s'écroulèrent comme des monticules de sable quand le vent souffle sur les grèves. Volées ! mais alors je suis donc une voleuse. Répétez ce mot.

— Mon Dieu! pourquoi tant nous disputer? à quoi bon?

— Recommençons le partage, c'est bien plus simple, dit Bambine, dont le ton raisonnable souffleta de nouveau Herminie.

— Recommencer! mais ce serait tout simplement reconnaître votre infâme accusation. Le partage est fait, bien fait, il restera comme il est fait.

Herminie, après cette protestation énergique faite, les narines émues, la voix vibrante, le bras étendu, vida son assiette dans un mouchoir dont elle noua les quatre bouts.

— Mais non! mais cela ne se passera pas ainsi, cria Berthe en cherchant à s'emparer du mouchoir de l'impérieuse Herminie, qui ne se le laissa pas arracher.

— A moi! à moi! dit Berthe : aidez-moi, ne souffrons pas qu'elle nous pille ainsi, qu'elle nous dépouille!

A l'appel éloquent de Berthe, les autres femmes se jetèrent les serres ouvertes sur Herminie qui, pressée, entourée, harcelée, menacée par cette meute, mordit

l'une au bras, l'autre à la joue, celle-ci au nez, celle-là où elle put. Que de chevelures brunes et blondes flottaient dans l'espace ! Il pleuvait des peignes.

Ces messieurs, adossés au balcon, regardaient en fumant cette scène, où le cœur humain se mettait encore plus à nu que le sein et les épaules de ces dames. Et ces cris étouffés couraient sous la mêlée :

— Coquine ! rends-nous notre or !

— Non ! je ne rendrai rien !

— Voleuse, veux-tu nous faire notre part ?

— Non ! non ! non !

— On m'écrase !

— Tant pis !

— On m'étrangle !

— Tant mieux ! tant mieux !

— On me tue ! à moi ! on me tue !

— Tant mieux ! tant mieux ! tant mieux !

Les garçons, effrayés, montèrent à la fin et frappèrent à la porte du salon. Ils voulaient savoir la cause du bruit.

— Ce n'est rien ! leur dit Finard en riant ; préparez l'addition, vous me la remettrez quand nous descendrons ; nous allons descendre.

Puis s'adressant à ces dames, qu'aidé de ses amis il sépara, mais non sans peine toutefois, il leur dit :

— La paix ! mesdames, la paix ! je m'engage à

compter à chacune de vous, aujourd'hui, tout ce qui lui manquera sur la somme de dix mille francs. Mais, à l'avenir, quand je raconterai qu'un chercheur d'or américain a voulu me voler mon bloc d'or, ma pépite, ne vous indignez pas autant que vous l'avez fait ce soir; soyez plus sobres de mauvaises épithètes à son endroit, car Paris et l'Orégon ne se doivent rien, convenez-en, belles dames, en fait de cupidité. Et vous, Herminie, quand j'affirmerai que j'ai été pendu à l'occasion d'un morceau d'or, ne soyez pas aussi obstinément incrédule. Vous avez été aussi un peu pendue ce matin. Voyons votre cou.

Toutes ces dames baissèrent la tête de fatigue et de sommeil.

— Il est grand jour, dit encore Finard, partons. Vous me permettrez, comme bienvenue, de m'appliquer le bill de la soirée.

— Tout est payé par de Villejardin, dit Kervaléon. Je suis chargé par lui de la dépense.

Il sonna : « Quatre remises pour ces dames ! » dit-il au garçon.

— Tu sais, dit Finard à Kervaléon en descendant l'escalier, que j'ai deux cent mille livres de rente.

— Après ?

— Ne m'aideras-tu pas un peu à les dépenser?

Kervaléon enveloppa sa réponse d'un soupir :

— Il le faut bien... Jouera-t-on chez toi?

— Belle demande!

— Ah! Victor, dit-il dans un second soupir, a bien fait de se marier.

— Et moi mal fait, peut-être, de ne pas rester pendu?... comme le disaient tantôt ces dames.

— Tout le monde est levé dans Paris, dit Kervaléon en prolongeant un regard morne et fatigué sur le boulevard des Italiens.

LA
MARQUISE DE BELVERANO

I

L'excellente musique du régiment des guides cessait à peine de se faire entendre sous les arbres séculaires du Parc.

Les élégantes de Bruxelles se retiraient à pas lents par les allées un peu tristes de cette magnifique promenade, rivale modeste de notre jardin des Tuileries, et regagnaient leurs voitures qui les attendaient sur plusieurs files aux portes de la rue Ducale et de la place du Palais.

De minute en minute, le parc devenait moins animé, mais plus solennel.

Il ne resta bientôt que quelques rares promeneurs et une quarantaine d'oisifs disséminés çà et là sur les chaises.

Parmi ces derniers, deux jeunes gens, la tête renversée sur le dos de leurs siéges, les jambes allongées, regardaient en rêvant les milliers de petits oiseaux belges, qui allaient et venaient entre les branches.

Près d'eux, un Anglais de soixante à soixante-cinq ans lisait le *Times* avec une attention pieuse.

A ses pieds, un lévrier dormait, le museau entre les pattes, le ventre engagé dans le sable.

L'un de nos deux jeunes gens disait à son compagnon avec un accent légèrement italien et sans changer d'attitude.

— Quand quitterons-nous Bruxelles ?

— Aujourd'hui même, si vous voulez, répondit l'autre.

— Aujourd'hui, soit ; après le dîner. Nous prendrons le dernier convoi d'Anvers. Anvers, répéta-t-il en soupirant, Anvers !

— Que ferai-je, moi, si vous soupirez, mon cher Manfredi ? Vous allez en Amérique, dans un monde qui sera encore nouveau dans deux siècles, vous y recueillerez de l'argent, beaucoup d'argent et beaucoup de gloire aussi, tandis que moi, peintre obscur à Mu-

nich, je vivrai Allemand, je mourrai Allemand, je serai enterré Allemand.

— Vous vivrez et vous mourrez du moins dans votre patrie.

— La patrie ! c'est le soleil !

— Et voilà précisément, mon cher Rosenthal, ce que je regretterai : le soleil de Naples, qui me le rendra ? Celui d'Amérique n'est pas le mien. Il a l'accent anglais.

— Eh bien ! cher Manfredi, retournons à Naples, à Venise, d'où nous venons. Faisons-nous gondoliers, faisons-nous facchini, faisons-nous lazzaroni, faisons-nous sbirri, faisons-nous voleurs plutôt que d'aller, vous, chanter à New-York et à Philadelphie, moi, peindre des murs de chapelle pour le plus grand plaisir des Bavarois.

— Que ne le puis-je? Mais je suis comte de Manfredo-Manfredi; ce diable d'orgueil me prend à la gorge, me terrasse et me force à crier : que je ne rentrerai à Florence, ma patrie, que lorsque je serai assez riche pour racheter le palais de mes aïeux, leur galerie de tableaux, et que je pourrai aller au casino avec une voiture traînée par quatre chevaux.
» Oh ! la richesse ! la richesse ! tout est là, mon cher Rosenthal, tout !

— Tout, non ! et l'amour !...

— Je donnerais tous les amours du monde, les amours d'Hélène et de Pâris, les amours d'Énée et de Didon, les amours d'Héloïse et d'Abeilard, les amours de Paul et de Virginie, les amours d'Atala et de Chactas, et tous ceux encore qui peuvent être parvenus à votre connaissance, pour vingt mille livres de rente à dépenser en Italie.

— Je fais cas de l'argent, sans doute...

— Parbleu ! interrompit Manfredi, de quoi feriez-vous cas?

Rosenthal poursuivit.

— Mais je ne mets rien au-dessus d'un tendre sentiment sincèrement compris et partagé. La fortune laisse toujours quelque chose à désirer, l'amour, rien.

— Il passe.

— Quelquefois, mais il revient.

— Et les jalousies les inquiétudes, les tourments qui ne manquent jamais de le précéder, de l'accompagner et de le suivre.

— On a vécu.

— On a souffert.

— C'est vivre, du moins.

— Et jouir, n'est-ce pas vivre?

— Tenez, Manfredi, vous n'avez pas encore aimé.

— Et vous, Rosenthal?

— Moi?... moi non plus.

— Alors, qui décidera entre nous deux?

— Qui décidera... quoi?

— S'il ne vaut pas mieux posséder vingt mille livres de rente que d'aimer une jolie femme qui cesse d'être jolie au bout de trois ans, cinq au plus; si un beau château au soleil ne vaut pas mieux que de tendres aveux au clair de la lune; si une bonne table, toujours largement servie, n'est pas préférable à l'exercice fastidieux qu'impose une passion qui use vos sens, votre liberté, votre vie; enfin si le tout, qui est l'argent, n'est pas cent fois, mille fois au-dessus de la partie, qui est l'amour.

Si nous posions la question à cet excellent Anglais assis près de nous et enseveli dans la lecture de ce linceul imprimé en petit texte!

— Manfredi! Manfredi! ne jouez pas avec le feu! ne riez pas de l'amour! Vous l'avez évité en France, en Italie, vous le rencontrerez peut-être en Amérique.

Il vous attend au début ou au milieu de votre gloire d'artiste pour l'agrandir ou pour l'éteindre; car je n'ai pas dit que tout fût généreux, splendide et beau dans l'amour; non, mon ami, car...

— Mon ami, vous perdez votre temps, votre érudition et votre philosophie. Je ne vous accorde qu'une seule chose : c'est qu'il n'est pas impossible que j'inspire de l'amour; mais quant à l'éprouver...

Tenez, à ce sujet, j'ai à vous raconter une aventure. C'était à Turin... La belle marquise...

Manfredi s'interrompit afin de s'assurer que son ami faisait quelques dispositions pour écouter le récit un peu long apparemment qu'il comptait débiter.

Rosenthal n'était plus à la conversation, son attention s'était portée sur une dame toute vêtue de noir qui venait de s'asseoir sur une des chaises placées autour d'un arbre voisin.

Manfredi se laissa aller à la même distraction que son ami après en avoir découvert la cause.

Quoiqu'elle eût franchi les tendres limites de la première jeunesse, cette dame étonna et charma les regards de Manfredi et de Rosenthal par une grâce et une élégance pleines de noblesse.

Elle était très-brune ; ses yeux, d'une expression sombre et douce, beaucoup plus grands que les lois de la proportion ne l'exigent, rappelaient, par une admirable exagération, la coupe elliptique des yeux surhumains des femmes de l'Égypte et de l'Inde.

Leur prunelle mélancolique flottait dans une conque bleuâtre, et des cils longs, fins et penchés, en triplaient la puissance.

Le reste du visage était en harmonie parfaite avec ce grand charme ouvert sous son front ; un front superbe, taillé en diadème d'impératrice.

Une masse impénétrable de cheveux noirs, mais d'un noir énergique, s'étouffaient et se tordaient pour échapper à la contrainte du chapeau qui les emprisonnait.

Sa bouche se dessinait avec une fierté romaine, et laissait voir, quand elle respirait, des reflets de perles, des éclairs de nacre et toutes ces lueurs fugitives qui surprennent quand on ouvre soudainement un écrin.

L'arc de son profil, courbe et sévère, portait le caractère des beaux types primitifs du monde oriental, adouci par le sourire de la civilisation.

Son cou onduleux offrait ce beau collier de lignes concentriques, à peine indiquées, douces comme les raies dorées que laisse le vent sur le sable.

Dans l'attitude qu'elle avait prise, sa taille ne se développait pas avec tous ses avantages.

A peine assise, elle se mit à lire avec une onction si profonde, que Manfredi et Rosenthal auraient donné tout au monde pour connaître le livre dont l'intérêt la captivait si fortement.

Son beau visage traduisait les sentiments qui naissaient en elle à mesure qu'elle avançait dans sa lecture.

— Comme elle est belle ! dit tout bas Rosenthal.

— Admirablement belle ! dit Manfredi.

— Je n'ai jamais vu, avez-vous vu de pareils yeux ?

— Jamais ! quelle peut être cette femme ? ajouta le jeune peintre allemand.

— Quelque dame légère de Bruxelles, qui a donné rendez-vous à son amant entre le concert et les vêpres.

— Manfredi ! vous serez damné doublement. D'abord, parce que cette femme n'a pas d'amant ; ensuite, parce qu'elle n'est ni légère, ni de Bruxelles.

— Poëtique Bavarois !

— Damné Italien !

— Je conviens cependant, reprit Manfredi, qu'elle n'est peut-être pas de Bruxelles ; mais alors elle est ici depuis la domination espagnole.

— Ce qui lui donnerait plus de trois cents ans.

— Si elle n'est pas Espagnole, ce dont je veux bien convenir pour vous être agréable, elle est du moins Italienne : si elle est Italienne, elle est à moi !

— Pourquoi à vous ? dit Rosenthal avec un accent de colère comique.

— C'est que je suis Italien.

— Et c'est là votre titre ? Alors, signor Manfredi, elle est encore plus à moi, puisque je suis Allemand. L'Italie appartient à l'Allemagne.

— Partageons-la, dit en riant Manfredi : je prends le corps, prenez l'ombre.

— Nous sommes deux fous, dit Rosenthal : cette femme a sans doute un mari.

— Belle raison, pour qu'elle ne soit pas à nous ? raison de plus !

—Taisez-vous, Manfredi, et songez que les femmes de ce monde ne vous regardent plus. Vous allez en Amérique.

— En Amérique ! en Amérique ! j'ai encore huit jours à rester en Europe. Et en huit jours !.....

— Vous feriez la conquête de cet ange, n'est-ce pas ?

— Oh ! un ange..... d'abord elle est brune, et les anges sont blonds. Ensuite il y a eu des anges rebelles.

Les esprits pénétrants, les artistes de la réflexion, ceux qui recomposent dans l'ombre les traits d'un visage d'après la conversation qu'on leur rapporte des gens, reconstruiraient aisément les traits de nos jeunes étrangers.

Rosenthal était une vraie nature allemande, aux yeux fiers et bleus noyés par moment dans la contemplation, rendus plus doux et plus azurés encore par l'étude des suaves peintures dont il avait coloré son cerveau pendant un long séjour en Italie.

Allongé par les veilles et la méditation, son visage descendait en pointe et se terminait par un bouquet de folle barbe, fine et dorée, bouclée autour de ses lèvres qu'elle cernait, pour descendre ensuite et courir peu fournie, mais charmante, sous son menton.

Belles dents, frais sourire, teint virginal étendu sur des joues pâles et froides. Mais on sentait une âme vigilante, solide, bonne et passionnée sous cette neige empourprée des lueurs roses du matin.

Maigre, un peu osseux, son élégance manquait de grâce par trop de jeunesse.

Il eût paru trop faible, trop délicat pour faire un cavalier, un dragon dans les régiments de son roi; mais Overbeck se fût servi de cette tête transparente, de ces élégantes épaules, de cette poitrine un peu rentrée, de ces lignes longues des bras et des jambes pour créer un de ces types du moyen âge si chers à son génie.

Quant à Manfredi, c'était un Napolitain dans toute l'ampleur du mot.

Non-seulement ses yeux, mais tout était à fleur de tête chez lui.

Comme ses favoris étaient noirs ! comme ses cheveux étaient noirs ! comme ses moustaches étaient noires !

Un bel homme sans doute : mais qui n'est pas bel homme à Naples ? Je ne dirai pas son âme, mais toutes ses âmes, car les Italiens en ont partout, parlaient, causaient, riaient et s'épanouissaient par sa bouche.

Quel beau soldat ! quel beau ténor ! quel beau cardinal ! quel beau danseur ! quel beau magistrat ! quel

beau lazzarone ! quel beau pêcheur ! quel beau joueur de guitare ! quel beau joueur de billard ! quel beau mangeur ! quel beau tout ce que l'on peut imaginer n'eût-on pas fait de Manfredi !

Et cependant j'en soupçonne plus d'une qui eût préféré Rosenthal.

La dame s'était levée.

— Elle s'en va ! s'écria d'un ton fâché Rosenthal. Elle s'en va.

Rosenthal se trompait.

La dame quitta, il est vrai, sa place; mais, au lieu de s'en aller, elle tourna assez vivement quelques chaises jetées sur son passage, et se dirigea, en passant devant les deux jeunes gens, vers l'Anglais occupé à lire le *Times*.

L'Anglais se leva avec l'empressement modéré d'un Anglais et d'un homme de son âge, dès qu'il eut compris qu'une femme avait l'intention de lui parler.

La dame s'assit près de lui.

L'Allemand et le Napolitain, que ce mouvement avait prodigieusement surpris, furent fort désappointés quand ils reconnurent qu'ils étaient beaucoup trop loin du lecteur anglais pour pouvoir entendre les paroles qui s'échangèrent d'abord entre lui et sa belle interlocutrice.

Se rapprocher d'eux, impossible sans un manque

d'usage intolérable ; chercher à les écouter, c'est tout ce qui leur était à peine permis de faire.

C'est ce qu'ils firent pourtant, mais sans succès.

Le Napolitain se vengea tout de suite du désagrément que lui faisait éprouver cette fausse position.

— Allons ! c'est quelque belle aventurière, dit-il, qui cherche...

— Qui cherche quoi ? demanda avec humeur Rosenthal.

— Mais tout ce qu'on voudra : un protecteur, un ami...

— Je ne le crois pas, dit sèchement l'ami de Manfredi.

— Et pourquoi ne le croyez-vous pas ? voulut savoir ce dernier.

— Parce que vous le croyez.

— Si vous ne répondiez pas au hasard, je me fâcherais, répliqua Manfredi ; mais nous ne nous disputerons pas pour un pareil motif : nous ferions trop de plaisir à milord. Mais dites-moi, je vous prie, ce qu'elle peut avoir à lui confier.

Elle le connaît peut-être.

— Bah ! voilà une heure qu'elle est ici, et elle aurait attendu si longtemps pour aller lui parler !

— Silence ! et observez ! dit brusquement Rosenthal.

La dame présentait en ce moment à l'Anglais le livre qu'elle avait lu et semblait lui en indiquer avec soin un passage.

L'Anglais devint très-attentif.

La dame arrêta ensuite le mouvement de sa main sur la page du livre et attendit.

Quelques minutes après, l'Anglais ouvrit lentement les lèvres, prononça des paroles dont la rumeur confuse parvint seule aux oreilles curieuses des jeunes gens, et fixa ensuite son regard doux et bon sur le visage de celle qui l'écoutait.

Rosenthal et Manfredi virent alors passer un éclair de satisfaction sur le visage de la dame, qui s'écria en bon français, mais avec un accent romain qui fit frissonner de joie Manfredi :

« C'est cela ! ah ! oui, c'est bien cela ! merci ! monsieur, merci ! Je ne me trompais pas ! »

— Manfredi, vous aviez raison, c'est une Italienne.

— Mon cœur me l'avait dit.

— Votre cœur, non ; mais vos sens.

— C'est la même chose.

— Impie !

— Soit ! voyez-vous, Rosenthal, cet Anglais a un chien ; ce chien n'est pas beau ; eh bien ! je donnerais volontiers ma langue à ce chien pour deviner l'hiéroglyphe soumis en ce moment à notre sagacité.

La dame se leva ; de son côté l'Anglais fit le même mouvement; mais, comme il s'inclinait pour la saluer, elle lui tendit vivement la main qu'il prit et serra avec toute la cordialité britannique.

— La connaissance est faite, murmura dépité le jeune Napolitain.

— Tout va se borner là, ajouta Rosenthal.

— A la suite de quelques paroles qui dénotaient de part et d'autre la plus exquise courtoisie, l'Anglais froissa son journal qu'il fourra rapidement dans la poche de son pardessus, et il offrit avec empressement son bras à la dame italienne.

Et tous deux repassèrent devant les jeunes gens, dont l'imagination, on le croira sans peine, n'eut plus alors de retenue, celle du Napolitain surtout.

— Naïf Bavarois ! dit Manfredi, d'un ton moitié vexé, moitié triomphant, la comparerez-vous encore à un ange ?

— Il faut voir, répliqua Rosenthal, non moins vexé ; il faut voir...

— C'est tout vu. Suivons-les !

— Suivons-les ! dit Rosenthal. Mais où donc?

— Où ils iront.

— Allons jusqu'au bout du parc ; peut-être se quitteront-ils ?

— Que ce vieil Anglais la quitte, et je veux

que saint Janvier ne soit plus le patron de Naples, si je n'accoste pas cette énigme noire.

— Suivons toujours, murmura Rosenthal, suivons toujours.

Et les voilà, bras dessus bras dessous, marchant serrés et haletants derrière le couple dont l'association fortuite les inquiétait et les intriguait si fort.

A la porte de la grille, l'Anglais fit un signe : une splendide voiture s'approcha.

Un domestique courut, abattit le marchepied, se découvrit, et la dame monta. Son cavalier la suivit. La portière se referma. Les chevaux partirent.

Rosenthal et Manfredi ne s'attendaient pas à ce dénoûment.

Ils se regardèrent avec une stupéfaction si candide, qu'ils semblèrent dérider les deux monstrueux lions de pierre qui surmontent les deux pilastres de cette entrée du parc.

— Voilà donc comme tout finit ! dit Rosenthal le premier, en baissant la tête avec tristesse.

— Non, voilà comme tout commence, riposta bravement Manfredi. Je suis piqué au jeu. Je veux revoir, je reverrai cette femme.

— Où cela, en Amérique ?

— Ici, à Bruxelles.

— Et comment, signor Manfredi ?

— Je n'en sais rien, mais je la retrouverai.

— Superstitieux Italien !

— Décourageant Bavarois !

— Mais encore ?...

— D'abord, ce soir, après notre dîner, nous irons visiter les salles de spectacle. Nous irons au théâtre de la Monnaie, à celui des galeries Saint-Hubert, à celui de la rue de l'Évêque, et si elle se rend à l'un de ces théâtres, nous sommes sûrs...

— Voyons pourtant, interrompit Rosenthal sans diminuer la vitesse de sa marche ni celle de son ami ; voyons, avant d'aller plus loin : Aimez-vous cette femme !

— Je n'en sais rien; mais elle est belle, très-belle, et comme j'aime toutes les belles femmes, à commencer par Ève... Mais je retourne la question contre vous : Vous, Rosenthal, l'aimez-vous ?

— Moi, pour toute la vie.

— Diable ! c'est long.

— C'est la vérité.

— Je le veux bien. Mais alors nous voilà rivaux ?

—Non, Manfredi, non, car c'est vous qui serez aimé.

— C'est possible, dit le jeune Napolitain avec un accent de fatuité adorable ; c'est possible.

— Dans tous les cas, Rosenthal, je vous promets, pour vous dédommager...

Manfredi coupa sa phrase par un éclat de rire.

Il la reprit pour l'achever ainsi :

—C'est charmant! une femme ravissante nous tombe de la lune au milieu d'une ville où nous arrivons à peine, et que nous quitterons demain, vous pour la Bavière, moi pour l'Amérique; nous ne savons ni le nom ni la demeure de cette femme, ange ou démon, de cette femme qui est peut-être déjà partie ou sur le point de partir pour Cologne par le chemin de fer, et nous avons l'impertinente audace de nous la partager!

— C'est vous qui avez cette impertinence, Manfredi. Moi je n'espère pas la retrouver, et si par un miracle nous venions à la découvrir, si, par un miracle plus grand encore, j'en étais aimé, soyez convaincu que je ne partagerais pas avec vous un seul de ses cheveux.

— C'est bon à savoir, ami. En attendant, adoptez-vous mon projet de visite à tous les théâtres de Bruxelles ?

— Oui, mais avec restriction. Avant de parcourir les salles de spectacle, je serais d'avis de visiter les églises. Cette dame est Italienne; elle est vêtue avec sévérité; elle est Romaine; c'est aujourd'hui dimanche. Pourquoi ne serait-elle pas allée assister à la dernière partie des offices ?

— En compagnie d'un Anglais, d'un protestant ?

— Tous les Anglais ne sont pas protestants. Son compagnon, d'ailleurs, a pu la laisser à la porte de Sainte-Gudule, dont nous ne sommes pas très-éloignés.

— Votre idée ne vaut rien, Rosenthal. Elle est inadmissible : la familiarité un peu suspecte de cette étrangère avec un premier venu qu'elle voit pour la première fois... cela tranche trop brutalement avec la piété que vous lui prêtez. Décidément, je le répète, votre idée ne vaut rien. Mais oui !..... s'écria tout à coup Manfredi en se frappant le front..... mais oui.....

— Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

— Nous cherchons à découvrir cette femme et nous nous épuisons en vain pour deviner l'endroit où elle a pu aller. Cherchons plutôt où est allé l'Anglais ; un Anglais facile à reconnaître, facile à dépeindre, riche, puisqu'il a un équipage.... Il loge à l'hôtel, n'est-ce pas ?

— Sans doute !

— Un bel hôtel ?

— Sans doute !

— Dans le plus beau quartier de la ville ?

— Sans doute ! sans doute !

— Quels sont les plus beaux hôtels de Bruxelles ?

Aidez-moi, Rosenthal. *L'hôtel de l'Europe, l'hôtel de Flandre...*

— *L'hôtel de France.*

— *L'hôtel des Princes, l'hôtel des Quatre-Nations.... l'hôtel de Saxe...* Voilà beaucoup d'hôtels ! — Nous n'en finirons jamais...

— Jamais ! répéta Rosenthal.

A cette minute de découragement profond, les deux amis parvenaient au bout de la magnifique rue des *Palais*, pour entrer dans la rue *Royale.*

— La voiture de l'Anglais ! s'écria Manfredi ; la voiture de l'Anglais !

— Où donc ?

— Là !... arrêtée devant cet hôtel !

— L'*Hôtel Bellevue.*

— Oui, c'est l'*Hôtel Bellevue.*

— Entrons-y, dit fièrement Manfredi.

II

Un domestique de l'hôtel de Bellevue était sur le seuil.

— Que désirent ces messieurs ?

— Voudriez-vous nous dire, demanda Manfredi, si le maître de cette voiture est en ce moment dans l'hôtel ?

— Lord Murton ?... oui, messieurs. Il est revenu de la promenade il y a vingt minutes environ.

— Avec une dame ?

— Avec une dame, la marquise de Belverano : lord Murton est à dîner; mais si ces messieurs veulent prendre la peine d'attendre dans le salon ou revenir dans une heure..

— Nous reviendrons dans une heure, murmura timidement Rosenthal, qui faisait déjà mine de s'éloigner.

Aussitôt Manfredi l'arrêta par le bras, et s'adressant au domestique :

— Lord Murton dîne-t-il dans ses appartements ?

— Non, monsieur, il dîne à table d'hôte avec beaucoup d'autres Anglais et quelques étrangers qui sont dans l'hôtel.

Manfredi regarda Rosenthal et tira ensuite sa montre en disant :

— Six heures; si nous dînions ici ?... Qu'en pensez-vous, Rosenthal ?

— Mais, balbutia Rosenthal, il me semble que nous devions partir pour Anvers...

— Nous partirons demain c'est convenu, nous dînons ici.

— Ces messieurs, dit alors le domestique, se contenteront du deuxième et du troisième service; le premier est déjà consommé.

— Fort bien! fort bien! dit Manfredi, introduisez-nous.

Le domestique s'inclina et courut ouvrir avec solennité l'un des battants de la double porte drapée de la salle à manger.

Dans les circonstances ordinaires, la présence des nouveaux venus eût attiré l'attention des convives de distinction assis autour de la table, mais au moment où ils entrèrent, il régnait un tel désordre, une telle confusion dans la salle qu'ils prirent place sans être remarqués.

Le trouble au milieu duquel ils tombèrent ne les empêcha pas cependant de voir que la belle Italienne du Parc n'y était pas.

Pâle, mais calme, l'Anglais lord Murton disait d'une voix haute, ferme, quoique émue, à un des convives qui lui faisait face, un homme d'une quarantaine d'années, pâle également, plus pâle encore peut-être.

— Vous avez manqué à toutes les convenances!...

— Monsieur! s'écriait la personne désignée par le doigt et le regard de lord Murton; monsieur!

— Vous avez froissé les opinions, outragé le patriotisme et raillé la douleur d'une noble dame italienne, que vous avez forcée à quitter la table.

Manfredi et Rosenthal se regardèrent. Une dame italienne !

— C'est vrai ! c'est vrai ! affirmaient avec un très-haut degré d'indignation les jeunes gens placés à la gauche de lord Murton et de son adversaire, dont les lèvres blanchissaient de colère.

— Cette dame, répliqua pourtant ce dernier, cette dame vient de jouer un rôle considérable, funeste dans la révolution d'Italie. Elle a encouragé, soutenu dans leur abominable projet les bandits qui ont essayé de tuer leur patrie, en renversant le pontife romain, et en voulant changer nos vieilles institutions. Elle a une part à réclamer du sang qui a coulé à Florence, à Milan, à Rome, dans toute l'Italie, jusqu'à Venise. Elle a vendu ses châteaux, ses fermes, ses diamants, pour payer les soldats de l'insurrection et de la révolte. Voilà pourquoi madame de Belverano ne devrait pas s'asseoir à cette table, voilà pourquoi les paroles qu'elle a prononcées en faveur de la rébellion italienne ont provoqué mes paroles de blâme, de dédain...

— De mépris, monsieur.

— De mépris, soit ! Madame de Belverano est hors la loi.

— Elle est exilée, monsieur — répliqua énergiquement l'Anglais sans rien perdre de sa dignité — et l'exil commande le respect.

— Je ne la connaissais pas, monsieur, riposta à son tour et non moins énergiquement l'antagoniste de lord Murton, je ne la connaissais pas quand j'ai dit qu'il n'y avait qu'une Belverano qui osât tenir un pareil langage.

— Vous la connaissiez, dit durement lord Murton, en brisant entre ses dents un juron anglais... Oui, vous la connaissiez !

— C'est donc un démenti, que vous me donnez ! un démenti public à un gentilhomme piémontais !

— C'est moi qui vous le donne, si vous le permettez, s'écria Manfredi, en se servant une aile de volaille.

Tous les yeux se portèrent avec stupéfaction du côté de Manfredi qui prit de la gelée avec le même sang-froid.

Le gentilhomme piémontais ne pouvait croire qu'il avait bien entendu.

— C'est moi, c'est bien moi qui vous donne ce démenti, répéta Manfredi la bouche pleine.

Il n'y avait plus moyen de douter que ce fût lui.

Rosenthal le regardait pour avoir l'explication de cette sortie fantasque, tandis que tous les nobles

convives de l'hôtel Bellevue se demandaient à voix basse quel était, d'où venait, qui connaissait cet étranger.

Ils étaient heureux au fond de voir un jeune homme se poser en face d'un adversaire un peu trop redoutable, à vrai dire, pour lord Murton.

— Vous me donnez un démenti, vous! demanda l'adversaire de lord Murton, le gentilhomme piémontais, vous?

— Moi-même : et pourquoi pas?

— Qui êtes-vous, monsieur?

— J'allais vous l'apprendre : je suis le comte Angelo Manfredo Manfredi de Naples.

— Nous verrons cela.

— Voyez tout de suite, dit Manfredi en jetant son passe-port sur la table.

— Eh bien! monsieur le comte de Manfredi, le comte Palma de Turin vous renvoie votre démenti.

— Permettez messieurs — dit lord Murton avec une tranquillité parfaite, qui contrastait doublement entre la violence mal comprimée du comte Palma et la froideur un peu trop exagérée de Manfredi — permettez, je n'admets pas qu'on me remplace ainsi sans ma permission en pareille circonstance.

— Je vous demande avec instance cette permission, dit Manfredi à lord Murton.

— Vous connaissez donc madame de Belverano, monsieur ?

— Oui, monsieur, dit sans hésiter Manfredi.

— Il la connaissait... pensa Rosenthal; mais non ! il ment.

— Cela ne suffit pas pour prendre ici ma place, si toutefois quelque chose peut suffire, reprit lord Murton.

— Je suis un peu son parent, reprit à son tour Manfredi avec la même impudence chevaleresque, et à ce titre...

L'Anglais ayant remué négativement la tête, Manfredi, pour répondre à cette seconde résistance et couper court à toutes, s'écria : Le droit de défendre madame de Belverano m'appartient, il m'est acquis, et si vous ne me l'accordez pas, je le prends.

Lord Murton, après avoir souri aux paroles du jeune homme, se versa un plein verre de bordeaux.

Il se tut.

Mais son silence, on le sentait, n'était pas une fin.

— Monsieur le comte, dit à ce moment Rosenthal en s'adressant au comte de Palma, et certes on ne s'attendait pas à cet autre incident d'une lutte dont le dernier mot devait se dire ailleurs qu'à table, monsieur le comte, excusez-moi d'intervenir à mon tour dans cette dispute, si peu préparée qu'elle me semble

impossible. Il y a ici évidemment une erreur qui fait ressortir encore plus cette impossibilité. Monsieur Manfredi ne doit pas, ne peut pas être votre adversaire.

— Comment cela ? demanda Manfredi.

Nouvelle surprise des étrangers, qui suivaient avec une attention palpitante tous les détours, tous les bonds, tous les enlacements de cette discussion de plus en plus personnelle.

— Comment cela, Rosenthal ? parlez, dites pourquoi...

— Monsieur Manfredi, poursuivit Rosenthal, partage entièrement vos opinions et vos haines politiques, il a combattu pour elles ; il s'est compromis, et cela au point que tous les biens qu'il possède en Italie ont considérablement souffert dans ces derniers temps de guerre et d'insurrection. J'oserais même dire que la révolution italienne l'a complétement ruiné.

— Rosenthal ! interrompit impétueusement Manfredi, il est inutile, il est hors de propos...

L'artiste bavarois continua sans s'émouvoir.

— Manfredi étant royaliste autant que vous, monsieur le comte, je ne soupçonne pas dans quel intérêt deux hommes du même parti, qui marchent sous le même drapeau, en viendraient aux mains dans une question qui ne les divise pas.

— Les opinions politiques n'ont rien à voir ici, répartit Manfredi en frisant sa belle moustache noire. Il m'a plu de prendre la défense d'une noble dame insultée; je l'ai fait avec tout l'entraînement dont je suis capable. J'apporterai la même résolution à continuer ce que j'ai si justement commencé. Retirez donc vos paroles, mon cher Rosenthal, et ne vous jetez pas au milieu d'une mêlée où votre rôle ne doit être que celui de témoin.

— Je ne retire rien, répliqua froidement Rosenthal, en se levant et en allant remettre sa carte au comte Palma.

— Cependant! s'écria Manfredi impatienté, tandis que Rosenthal quittait la table, cependant M. de Palma ne peut se battre avec tout le monde. Songez au ridicule...

Rosenthal laissa sans réponse la phrase inachevée de son bouillant ami.

— Il est de fait, dit le comte Palma, partageant la surprise un peu ironique de tout le monde, et on verra plus loin que l'ironie n'était pas hors de saison; il est de fait que je ne puis croiser le fer le même jour et pour la même cause avec deux adversaires tombés des nues. Ceci ressemblerait trop à un chapitre de l'Arioste. Le temps des chevaliers pourfendeurs est un peu loin de nous, convenez-en, messieurs. Être

provoqué par trois chevaliers, c'est déjà assez poétique; la raison, la réalité de ce siècle positif, veulent que l'on n'ait affaire qu'à un seul.

— Parfaitement juste ! dit lord Murton.

On apporta le café et les liqueurs.

C'est pendant que la domestique le servait, moment de demi-recueillement à table d'hôte, que Manfredi dit tout bas à Rosenthal :

— Ah ! ça, êtes-vous fou ?

— Et vous, Manfredi ?

— Moi... moi... moi, j'aime cette femme.

— Et moi aussi.

— Mais enfin, Rosenthal, j'ai été le premier à prendre sa défense.

— Vous vous trompez : c'est lord Murton.

— Donc, votre droit, s'il se fonde sur la priorité, est aussi contestable que le mien.

— C'est moi, en tous cas, que le comte Palma a accepté pour adversaire.

— Je vous demande pardon, Manfredi : il a pris ma carte et m'a remis la sienne : vous venez de le voir.

— Tenez, Rosenthal votre prétention... toutes vos raisons... ne voulez-vous pas plaisanter?

— Non, je veux tout simplement me battre avec le comte Palma pour satisfaire le cri impérieux de mon cœur.

— Oui, pour que madame de Belverano sache votre dévouement, pour que sa reconnaissance....

— Je ne fais pas tous ces calculs, Manfredi.

— Je les fais pour vous, Rosenthal.

— Vous les faites pour vous plutôt,

— Tout ce qui vous plaira : mais vous ne prendrez pas ma place.

— Je ne vous la demande pas, je garde la mienne.

— Pas de phrase, Rosenthal. Nous ne pouvons pas nous battre, vous et moi, parce que nous voulons nous battre avec le comte Palma.

— Sans doute.

— Alors quel moyen?

— Je ne devine pas comment....

— Rosenthal!

— Manfredi!

— Une idée!...

— Dites-la?

— Tirons au sort : voulez-vous? Le sort décidera qui de vous ou de moi opposera sa poitrine à celle du comte. Après dîner je ferai apporter dans notre appartement un jeu de cartes, et celui qui aura la dame de cœur se battra pour madame de Belverano.

— J'y consens, répondit Rosenthal.

— C'est bien entendu?

— Oui.

— Votre main.

— La voici, Manfredi.

Sans être aperçus, les deux amis se serrèrent la main sous la table.

D'ailleurs les autres convives se livraient à des conversations si animées, toujours à propos de cette chaude querelle si étrangement entamée, si étrangement poursuivie, qu'il leur était tout à fait impossible de soupçonner par des mots ou par des gestes la nature du pacte scellé entre Manfredi et Rosenthal.

Toutes ces conversations ressemblaient à cet échange de paroles courtes, brisées et presque sans ordre entre une dame et une sorte de colonel prussien.

— Est-ce bizarre! mon Dieu ! est-ce bizarre!

— C'est invraisemblable, colonel.

— Ils arrivent à peine.

— En effet, colonel.

— Ils n'assistaient ni l'un ni l'autre à la discussion.

— A laquelle? je n'ai rien compris. Toute cette politique...

— Monsieur le colonel prend-il du cognac ou du rhum?

— Je prendrai de tout. Vous disiez donc, madame...

— Je disais comme vous, colonel : qu'ils n'ont vu ni l'un ni l'autre la dame qui est cause de cette dispute.

— Oui, il y a fort à parier qu'ils ne l'ont vue ni l'un ni l'autre. Pourtant l'un des deux, le brun, prétend qu'elle est sa parente.

— Sur quelle désignation ?

— Ma foi, je ne m'en souviens guère... Attendez.. mais on lui a dit le nom de madame de Belverano.

— Oui c'est vrai, on le lui a dit. Qu'est-ce que cela prouve! Il y a en Italie deux ou trois mille duchesses, comtesses, marquises de Belverano.

— Au fait... Mais alors que seraient au bout du compte ces deux chevaliers errants, ces deux redresseurs de torts !

— Nous sommes à Bruxelles où tout se réfugie... Je ne veux pas dire... Toujours est-il qu'il se joue devant nous une incroyable comédie.

— Qui pourrait finir pour l'un des deux derniers venus par une tragédie.

— Comment cela, colonel?

— Je connais de réputation le comte Palma : d'abord il est Piémontais; les Piémontais sont très-adroits et très-braves; ensuite, à ma connaissance, sans être précisément querelleur, le comte Palma est friand de duels. Il revient des États-Unis où l'on se tue pour un

oui ou pour un non. Qu'ils y prennent donc garde. Après tout, c'est leur affaire.

— Ne pourriez-vous pas essayer, colonel, de les mettre d'accord ?...

— Moi, madame ! mais ce sont des fous ; ils me provoqueraient à mon tour, et je serais forcé, malgré ma blessure au bras droit...

— Je croyais qu'elle était au bras gauche, colonel.

— Non, toujours au bras droit.

— Je vous jure, colonel... puisque l'autre jour nous étions à la même place, un domestique vous froissa le bras, c'était celui-ci, le gauche, et vous dites...

— Mais non !...

— Vous vous serez trompé de bras, colonel.

— Par exemple !

— Ou vous vous serez trompé de douleur.

— Mieux encore ! Or, disais-je, malgré ma blessure au bras gauche, je serais forcé de leur rendre raison.

— Vous voyez qu'elle est au bras gauche, colonel ! vous voyez ! !

— Comment ?...

— Vous venez de le dire vous-même : au bras gauche !

— Alors, ce doit être. D'ailleurs, cette dame pour laquelle on va risquer sa vie n'est pas assez...

— Assez! colonel.

— N'est-ce pas votre avis?

— Mon avis est que vous buviez votre café.

— J'obéis à la beauté.

— Vous allez me faire rougir, colonel.

— Je voudrais vous enflammer. Feu!...

— Colonel!

— Mon général!

— Buvez, mon colonel.

— Oui, mon général.

Le colonel vida d'un seul trait la tasse de café inondé d'eau-de-vie placée devant lui.

Et prenant la sienne, le comte Palma dit à haute voix à Manfredi et à Rosenthal :

— Messieurs je suis logé dans l'hôtel, quand vous aurez décidé quel est celui de vous que je dois compter pour adversaire, vous aurez la bonté de me le faire savoir. Je suis à vos ordres.

— Vous aurez pleine satisfaction sur ce point avant minuit, monsieur le comte, répondit Manfredi, qui se leva ainsi que Rosenthal pour saluer monsieur de Palma.

Tout étant absorbé, dîner, café, liqueurs, les convives reçurent, des mains empressées des domestiques, des cigares de tous les pays et de toutes les dimensions, et ils se dirigèrent vers la terrasse

de l'hôtel pour goûter le dernier plaisir du dîner.

Beaucoup d'étrangers montèrent dans leurs voitures pour se rendre au spectacle où n'avaient plus raison d'aller maintenant Manfredi et Rosenthal.

Lorsque tout le monde fut parti, lord Murton s'approcha avec courtoisie des deux jeunes gens si prompts, si ardents à se constituer les champions de madame de Belverano, et il leur dit en souriant et en tendant ses mains à l'un et à l'autre :

— J'ai bien quelques reproches à vous adresser pour avoir enlevé à un vieux capitaine de frégate l'honneur d'un duel, d'un dernier duel peut-être ; mais je tais ces reproches pour vous exprimer hautement, au nom de madame de Belverano, l'estime où l'on doit tenir deux jeunes gens si dévoués et si chevaleresques.

— Vous mettriez le comble à vos bontés pour nous, capitaine, répondit Manfredi, si vous daigniez nous présenter à madame de Belverano, moins pour qu'elle nous remercie d'avoir rempli ou plutôt d'avoir commencé à remplir un devoir, que pour lui faire agréer l'hommage de deux défenseurs aussi peu dignes d'elle.

— Venez, messieurs, venez ; je vais vous présenter à la comtesse ; seulement, dit lord Murton en montrant le chemin à Rosenthal et à Manfredi, il faut que

vous sachiez que je n'ai pas des titres très-étendus auprès de madame de Belverano. Elle n'est que depuis huit jours dans cet hôtel : je ne la connais que pour m'être trouvé avec elle et sa sœur à cette table que nous quittons. Je la connais assez pourtant, messieurs, pour pouvoir ajouter que je n'ai jamais rencontré dans ma vie de voyage aucune femme qui réunît autant de qualités supérieures. Elle serait à mes yeux la première des femmes, sans sa sœur, qui joint aux mêmes avantages d'esprit une beauté... Mais vous les verrez toutes deux, messieurs. Marchons ! dit le capitaine Murton, en montant d'un pied encore assez leste les marches de l'escalier placé entre les salles basses de l'hôtel et les appartements des dames Belverano.

III

Le cœur battit vite et fort aux deux jeunes gens quand ils se trouvèrent dans l'appartement de madame de Belverano.

C'était du reste le plus confortable et le plus élégant de l'hôtel Bellevue. Il s'écartait, par son ameublement, du mobilier traditionnel affecté aux hôtels des quatre parties du monde.

Le sofa rouge-vin à tête de tigre — des têtes de tigres qui ressemblent à des têtes d'épiciers ennuyés d'être retirés des affaires; — le piano à queue — affreuse queue qui rappelle une bière ; — les gravures représentant Pierre-le-Grand au milieu d'un orage sur la Baltique ; les fauteuils avec leurs chastes housses en serge verte — n'étaient pas là pour affliger le regard et contrister le cœur.

Lord Murton, qui avait laissé les jeunes étrangers pour aller chercher madame de Belverano dans une pièce voisine, ne tarderait pas à revenir avec elle.

— Eh bien ! Rosenthal !

— Eh bien ! Manfredi !

— Nous voici dans la place.

— Ce n'est pas sans peine. Où cela nous mènera-t-il ?

— A prendre la ville ?

— Je la crois encore bien gardée.

— Voyons ! allez-vous être fâché de mon audace ?

— Jusqu'ici non ! D'ailleurs cette madame de Bel-

verano est si fièrement accomplie en grâces et en beautés... on se ferait tuer pour elle.

— Mais c'est précisément ce que nous allons faire, ami Rosenthal. Ce comte piémontais me paraît homme à disputer chèrement son enveloppe.

— A propos, nous n'avons pas arrêté avec lui l'arme dont nous nous servirons.

— Le choix lui appartient. Nous l'avons insulté, c'est bien le moins... Maniez-vous le sabre, Rosenthal?

— Comme un mamelouck de Napoléon.

— Moi, comme un Tartare. Et l'épée?

— Assez bien.

— Et le pistolet?

— Vous m'avez vu au tir de Zanotti à Venise.

— C'est vrai. Comptons donc sur la Providence et notre sang-froid... Mais, chut! voici l'Anglais... Une dame est avec lui.

Lord Murton, donnant le bras à une dame, entra dans le salon.

Manfredi retient un cri de surprise, mais ce n'est pas la surprise d'admiration. Il regarde avec un effroi burlesque son compagnon : celui-ci trouve à peine le salut obligé et le bégaiement de politesse usité dans la circonstance.

— Mais que nous arrive-t-il donc? se dit Manfredi.

— Que signifie? se dit de son côté Rosenthal, non moins agité.

— Où sommes-nous? ajoute l'Italien, qui épuise mentalement toutes les interjections de sa belle langue : per Giove! per Bacco! per Venere! per san Gennaro! per ogni santi!!!

— Cependant, continue aussi en lui-même Rosenthal, cependant cet Anglais est bien celui du Parc.

— Permettez-moi, madame de Belverano, dit lord Murton, de vous présenter M. le comte Manfredi et M. Rosenthal, dont je viens de vous parler et dont vous avez si cordialement approuvé la conduite.

— Messieurs, je ne sais comment reconnaître... Je ne sais comment reconnaître... comment... je ne sais...

La phrase trois fois commencée demeura trois fois suspendue aux lèvres de madame de Belverano. Devant l'étonnement colossal, prodigieux, unique des deux jeunes gens, son élan se trouva paralysé. Leur embarras, comme s'il eût parcouru la même chaîne électrique, l'avait frappée aussi bien que le brave lord Murton.

Elle fut sur le point de se retirer.

Ils finirent tous les quatre par se regarder d'une façon si gênée et si comique à la fois, que le vieux

lord, pour sortir de cette fausse position, dit à Rosenthal et à Manfredi :

— Mais n'avez-vous pas souhaité, messieurs, d'être présentés l'un et l'autre à madame de Belverano?

— Sans doute, répondit Manfredi d'une voix qui ne cessait pas d'être altérée par la surprise, sans doute... monsieur... et c'était bien.., vous en êtes sûr notre plus vif désir... notre plus cher désir... notre désir...

— Alors, d'où vient votre étonnement quand j'ai l'honneur d'offrir à votre empressement et à vos regards madame de Belverano, qui ne sait pas plus que moi comment s'expliquer votre contrainte et votre silence?

— Excusez-nous, madame, mais voici pourquoi... c'est que... il nous est arrivé... vous comprenez... enfin, madame, nous vous demandons, mon ami et moi, en ce moment, si l'honorable dame qui daigne nous accueillir chez elle est bien madame de Belverano.

— Si je suis madame de Belverano! mais par mon père et ma mère, oui, messieurs!

— Mais très-certainement, affirma lord Murton, et je ne vois pas sur quel motif votre hésitation...

— Croyez, monsieur, riposta Manfredi, qui cherchait à se remettre de son trouble mental, de son

éblouissement, croyez que notre profond respect n'est en rien diminué par notre préoccupation.

— Mais enfin, messieurs, dit à son tour madame de Belverano, sans paraître fâchée, d'où naît cette préoccupation ? ..

— Il nous est facile de vous satisfaire, madame.

— Je serais curieuse, bien curieuse de savoir...

— Mon Dieu, madame, dit Manfredi, notre réponse n'aura rien que de très-naturel.

— Asseyez-vous, messieurs.

— Tantôt au Parc, dit Manfredi, nous avions remarqué, mon ami et moi, une jeune dame, que par une suite de circonstances fort indifférentes ici nous avons cru être plus tard, sur une indication évidemment mal comprise, madame de Belverano.

— Je devine ! s'écria madame de Belverano.

— Ah ! vous devinez, madame.

— C'est ma sœur que vous avez rencontrée au Parc. N'avait-elle pas un livre à la main ?

— Précisément, madame,

— Milton, le *Paradis perdu*, dit lord Murton. Elle m'a même prié de lui dire si elle ne commettait pas d'erreur sur le sens de certain passage du quatrième chant.

— Au retour de sa promenade, reprit madame de Belverano, et tandis qu'elle rentrait dans son apparte-

ment pour se reposer, moi, je descendais à la salle à manger et je m'asseyais à cette table où s'est élevée cette pénible dispute qui m'a forcée de me retirer. Tout se trouve ainsi éclairci... expliqué...

— Parfaitement expliqué, répéta Manfredi, qui sonda d'un œil désolé la profondeur incommensurable de l'imprudence que lui et son ami venaient de commettre en se déclarant, à la face de Dieu et des hommes, les chevaliers de l'Italienne la plus sèche et la plus fanée du monde à leurs yeux prévenus.

Involontairement il recula de quelques pas, comme pour laisser à Rosenthal le triste avantage de figurer au premier rang d'un dévouement aussi déplorable.

Le jeune Bavarois ne rompit pas d'une semelle.

— Il y a donc, dit celui-ci timidement à madame de Belverano, qui venait de lui indiquer un siége placé près d'elle, il y a donc deux marquises de Belverano ; car il n'avait pas oublié qu'à leur entrée dans l'hôtel de Bellevue, le domestique avait donné ce nom et ce titre à la merveilleuse femme à laquelle lord Murton avait offert sa voiture hors la grille du Parc.

— Non, monsieur, non, répondit la dame au logique Bavarois. Il y a une marquise et une comtesse de Belverano. La comtesse, la femme qu'a

insultée à table le comte de Palma, c'est moi, Paola Belverano.

— Ce n'est que trop toi ! pensa Manfredi.

— L'autre, celle que vous avez aperçue au Parc, et qui était absente au dîner, c'est ma sœur Virginia Belverano, marquise et non comtesse de Belverano.

— Mais c'est l'autre ! pensa encore l'inconsolable Manfredi, que je voulais voir. C'est pour l'autre que j'ai donné un formidable démenti à un honnête Piémontais que je ne connais pas ; c'est de l'autre que j'ai voulu, que j'ai prétendu être le défenseur. De l'autre ! rien que de l'autre !

— Vous obtiendrez deux reconnaissances au lieu d'une, continua la sœur de la belle marquise Virginia Belverano. Mais comme je ne veux pas être seule à remplir un devoir presque saint dans l'exil, je veux que Virginia vous dise, et la marquise vous le dira mieux que moi, tout ce qu'il y a de noble, de généreux dans votre action.

Elle sonna : un domestique accourut.

— Priez madame la marquise de Belverano de vouloir bien se rendre ici.

Le domestique se retira.

— Pour moi, madame, se hâta de dire Rosenthal avec un ton de franchise qui venait de la partie la

plus naïve de son cœur, je ne veux ni n'attends cette double reconnaissance. Ce n'est pas vous, il est vrai, que j'ai cru venger aujourd'hui; mais éclairé par vous sur mon erreur, je ne me plains pas pour cela d'y avoir cru.

— Ah! monsieur, cette protection de la part d'une personne inconnue...

— Elle n'est plus inconnue pour vous, madame.

— Oh! non, dit madame de Belverano avec cette joie sacrée de l'exilé qui sait ce que vaut un ami loin de la patrie.

— Dieu veuille que la connaissance soit longue! ajouta Rosenthal.

Cette réflexion du jeune Bavarois ne pouvait avoir aucun sens pour la comtesse, à qui l'on avait laissé très-prudemment ignorer que les deux jeunes gens avaient provoqué le comte Palma en duel.

— Cela dépend, au contraire, beaucoup de vous, messieurs, répondit-elle à Rosenthal, et en regardant aussi Manfredi, qui ne la regardait pas, qui ne regardait que la porte par où allait entrer la marquise de Belverano.

L'impolitesse de Manfredi était cruelle.

S'il eût examiné le visage de celle pour qui il affectait un si injuste dédain, il eût fait taire la violence de son dépit.

Une bonté grave, une résignation pieuse, une fermeté monumentale se lisaient sur ce sévère visage, devenu bronze au feu des révolutions.

Ses grands yeux noirs, qui n'avaient plus de larmes, flambaient d'une flamme sombre sous deux profondes arcades.

Les plus doux et les plus majestueux cheveux gris, mais gris d'argent, comme le dessous de la feuille des saules, descendaient le long de ses joues ardentes et sèches, et ressemblaient à une frange de neige sur une crête de granit.

L'arc de ses épaules était encore d'un contour élégant et correct, et les bras qui le terminaient n'avaient rien à envier à ceux de sa divine sœur, ainsi qu'elle-même l'appelait.

Ses mains étaient de race, fines, transparentes, et d'une délicatesse à faire craindre de les briser rien qu'en les regardant.

C'était enfin une belle statue mutilée par les barbares : il est vrai que le plus redoutable des barbares, le temps, y était bien aussi pour quelque chose.

Ce n'est pas tout à fait la faute des Autrichiens si les Italiennes vieillissent.

Enfin la porte du fond s'ouvre, et la marquise de Belverano paraît, la véritable, celle du Parc, celle

qu'avaient aimée au même instant Manfredi et Rosenthal, celle dont la présence n'allait pas diminuer l'ardeur et la témérité de cette passion chez l'un si folle, chez l'autre si contenue ; chez Manfredi, désordonnée comme tous ses goûts, comme sa soif inextinguible des plaisirs et des richesses ; chez Rosenthal, grave, profonde, voilée, à longs plis, recueillie comme une prière.

La marquise de Belverano entra sérieuse comme une médaille, et elle s'avança rieuse et caressante comme une belle Italienne qu'elle était.

On eût dit qu'elle avait cherché, en se présentant, le secret de plaire à Manfredi, son compatriote, et celui de ravir Rosenthal.

Elle n'avait rien cherché, la gravité et le sourire lui étaient venus naturellement.

Les deux jeunes gens furent encore cette fois sérieusement interdits devant cette belle, noble et jeune femme, mais l'étonnement cette fois était bien de l'admiration.

Elle les pria de s'asseoir.

Quand la marquise de Belverano eut remercié avec toute la facilité, toute la grâce romaines, les deux jeunes étrangers pour le rôle enthousiaste qu'ils s'étaient attribué dans la scène du dîner, elle dit en s'accoudant sur le piano :

— Je n'ai jamais si bien éprouvé qu'en ce moment combien est vrai cette espèce de proverbe : Que la vie est une hôtellerie où l'on se voit, où l'on se lie par hasard, sans savoir d'où l'on vient, sans savoir où l'on va.

— Hasard trois fois béni ! interrompit Manfredi, hasard pour lequel je donnerais toutes les combinaisons de ce monde.

— Est-ce bien le hasard? continua Rosenthal, est-ce bien le hasard, croyez-vous, qui fait qu'on se rencontre à point nommé dans la vie, sur tel point de la terre? Je ne le crois pas. Cela est si peu le hasard qu'il est facile de prouver le contraire. Il n'est pas un de nous qui ne soit ici parce qu'il a fait telle action éloignée, commandée par son caractère, ses goûts, ses principes, ses opinions. Direz-vous que c'est le hasard qui m'a inspiré le goût de la peinture? Je vous demande pardon de me prendre pour exemple ; direz-vous que c'est le hasard qui m'a conduit à Venise, puis à Florence, puis à Gênes où j'ai connu Manfredi? Cela vous mène tout droit à dire que le hasard et non la gloire a fait les aïeux de Manfredi comtes et Italiens ; car s'ils n'eussent pas été Italiens, s'ils n'eussent pas été comtes, leur descendant, Angelo Manfredi, n'aurait pas pris part à la révolution italienne : voilà donc alors la noblesse et l'origine qui deviennent des

choses de hasard. Que reste-t-il à l'ordre providentiel? Rien. De là à nier Dieu, il n'y a pas même un pas à faire.

— Allons, allons! vous allez voir qu'il était établi de toute éternité, dit Manfredi, que nous devions en 1850, ces dames, lord Murton, vous Rosenthal et moi, nous trouver réunis dans cet appartement de l'hôtel Bellevue à Bruxelles et pas ailleurs.

— En voudriez-vous à la Providence, dit en riant la marquise, si elle avait ainsi combiné la marche des événements personnels à notre existence?

— Lui en vouloir! mais je l'adorerais, madame, même avant d'y croire. J'avoue seulement qu'il est rigoureux, et voilà où je voulais en venir, de lui concéder une si belle part d'éloges, quand on a, d'un autre côté, tant de reproches à lui adresser.

— Et quels reproches?

— D'avoir fait si tard ce qu'elle eût pu faire beaucoup plus tôt; de ne nous avoir réunis qu'en 1850 quand elle aurait dû nous rapprocher dix ans, quinze ans avant cette époque.

Lord Murton soupira.

— Vous êtes fou, Manfredi, quand vous parlez ainsi, dit Rosenthal, et cela démontre bien jusqu'à la dernière évidence l'impossibilité d'admettre le hasard comme régulateur du monde.

Il y a dix ans que madame, vous et moi, étions des enfants ou peu s'en faut.

— Moi, j'étais déjà vieux, il y a dix ans, murmura lord Murton, mais si discrètement que madame de Belverano fut seule à recueillir le bruit de cette parole plaintive.

— Or, je vous demande, reprit Rosenthal, ce que tous ces enfants auraient pu échanger entre eux d'opinions, d'idées et de sentiments ?

— Mais nous aurions joué au volant, dit la ravissante marquise en jetant en l'air son mouchoir brodé.

— Soit ! dit Rosenthal.

— La Providence des volants ! dit en ricanant Manfredi.

— Tenez, dit lord Murton qui avait ramassé au vol le mouchoir de la belle marquise, je crois qu'il y a exagération formelle dans ce système, dont la base, pourtant, est solide et rationnelle au fond.

La Providence veut, prépare, accomplit sans doute les grandes choses, mais elle nous laisse la gestion des petites, comme indignes d'elle.

Rosenthal ne parut pas convaincu de cette distinction.

— Revenons donc à la question, dit Manfredi ; que ce soit le hasard, le destin, la destinée, la fatalité, la

Providence, Dieu ou le diable qui l'ait voulu, je les remercie tous ensemble et chacun séparément de m'avoir amené à Bruxelles, au Parc de cette charmante ville, du Parc dans cet hôtel...

— La Providence veut que vous me rendiez mon mouchoir, dit la marquise de Belverano à Manfredi, qui avait en effet pris le mouchoir des mains courtoises de lord Murton pour le rendre, et qui ne l'avait pas encore rendu à la marquise.

— Charmante ville que Bruxelles, n'est-ce pas messieurs? dit la comtesse.

— Charmante, répondit Rosenthal, tandis que Manfredi, avant de remettre le mouchoir à la marquise, en examinait amoureusement les armes brodées à chaque coin; on y trouve la vivacité de Paris et la propreté de Londres. C'est le paradis des exilés.

— Quel mot avez-vous dit! s'écria la comtesse de Belverano péniblement, qui jusque-là s'était bornée à laisser parler sa sœur qu'elle adorait comme une enfant, toujours heureuse, toujours ravie, extasiée de l'entendre. Les exilés, l'exil! Il me semble que l'exil ôte au plus beau soleil son éclat, à l'eau la plus pure sa limpidité, au plus riant paysage son charme, aux fleurs les plus fraîches leur parfum, aux fruits les plus doux leur saveur, à la nuit son calme; il

jette sur chaque objet vivant ou inanimé un brouillard dont on pourrait définir la couleur : un crêpe. L'exil finit par être une véritable maladie... Oh ! oui, une cruelle maladie, répéta la comtesse, une maladie à laquelle je ne sais qu'un remède, la mort ou le retour dans la patrie.

— La patrie !... la patrie !... murmura ironiquement Manfredi. Tenez ! le poëte anglais que vous lisiez cette après-midi dans le Parc a dit et fort bien dit, par la bouche d'Adam ou d'Ève : que la patrie était tout simplement le cœur ; que le pays n'était rien ; que lorsque le cœur était content, tout pays était bon.

— Ainsi, dit à son tour la marquise, vous ne seriez pas heureux de revoir la Toscane, qui est, je crois votre patrie ?

— J'ai tous mes biens en Toscane, que j'appelle souvent à cause de cela et de préférence ma patrie, mais Naples est ma patrie natale, la fausse patrie selon moi. Oui, je serais parfaitement heureux de retourner en Toscane, mais à la condition d'y reparaître riche comme j'étais autrefois. Quand redeviendrai-je riche ? Ces aimables révolutionnaires de Toscane, ces cousins des révolutionnaires de la Romagne m'ont pris mes châteaux, mes fermes, mes bois, tous mes revenus enfin.

— Mais, si je ne me trompe, répartit la marquise, vos biens vous ont été rendus depuis le retour du grand-duc dans ses États.

— Ils m'ont été rendus sans doute, mais comment, madame, comment ! comme la fiancée du roi de Garbe à son époux. Je ne puis plus louer aux Anglais mes châteaux dévastés ; mes bois ont été incendiés ; il faudra qu'il s'écoule au moins vingt ans avant que j'aie les beaux revenus que j'avais. D'ici là, il faut que j'aille chanter en Amérique pour gagner de quoi vivre largement, car je regarde la misère comme un crime, et j'ai trop de délicatesse pour ne pas vouloir être très-riche.

— Ah ! vous allez en Amérique, dit Virginia.

— Oui, madame, et comme ténor.

— Comme ténor !

— Les révolutionnaires m'ont laissé ma voix, je le crois du moins.

Et Manfredi, pour s'assurer que les révolutionnaires lui avaient laissé sa voix, se mit à chanter en s'accompagnant au piano un morceau des *Puritani*.

Cette sortie pathétique contre les révolutions et les révolutionnaires, terminée par un cantabile, fit sourire tout le monde, même lord Murton, qui avait paru un peu attristé d'abord de voir la conversation dévier vers la politique.

Il avait souffert pour ces dames dont il connaissait mieux que personne les infortunes politiques.

Du reste, depuis le dîner il observait avec une attention singulière et presque indiscrète, si elle eût été remarquée, le caractère du jeune comte italien.

Il y avait même dans cette analyse patiente et obstinée un effort d'esprit, un intérêt personnel, qui aurait mérité à son tour d'être étudié.

Déjà lord Murton savait à quoi s'en tenir sur l'énorme différence qui existait entre Manfredi et Rosenthal.

Aucune nuance ne lui était échappée de cette rivalité soudaine si vivement survenue entre eux à l'occasion de la part que chacun avait voulu prendre dans la défense de madame de Belverano.

— A propos ! s'écria Manfredi, s'arrêtant au milieu du plus beau passage du morceau qu'il chantait, et qu'il chantait divinement, car la comtesse, la marquise et Rosenthal lui-même étaient dans l'extase ; à propos ! j'ai oublié, madame, dit-il à Virginia, que vous êtes révolutionnaire. Je suis allé un peu loin dans mes malédictions.

— Il y revient, pensa Murton ; il y revient !

— Mais oui, je suis révolutionnaire, répondit-elle, nous sommes révolutionnaires ; elle avait regardé sa sœur ; et il est probable que sans nous, vous ne

seriez pas ruiné, monsieur le comte. Est-ce là votre pensée?

— Ah! charmant, riposta Manfredi, oui, c'est la ma pensée, et j'en ris, car je me dis aussi que sans vous, mesdames, je ne serais pas ténor ou sur le point de l'être : charmant! charmant! mais oui, c'est cela : la marquise et la comtesse de Belverano ont soulevé leurs vassaux contre l'autorité du pape — suivez-moi — les Toscans ont voulu imiter les Romains, et ils ont renversé le grand-duc; les deux révolutions se sont entendues, et voilà pourquoi, moi, qui étais du parti du grand-duc, je suis ici : et voilà pourquoi, comme je vous l'ai dit, je suis ruiné et ténor.

— Voilà pourquoi, riposta vivement la marquise, nous sommes également ici, s'il vous plaît, monsieur le comte. Si c'est moi qui vous fais ténor, c'est vous qui m'exilez. Le grand-duc n'est revenu en Toscane que parce que le pape est revenu à Rome, et tant qu'il sera à Rome je serai exilée de l'Italie.

— Adorable! dit Manfredi, adorable; voilà ce que nous avons gagné tous les deux, vous à m'attaquer, moi à résister. Eh bien! faites-vous prima dona : nous n'aurons plus rien à nous reprocher. Moi tenor, vous prima dona : et vivent les révolutions!

— Prima dona! s'écria Murton : prima dona!

Le cri de lord Murton se perdit dans la reprise écla-

tante du chant, car Manfredi, comme s'il ne s'était pas interrompu pendant quelques minutes, recommença ou plutôt continua le morceau des *Puritani*, qu'il acheva comme il l'avait attaqué, c'est-à-dire avec un goût, un sentiment, une méthode dont la marquise et la comtesse de Belverano étaient toutes deux surprises, émerveillées, transportées.

— Prima dona ! répéta doucement lord Murton à l'oreille de Virginia, toute à ce brûlot de Manfredi.

— Laissez dire, laissez dire... lui répondit tout bas la marquise.

Paola, la sœur de la belle marquise, écoutait dans la plus profonde mélancolie la fin de ce beau morceau chanté par cette délicieuse voix.

Un moment, elle n'y tint plus ; elle s'échappa, pour ainsi dire, et courut prendre la main de Manfredi.

— Comte, lui dit-elle en portant cette main à ses lèvres, comte Manfredi, vous sentez comme vous dites, n'est-ce pas ?

— Lui ! interrompit Rosenthal, lui ! il ne sent pas plus que le bois de son piano, s'il ne sent pas moins.

— C'est une impiété que de supposer cela ! dit la comtesse de Belverano, belle âme où tout s'épanouissait en rameaux harmonieux avant d'arriver à ses lèvres.

— Je vous dis que c'est ainsi pour lui, hélas ! et pour bien d'autres. Ce sont des chefs-d'œuvre de Nuremberg.

La marquise riait.

Murton réfléchissait, et son silence semblait approuver Rosenthal.

Rosenthal poursuivit :

— Dieu veut se tromper, ou bien il a ses desseins particuliers, secrets; mais on voit de stupides maçons construire des palais divins ; de grossiers manœuvres posséder le sentiment de la couleur à un degré qui effraye, et des viveurs qui n'ont que du ventre jusqu'au cœur, nous ravir, comme monsieur, par la suavité de leur voix. Alors à quoi bon une âme? à quoi cela sert ?

— A être aimé, murmura la comtesse de Belverano.

— Pas même à être aimé, reprit Rosenthal. Les femmes n'y regardent pas de si près.

— Ne voulez-vous pas, interrompit la belle marquise de Belverano, que les femmes se passionnent pour ce qu'elles ne voient pas ? Ne les blâmez pas si vite !

— Pardon, madame, oh ! pardon, dit Rosenthal ; je ne sais pourquoi... mais nous autres Allemands... le raisonnement nous mène quelquefois loin.... très-loin...

— Si loin qu'il est minuit, fit observer la marquise de Belverano.

Minuit, en effet, sonnait à l'horloge de l'hôtel.

Les deux jeunes gens se levèrent pour se retirer.

Un domestique entrait au même instant pour demander à ces dames si elles n'avaient plus besoin de ses services.

— Me permettez-vous, demanda Manfredi à la marquise, de charger cet employé de l'hôtel de me faire une commission? Obligez-moi, mon ami, de m'avoir un jeu de cartes.

— Pour demain?

— Non, tout de suite.

Le domestique se retira. Les deux jeunes gens s'inclinèrent devant la marquise. La marquise de Belverano leur tendit à tous deux les mains.

— J'avais donc raison, dit-elle, belle de tristesse et de grâce, la vie est une hôtellerie. On se quitte comme on s'était pris.

— Oh! non, madame, murmura Rosenthal.

— Mais pardon, messieurs, car nous partons demain, ce que vous ne saviez peut-être pas, ma sœur et moi, pour le midi de la France; et vous, je crois, messieurs, vous allez à Anvers, et de là...

— Qui le sait?... dit Manfredi. Vous avez raison, madame — c'est une vraie hôtellerie. Quand nous

reverrons-nous? Diable! elles partent si tôt que ça, pensa-t-il.

— Où nous reverrons-nous, dit à son tour l'Italienne.

— Au ciel! murmura Rosenthal.

— Pour ceux qui y croient, très-bien! repartit Manfredi.

— Vous n'y croyez pas, vous, monsieur? demanda la comtesse effrayée, ses grands yeux sur Manfredi.

— Je crois à l'or, rien qu'à l'or; si le ciel est d'or, j'y crois.

Murton regarda une dernière fois, sur ces paroles, le magnifique et cynique Napolitain, que ce regard émut sans savoir pourquoi; il en fut saisi jusqu'au frisson comme on l'est par un grand froid subit.

— Adieu! mesdames, dit-il en posant ses lèvres sur la belle main de la marquise de Belverano.

— Au revoir! osa dire Rosenthal en détachant sa bouche de l'autre main de la sympathique exilée.

Paola ne reçut que deux saluts gracieux.

— Que veulent-ils donc faire de ces cartes? demanda la marquise de Belverano à lord Murton, quand les deux jeunes gens furent partis.

— Jouer, répondit lord Murton.

Si elle avait pu deviner que c'était pour savoir quel serait celui des deux qui se ferait tuer pour elle!

— Bonsoir ! milord, dit ensuite la marquise en congédiant d'un doigt gracieux son vieil ami.

— Pas encore bonsoir, dit lord Murton en indiquant un fauteuil à madame de Belverano.

— Vous avez à me parler un instant ?

— Longtemps, madame, répondit Murton.

— Causons, alors.

Paola, la sœur de la marquise, s'éloigna.

IV

— Milord, je vous écoute.

— Vous vous trouvez exactement, madame, dans la position de ce joyeux Napolitain, de ce comte Manfredi, qui vient de nous quitter.

— Dans quel sens, milord, dites-vous cela ?

— Dans ce sens fort clair qu'il a été très-riche, lui aussi...

— Mais moi, je le suis encore ! interrompit la marquise.

— Beaucoup moins que lui, madame, à qui il ne

reste pas grand'chose; des bois dévastés, des châteaux en ruine...

L'orgueil des Belverano s'était redressé dans le cœur de la marquise en s'entendant accuser de pauvreté. La richesse finit par devenir aussi un titre, quand elle est depuis longtemps attachée à une famille de qualité. On ne veut déroger en rien. Madame de Belverano cacha son dépit dans le silence. Ce ne fut qu'un instant, un éclair.

— Toute l'Italie, du reste, en est là, reprit la marquise après avoir bu ce premier calice... Les monsignori nous ont dépouillés, volés, égorgés. C'est le droit de la guerre. Nous l'avons faite en héros, ils la font en bandits qu'ils sont, voilà tout. Oh ! mais un jour !... un jour !... la vengeance !... nous aurons notre jour de vengeance, murmura la marquise en froissant entre ses mains le riche mouchoir brodé qu'avait pétri avec tant de complaisance le jeune Napolitain. Voyez-vous, milord, je suis bien belle, j'ai toujours passé pour la femme la plus remarquée aux soirées de Torlonia : eh bien ! je consentirais volontiers à devenir borgne et boiteuse, s'il fallait à ce prix acheter le bonheur de la vengeance. Elle sera terrible, milord; et il faut qu'elle arrive; c'est fatal. Et cette fois les Français arriveront trop tard. Jamais Néron n'aura vu de plus bel incendie dans un

circuit de quinze milles. Nous aurons un effet de l'antiquité... à la grande manière des Césars... Il pleuvra du sang dans les flammes, comme a dit Tacite dans son latin de fer. Rome aura une dernière fois son dernier jour. Ah ! si c'était moi qui, une torche à la main... Un bel éclat de rire couronna cette tirade de la marquise. Au lieu de torche pour incendier Rome, elle avait saisi un flambeau qui était sur la cheminée : la bougie était tombée sur le tapis...

— Nous incendions Rome, dit à son tour, lord Murton ; c'est convenu. Mais d'ici là...

— Rome une fois détruite, reprit dans son ivresse la marquise de Belverano, nous en élevons une autre sur le modèle de la Rome primitive, de la grande Rome... Ne croyez pas cela si difficile... les Italiens sont des païens déguisés... ils adorent toujours Jupiter, Diane, Vénus, au fond de leur cœur. Le soleil, les eaux, les fleurs, la beauté, le plaisir, ne seront jamais catholiques, apostoliques et romains ; et les Italiens ne sont ce qu'ils sont que parce qu'ils aiment le plaisir, la beauté, les fleurs, les eaux et le soleil. Je suis païenne, moi, milord, et je m'en glorifie ; je ne vous le cache pas ; païenne jusqu'au dernier cheveu... Cela fait trembler et rougir ma pauvre sœur Paola, qui est catholique autant que je le suis peu... mais... qu'y faire ?... on dirait que nous sommes nées, moi

sous Trajan, elle sous Constantin. Quel abominable gredin, milord, que ce Constantin.

— Je suis de votre avis, madame, mais, pour être païen en 1850, il faut être très-riche; car le paganisme, c'est le luxe, c'est l'abondance, c'est le superflu que vous adorez.

— Je les adore sans doute, mais...

— Mais vous n'êtes plus riche, dit une seconde fois lord Murton, vous n'êtes plus riche, madame... vous n'avez plus les moyens d'être païenne... pardonnez-moi de vous le rappeler avec une obstination qui serait de l'inconvenance, si l'intérêt le plus pur...

— Bah! s'écria la marquise, il me reste une lettre de change de vingt mille francs sur la maison Rinaldi de Toulouse.

— Elle n'est que de dix mille francs, madame.

— Je croyais qu'elle était de vingt mille, reprit madame de Belverano sans trop s'émouvoir de la différence du chiffre.

— De dix mille...

— Ma sœur vous a donc confié?...

— Votre sœur m'a tout dit, répondit lord Murton en posant son regard si intelligent et si clair sur le front un instant pensif de la marquise, qui sentit avec une espèce de bonheur inconnu jusque-là cette fraîcheur de bienveillance.

— Sans que vous lui ayez rien demandé, milord?

— Pardon, madame, je lui ai tout demandé.

— Il me reste donc dix mille francs... dit madame de Belverano qui ne voulut pas savoir pourquoi lord Murton s'était permis cette curiosité. Eh bien! avec dix mille francs on peut encore...

— Il ne vous reste plus même ces dix mille francs...

— Ah! permettez, milord, permettez... vous ne me les avez pas volés?...

— Non, mais la maison Rinaldi de Toulouse a fait banqueroute...

— Banqueroute!

— Oui, madame.

Après un instant de réflexion, la marquise dit en relevant lentement la tête et avec une résignation comique :

— Alors il me reste deux cents francs... oui, deux cents francs pour aller à Toulouse avec ma sœur... Mais j'y pense maintenant, nous n'avons plus besoin de Toulouse... puisque nous n'y trouverions plus nos dix mille francs... Milord, où va-t-on avec deux cents francs?...

— On va à l'hôpital, madame.

— Est-ce qu'il est bien loin d'ici, milord? demanda en riant la marquise, dont l'insouciance brûlait le sang à lord Murton.

— A deux pas d'ici, répondit lord Murton, l'*hospice Saint-Jean* à deux pas, sur le *boulevard du Jardin Botanique.* — Ne plaisantez pas, madame, avec une position pénible, désastreuse, moins faite pour vous que pour qui que ce soit au monde. Vous êtes née, vous avez vécu dans l'abondance des biens jusqu'ici; votre existence a été une fête. Tout à coup vous avez été réduite au nécessaire; ce nécessaire va même vous manquer... Résisterez-vous à ce choc?

— Il le faut bien.

— Avec quoi?

Cette grande et redoutable question, chose étrange, qui fait pâlir les hommes les plus braves : — avec quoi? — n'émeut presque pas les femmes, surtout les jeunes femmes. On ne sait sur quelle Providence mystérieuse elles comptent pour leur venir en aide quand elles touchent à leur dernier sou. Le sentiment de leur faiblesse leur crée-t-il à leurs yeux un droit à la protection de tous? L'esprit du mal est-il là pour leur tendre sa main brûlante? Quel que soit cet encouragement indéfinissable, où s'alimente leur énergie, il est le tourment de ceux qui les aiment. Ils tremblent de leur danger, calculent toutes les chances funestes, et se meurent du mal qu'elles n'ont pas encore, qu'elles n'éprouveront peut-être jamais. Puis l'expérience dit de bonne heure aux hommes à quel

prix une femme jeune, belle, livrée à la séduction, sort de l'abîme de la misère. Peu résistent; toutes y laissent une plume de leurs ailes ou un fil de leur voile. Les unes se perdent pour toujours; les autres pour un an, pour six mois, pour un jour, pour une heure.

Et voilà la torture éternelle de cette prévoyance que les femmes ne voient pas, ne comprennent pas, n'entendent pas bruire autour d'elles, dans la peur qu'on a de les effrayer, comme on a peur d'effrayer un enfant en lui criant trop fort le péril de la chute.

— Avec quoi ? répéta lord Murton.

— Ma foi ! je n'en sais rien. Ma sœur fera de la dentelle.

— On gagne à cela vingt sous par jour. Et vous ?

— Moi ?... moi, je n'en sais rien.

— Moi je le sais — je le sais, dit lord Murton.

— Dites-le moi donc, milord, demanda madame de Belverano en arrangeant ses beaux cheveux dans la glace.

— Vous suivrez le conseil du comte Manfredi, vous chanterez, vous serez prima donna.

— Après tout... me blâmeriez-vous, milord ?

— Je vous plaindrais, madame.

— Pourquoi ? les arts ne vont-ils pas de pair avec la noblesse ?...

— Grands mots !...

— Vos lords anglais épousent bien tous les jours des actrices.

— A la condition qu'elles quitteront le théâtre... S'ils les avaient connues ailleurs qu'au théâtre...

— Ils ne les auraient pas épousées, dit vivement et comme pressée d'avoir raison la marquise de Belverano.

— Pas tous, madame, pas tous.

Il se fit un temps de calme et de réflexion entre lord Murton et la marquise, au bout duquel le capitaine de frégate reprit à voix basse et sur une note si amicale qu'elle donnait pour ainsi dire dix ans d'intimité à leur connaissance :

— Je vous ai dit un peu cruellement la vérité sur votre position, madame, mais je ne vous ai pas tout dit ; je vous eusse ménagé une confidence trop triste.

— Eh bien ! voyons maintenant la partie gaie, milord. Venons à l'*andante*.

— Tout de suite, madame.

Nous autres Anglais, madame, vous le savez, nous sommes tous un peu marchands. Nous spéculons toujours. J'ai la prétention de spéculer sur vous.

— Sur moi ! Vous voulez m'acheter ?

— Non, madame. Qui donc est assez riche pour cela ?

— Mais alors ?...

— Je veux spéculer sur vos biens.

— Je n'en ai plus.

— Vous en aurez encore... ils vous seront rendus. Ne m'interrompez pas, je vous en prie. Combien valaient vos terres avant la révolution ?

— Je n'en sais rien.

— Cependant vos revenus s'élevaient...

— Je n'en sais rien non plus. Ma femme de chambre le savait... mais je n'ai plus de femme de chambre...

— Combien dépensiez-vous ?

— Mon intendant aurait pu vous le dire... mais mon intendant a été pendu par les Autrichiens...

— Vous dépensiez beaucoup ?

— Tant que je pouvais, milord.

— Je ne sais pas combien cela fait de capital.

— Ni moi non plus.

— Ça s'élevait-il bien à vingt mille francs par an ?

— Oui... à peu près...

— Capital quatre cent mille francs.

— C'est possible, milord.

— Voulez-vous me vendre vos propriétés deux cent mille francs ?... Soit dix mille francs de revenu ?

— Ah ! bon Dieu !... mais que vous vendrais-je ? Le fisc a tout saisi.

— C'est une chance que je cours. Une révolution vous a tout pris, une autre révolution peut tout vous rendre. On a vu cela. Acceptez-vous? Vous me donnez tous vos biens pour dix mille francs de rente. Répondez, je vous prie.

— Je n'accepte pas.

— Pourquoi, madame?

— Parce que mes biens ne me seront jamais rendus.

— Alors j'aurai fait une mauvaise affaire, voilà tout. J'en prends les risques!

— Non, milord.

— Une autre raison.

— Voulez-vous une autre raison? Mes biens sont inaliénables. Ce sont des majorats.

Cette raison fut très-loin de satisfaire lord Murton. Il soupçonna le mensonge... mais que répondre.

— Allons! dit-il... vous serez cantatrice... en Amérique.

— Pourquoi en Amérique?

— Mais en Amérique les cantatrices son plus appréciées... mieux payées... puis cette occasion qui vous est offerte... ce jeune homme... il est votre compatriote... il vous a plu...

— Il est d'une gaieté...

— Oui, madame.

— Charmante, expansive, vivifiante, n'est-ce pas, milord?

— Oui, madame. Vous irez donc en Amérique? répéta lord Murton en se promenant dans l'appartement la tête basse, le regard triste et en collant ses gants à ses mains agitées et distraites.

Madame de Belverano se leva aussi.

— Puisque vous voulez à tout prix que j'aille en Amérique, dit la marquise en se plaçant devant lord Murton comme pour l'empêcher de poursuivre sa ligne sur le tapis du salon, eh bien! venez avec moi, accompagnez-moi.

Après avoir regardé affectueusement madame de Belverano, lord Murton répondit :

— A quel titre?

— D'ami.

— Vous ne voulez pas être le mien.

— Oui, je le veux, dit madame de Belverano en prenant familièrement les mains nerveuses du capitaine.

— Non, vous ne le voulez pas!... vous eussiez accepté... C'est moi qui suis votre ami... votre loyal ami... C'est moi qui vous aime... comme un père aime sa fille, acheva tout bas lord Murton... Oh! oui, vous eussiez accepté... Je vous aurais faite heureuse... A quoi cela vous engageait-il?

— Mais... à vous rendre heureux aussi, milord... et à aucun titre cette joie ne m'est permise.

— À aucun titre!

— Non... balbutia madame de Belverano, interdite devant le regard fixe, loyal, brave et désolé du capitaine de frégate...

— Cependant, madame, si je mourais et qu'en mourant je vous fisse mon héritière...

— Oh! alors...

— Alors vous accepteriez?

— Il serait difficile... Mais, milord, une question.

— Dites, madame.

—Est-ce que vous comptez mourir bientôt, demanda avec une naïveté plaisante madame de Belverano.

— Peut-être, madame.

— Je ne serais pas fâchée de le savoir.

— Dans quelques heures peut-être.

— Vraiment!

— Oui, madame.

— Et de quelle maladie?

— Ne plaisantez pas...

— Vous voulez peut-être vous brûler la cervelle? On dit que tous les Anglais se brûlent la cervelle.

— Oui, madame, en naissant, répliqua lord Murton le visage plein de sourires et de larmes...

— Milord... interrompit sérieusement la mar-

quise... je ne sais... je ne comprends pas... cette ironie... ces larmes... qu'ai-je dit ?... Vous ai-je blessé par quelques paroles indiscrètes ?... Excusez-moi... pardonnez-moi... je n'ai pas voulu... mais en vérité... je ne devine pas quel mal !...

—Vous ne m'avez fait aucun mal, aucun, murmura lord Murton en se retournant vers la porte comme s'il se fût disposé à partir... Son visage était caché dans son mouchoir...

Après l'avoir suivi d'un long regard, mais où il y avait plus de doute et d'inquiétude que tout autre sentiment, la marquise, de préoccupation en préoccupation, s'inclina machinalement sur le piano laissé ouvert depuis le départ du comte Manfredi et ses doigts coururent sur le clavier.

—L'air des *Puritani !* murmura Murton, l'air qu'a joué ce soir Manfredi.......Elle n'en sait plus d'autre. Oh ! la jeunesse ! la jeunesse ! Mais je suis riche, pourtant ! Je puis lutter ! — je veux lutter !

— Admirable, madame, dit Murton en s'accoudant sur le piano ; admirable !... c'est l'air...

— Oui, l'air que vient d'exécuter M. Manfredi.

— Oui, madame.

— Quelles merveilleuses dispositions, n'est-ce pas ? Et quelle voix ! quelle puissance ! quel feu ! quel grand charme !...

— J'en connais un plus grand, madame.

— Lequel, milord ?

— Celui de vous entendre... Oui, madame, j'ai réfléchi, poursuivit-il, tandis que la marquise continuait à jouer et à chanter, mais à chanter et à jouer faiblement, comme si sa voix et son accompagnement eussent cherché à se mettre en harmonie avec la clarté des bougies, dont l'éclat touchait à sa fin... Oui, j'ai réfléchi... je vous accompagnerai en Amérique... C'est un pays que je connais ; j'y ai vécu longtemps. Je vous dirigerai. Vous ne savez pas la langue du pays, je vous servirai d'interprète. Oui, c'est cela. Je vais ordonner qu'on me tienne un vaisseau tout prêt au Havre... Nous nous embarquerons au Havre... Je vais écrire d'un autre côté à Londres pour que mes équipages soient expédiés à New-York ; nous descendrons à New-York à l'hôtel du *Grand-Washington ;* c'est le plus vaste et le plus beau des États-Unis. Nous occuperons tout le premier étage et le jardin. La campagne est admirable aux environs de New-York ; nous choisirons un cottage dans quelque jolie situation. Nous y passerons le printemps et l'été. J'aurai aussi un yacht pour parcourir les côtes ; nous les visiterons ensemble ; je serai votre capitaine. Les habitants de New-York reçoivent splendidement... nous recevrons l'hiver. Vous donnerez à dîner deux fois

par semaine... les jeudis, concert... les lundis, bal.

La marquise arrêta par un éclat de rire son chant et son accompagnement pour s'écrier :

— Mais vous comptez donc m'épouser, alors !

Lord Murton sortit de sa rêverie par ce coup de tonnerre.

— Vous épouser!...

— On ne propose guère, milord, une pareille communauté d'existence qu'à une femme qu'on épouse...

Lord Murton ouvrit sèchement la porte pour sortir.

— Je suis marié, dit-il, en ne laissant voir à la marquise que son profil contracté par le désespoir et l'amertume de sa situation. Marié dans l'Inde, marié jeune..... marié comme un fou... comme on se marie toujours quand on est jeune... Marié ! marié !... oui, marié !

— Alors, milord?

— Alors, vous irez seule en Amérique.

— En Amérique ou ailleurs.

— Seule... non ! dit en soupirant de toute son âme lord Murton.

Par la porte qu'il venait d'entr'ouvrir, Paola entra tout agitée dans l'appartement.

— Savez-vous ce que je viens d'entendre? dit-elle.

— Parle, chère Paola; tu es émue.

— Ces deux jeunes gens...

— Oui...

— Qui sont venus ce soir.

— Ensuite?

—Je traversais la salle basse...

— Continue...

— Ils ont dit à demi-voix au garçon : Ayez tout de suite deux carabines, de la poudre fine et des balles.

Lord Murton porta une grande attention à ce qu'il entendait.

— Pourquoi ces carabines et ces balles? demanda la marquise à lord Murton.

— Je ne sais... madame.

— Cependant...

— Est-ce tout? dit lord Murton, s'adressant à Paola.

— Tout. Seulement ces messieurs sont montés dans leur chambre en disant : C'est pour sept heures...

— Pour sept heures, se dit lord Murton... et il salua les deux sœurs... pour sept heures...

Lord Murton, une minute après, frappait trois coups secs à la porte du comte Palma.

V

Manfredi, un jeu de cartes à la main, dit à Rosenthal avec un bâillement de tigre qui a sommeil :

— Je ne me consolerai jamais, non, de m'être battu pour une femme que je n'aimais pas, madame Paola Belverano !

— Elle n'a certes pas, répondit Rosenthal, la beauté de sa sœur Virginia, mais elle a été belle aussi.

— Elle a été! elle a été! Je ne m'enthousiasme, je ne me bats surtout pour aucun passé. Où cela s'arrêterait-il, si l'on se mettait sur le pied de défendre tout ce qui a été !

— Ce passé n'est pas déjà si éloigné, objecta Rosenthal. La comtesse Paola n'a guère plus de trente-trois à trente-cinq ans. Quelle expression est encore restée dans son regard, plein de mélancolie et de flamme !

— Un vase étrusque... se battre pour un vase étrusque! murmurait Manfredi à travers les paroles de Rosenthal; c'est un métier d'antiquaire.

— Vous allez loin, signor Manfredi.

— Jamais trop loin... je voudrais aller si loin!.., Mais vous me donnez une idée. Ma foi! si vous la partagez, elle est exécutée sur-le-champ.

Nous allions quitter cette ville dans quelques heures et ce pays dans quelques jours, vous pour disparaître dans les brouillards de la Germanie, moi derrière l'Atlantique. Supprimons ces délais, tout brefs qu'ils soient. Voulez-vous, Rosenthal?

— Je ne vous ai pas bien compris... que voulez-vous dire?

— Partons tout de suite. Voilà ce que je veux dire.

— Partir! sans nous battre avec le comte Palma?

— Sans nous battre.

— Vous n'y songez pas, Manfredi!

— Je n'y songe que trop, au contraire.

— Mais le comte Palma...

— Est-ce que nous le connaissons? — Est-ce qu'il nous connaît? Le reverrons-nous jamais?

— Mais c'est impossible! notre propre estime... notre propre opinion...

— Mon opinion est que nous avons commis une énorme sottise en provoquant un homme qui peut nous tuer ou, qui pis est, nous défigurer à propos d'une femme que nous n'aimons pas.

— Mais il ne s'agit plus d'elle maintenant entre le comte Palma et nous.

— Il s'agit toujours d'elle aux yeux du monde.

— Et voilà qui vous condamne, Manfredi : vous allez vous battre, ou je vais me battre pour le monde. Non ! il n'y a plus à reculer.

— Mon cher Rosenthal, elle a des cheveux gris.

— Quand elle les aurait rouges...

— Je les aimerais mieux rouges. Ainsi ma proposition...

— Je ne dirai pas qu'elle est d'un homme sans courage, car je vous connais, Manfredi : je vous ai vu l'épée à la main, mais j'affirme qu'elle est d'un insensé...

— Pas si insensé ! La vie m'est chère autant que l'honneur. Je tiens à ne pas la risquer pour rien. C'est de l'or : on n'échange pas de l'or contre du cuivre.

— Je répondrai à votre proverbe espagnol, renouvelé de Sancho-Pança, par un proverbe français de je ne sais qui : Le vin est tiré, il faut le boire.

— Quel vin ! il est diablement amer. Si c'était du vin de Champagne.

— Il faut le boire, répéta Rosenthal. Allons ! chevalier Manfredi, battez les cartes et distribuez-les.

— Encore un mot, dit Manfredi : si je m'en allais, resteriez-vous ici pour vous battre demain matin, ou pour mieux dire, ce matin, avec le comte Palma ?

— N'en doutez pas.

Manfredi battit les cartes ; il s'arrêta.

— Je vous fais une autre proposition...

— Il est bien tard, Manfredi, terminons vite cette affaire...

— Puisque vous le voulez.

Manfredi jeta une carte à Rosenthal.

Rosenthal la nomma tout haut :

— Sept de trèfle.

Manfredi s'en donna une que Rosenthal nomma pareillement.

— As de cœur !

— Diable ! cela approche, s'écria tristement Manfredi en lançant une nouvelle carte à son ami.

— Valet de cœur.

— J'en suis plus près que vous, s'écria à son tour Rosenthal.

Après s'être donné une seconde carte sans valeur, Manfredi reprit :

— Quoique vous refusiez d'entendre de nouvelles propositions, dit-il, en tenant par un coin la carte qu'il allait donner à Rosenthal, vous me permettrez cependant de vous dire, ajouta-t-il ironiquement, que si le sort vous favorise au point de vous accorder de vous battre avec le comte Palma, il ne vous mettra pas pour cela à l'abri de ma rivalité auprès de la marquise de Belverano. Et elle m'a remarqué, ami Rosenthal.

— C'est possible, mais donnez-moi cette carte.

— Mes cheveux noirs et abondants ne lui sont pas indifférents.

— Soit ! mais donnez-moi...

— Ma voix lui a fait battre le cœur, et qui a le cœur...

— Oui... mais cette carte !...

— En partant, quand je lui baisais la main, j'ai senti sa main qui frémissait...

— Cette carte !... cette carte ! Donnez-moi cette carte, je vous supplie.

— La voici !...

Manfredi renversa la carte devant Rosenthal.

— Dame de cœur !...

— La volonté de Dieu soit faite ! dit Rosenthal en allemand.

— Mon ami, vous n'avez pas voulu suivre mon conseil, poursuivit Manfredi en allumant un cigare... mais il est temps encore de le suivre. Donnons vingt francs à l'hôtel, allons prendre nos malles, qui ne sont pas même ici, et gagnons Anvers...

— Du tout, répondit Rosenthal, du tout ! ma logique ne change pas avec mes intérêts. Je vais me mettre aux ordres du comte Palma, qui nous excusera si nous allons un peu tard lui faire notre politesse, et à l'heure indiquée par lui... vous êtes mon témoin ?...

— Parbleu !

— Merci!

— Je veux voir enlever une boucle de vos beaux cheveux blonds par la balle du comte Palma, en l'honneur de madame Paola de Belverano, fille majeure, sœur aînée. C'est du reste tout le mal que je vous souhaite.

— Vous m'accompagnez à l'appartement du comte Palma? demanda Rosenthal à Manfredi.

— C'est un devoir, répondit le sceptique Napolitain en posant un bonnet grec sur sa tête sans cervelle, en croisant sur sa poitrine une robe de chambre que lui avait apportée le maître de l'hôtel de Bellevue, en attendant qu'il eût fait venir ses effets. Allons!

Les deux amis se rendirent à l'appartement du comte piémontais, qui les reçut avec une affabilité digne d'un meilleur dénoûment

M. de Palma, maître de choisir l'arme du combat, choisit la carabine, et comme il avait vécu longtemps aux États-Unis, il avait, ajouta-t-il, contracté l'habitude un peu sauvage, mais d'ailleurs parfaitement conforme aux lois de la loyauté, de se battre aussi *à la recherche*. Manfredi et Rosenthal, qui n'avaient aucune idée de cette espèce de combat, peu pratiqué dans l'ancien monde, s'informèrent auprès du comte, avec un intérêt bien naturel, de la forme et du caractère du duel *à la recherche*.

M. de Palma leur donna cette explication, qu'ils écoutèrent dans la plus studieuse attention. On choisit pour le duel *à la recherche,* comme pour *la course au clocher,* un terrain accidenté ou une forêt dans laquelle on désigne un endroit qu'on limite ensuite par des signes convenus, afin que les deux adversaires ne s'éloignent pas indéfiniment, et ne se perdent pas tout à fait de vue. Quand l'endroit est accepté des témoins, on remet à chacun des combattants une carabine chargée d'une ou plusieurs balles, et on les envoie l'un et l'autre où leur caprice les conduit. Pourvu que le combat ne sorte pas du tracé, l'adversaire a le droit de faire feu sur son adversaire là où il lui plaît de l'attendre. L'autre, il n'est pas besoin de le dire, a le même droit. En sorte qu'ils se poursuivent, se cherchent, se devinent, s'attaquent avec l'indépendance du chasseur qui frappe une bête fauve au milieu d'une forêt. Tout s'anime comme dans une chasse. L'arbre devient un abri, une forteresse; le buisson un mur, le terrain un chemin couvert, la rivière un fossé. C'est mieux que la chasse, c'est la guerre. Tous les grands et beaux instincts de l'homme sont satisfaits dans ce duel que des peuples braves, pionniers, chasseurs et conquérants pouvaient seuls inventer. Il n'est pas plus mortel que tout autre duel. Au contraire, le duel ordinaire vous emprisonne dans un cercle de fer et de petites

mesures odieuses. Il ne vous donne pas le droit de marcher au delà d'une certaine démarcation puérile; il défend à la main de se raffermir sur le canon ou la poignée de l'arme; il interdit même à l'œil le droit de viser, il ne vous laisse en plein que le droit de mourir. Le duel *à la recherche* vous donne tous les droits. Marchez, courez, éloignez-vous, rapprochez-vous, visez, vous en êtes le maître. Faites-vous la part du soleil et du vent, ainsi qu'on disait au moyen âge; nul n'a le droit d'y contredire.

— Ah! messieurs, acheva de dire le comte Palma, c'est le premier des duels, que le duel *à la recherche*.

Il fut accepté dans toutes ses conditions par Manfredi comme témoin, par Rosenthal comme adversaire.

C'est donc *à la recherche* et à la carabine que lui et le comte Palma se battaient le lendemain à sept heures dans la foret de Soignies ou de Soignes, champ-clos admirablement choisi, où eut lieu ce fameux duel *à la recherche* aussi, qu'on a appelé la bataille de Waterloo.

C'est au moment où les deux jeunes gens sortaient de l'appartement du comte piémontais, qu'ils avaient sans doute été rencontrés par Paola de Belverano, la sœur de la marquise, et que celle-ci avait entendu les mots *sept heures du matin..... poudre fine..... cara-*

bine, mots qu'elle avait rapportés toute inquiète à lord Murton.

VI

Six heures sonnaient à l'affreuse église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, et deux voitures passaient sous la porte du magnifique hôtel de Bellevue. Elles s'accompagnaient sans se suivre. Elles longèrent, après avoir franchi la rue Ducale, le boulevard Waterloo, et s'enfoncèrent ensuite dans le quartier Louise, ainsi nommé en souvenir de cette adorable reine des Belges, aujourd'hui reine dans les cieux. Du quartier Louise, qui est immense et qui sera un jour le faubourg Saint-Germain de Bruxelles, les deux voitures gagnèrent la chaussée de Waterloo, par où l'on va à la sombre et grandiose forêt de Soignes.

C'est l'occasion, ou jamais, de redire ici ce beau et terrible vers de Dante :

Per me si va nella cità dolente.

Rien n'est plus dolent que cette cité d'arbres où plus de quarante mille hommes moururent le même jour de la même mort et, pour ainsi dire, du même coup de canon.

Dante seul, le poëte bistre, au front cuivré, à la voix d'airain, pourrait faire passer dans l'âme, avec tous ses bruissements, ses coups de lumière, ses taches d'ombres d'une lieue, ses chemins tortueux qui ressemblent à des couleuvres, ses places humides, spongieuses, couvertes de dix à douze pieds de feuilles mortes, avec tous ses silences que ne coupe aucun cri d'oiseau, cette forêt de Soignes, cet ossuaire de Waterloo.

Toujours allant côte à côte, les deux voitures fermées s'engagèrent plus avant dans la forêt de Soignes.

On était au commencement du printemps, ce qui, dans le Nord, ne dit pas absolument qu'il pleut des lilas, des muguets et des roses ; mais les chênes commençaient à rougir ; les arêtes des chemins se hérissaient par-ci par-là d'une frange verte ; quelques pâquerettes, mais bien rares, bien clair-semées, pointaient au milieu des carrés de gazon jetés d'espace en espace à droite et à gauche de la route.

La route dont il est ici question n'est pas précisément celle par où nos braves et malheureux compatriotes regagnèrent Bruxelles après leur glorieuse dé-

faite : c'est une autre route qui lui est parallèle et que nous lui préférons.

A plus exactement parler, c'est un large sentier par où vont et viennent les maraîchers, les bûcherons, les chasseurs, et, dans la belle saison, les amants et les promeneurs.

Après une demi-heure de marche dans le cœur de la forêt, une des deux voitures s'arrêta ; l'autre ne tarda pas à l'imiter.

L'endroit était un carrefour que l'ombre et le silence doivent étouffer à la fin de la chaude saison, mais qui, dans celle où l'on entrait, ménageait au regard des percées sans nombre et des espaces parfaitement libres.

La brume du matin, si tenace en Flandre, fermait cependant quelques-uns de ces chemins par un rideau bleuâtre qui donnait froid aux paupières.

De la première voiture descendit le comte Palma et un autre étranger de haute taille, un de ces mannequins qu'on semble louer tout exprès pour les duels comme on loue des banquettes pour un bal.

Il était borgne ; entre les plis de son manteau on apercevait plusieurs de ces croix café au lait et chocolat qui annoncent clairement que celui qui les porte n'est pas décoré. D'énormes moustaches cachaient sa bouche, son menton, et venaient confondre leurs algues avec les eaux d'une cravate noire, très-haute, mais trop

insuffisante encore pour son cou beaucoup trop long. Cette autruche martiale avait passé sur ses bottes naturelles et rhumatismales d'autres bottes en fourrures, ce qui achevait d'imprimer au personnage un caractère des plus fauves.

Disons, à l'excuse du comte Palma, qu'étranger dans Bruxelles, il n'avait pas eu le choix de ses témoins, comme il avait eu le choix des armes. Il avait pris la première chose à moustaches qui lui était tombée sous la main.

La portière de l'autre voiture s'ouvrit, et il en descendit lentement un homme âgé, d'une tenue parfaite, vêtu de noir, d'un linge exquis, chaussé en bottes vernies, le lorgnon flottant au bout d'un cordon de soie et or : la personne qui vint immédiatement, c'était lord Murton.

Lord Murton prit par la main son second, et, le présentant au comte Palma :

— Mon ami, l'honorable sir Rickards.

Sir Rickards s'inclina. L'épouvantable témoin du comte Palma se mit à rire.

— Vous, monsieur ! dit dans le plus profond étonnement le comte... je croyais vous avoir déclaré, irrévocablement déclaré, hier au soir, que je m'étais déjà engagé à me battre avec M. de Rosenthal, qu'ainsi je me voyais forcé de vous refuser...

Le hideux second du comte riait toujours... il riait en murmurant dans un italien maltais ou monténégrin : Vecchj, vecchioni, vecchiarelli, ce qui voulait dire : vieux, petits vieux, drôles de vieux et presque chiens de vieux.

Sir Rickards, le chapeau à la main, répondit d'une voix douce au comte Palma :

— Mon ami, lord Murton, n'accepte pas votre refus.

— Mais, monsieur...

— Non, monsieur, répliqua sèchement, mais toujours poliment sir Rickards : — non, monsieur. Sur ce point toute discussion est oiseuse ou déplacée. Mon ami sait que vous avez choisi la carabine, il accepte la carabine.

— Alors, dit en riant, sans pouvoir s'arrêter dans sa stupide gaieté, le second du comte Palma, alors voilà ce qu'il vous faudra porter, dit-il en sortant de dessous son manteau une des deux carabines, et en exagérant le poids de cette arme comme s'il eût voulu se railler de la débilité des deux Anglais.

Sir Rickards saisit si légèrement la carabine des mains du capitaine Belperfumo — ce monsieur s'appelait Belperfumo — (doux parfum !) que Belperfumo rit un peu moins : pourtant il riait toujours.

Belperfumo ajouta, pour couronner sa fine moquerie, ce conseil qu'il osa donner aux deux Anglais :

— Voici comment on se sert d'une carabine. On verse de la poudre dans le canon, puis sur la poudre on met un petit tampon de papier... sur le papier...

— Et avec la crosse on casse la tête aux chiens, dit en anglais sir Rickards, en regardant entre ses deux mauvais yeux l'agréable Belperfumo.

— *Cosa dice?* que dit-il, demanda Belperfumo au comte Palma, fort peu flatté de son second.

— Rien, répondit Palma à Belperfumo : puis s'adressant à lord Murton : Monsieur, lui dit-il, plus de réticences : vous méritez mieux. Je refuse de me battre avec vous parce que le duel, le seul duel que j'accepte, le duel *à la recherche,* est un duel de jeunes gens ou d'hommes encore jeunes. L'activité du corps nécessaire et la présence d'esprit...

— Assez ! dirent les deux Anglais en se transfigurant l'un et l'autre : assez, monsieur ! Nous sommes d'abord sur un terrain où les Anglais n'ont pas montré qu'ils avaient peur...

— Oh ! messieurs, je n'ai pas voulu dire...

— Nous sommes deux vieux marins de la marine anglaise.

— J'ignorais, messieurs... Mais encore une fois...

— Cette blessure au crâne me donne-t-elle le droit de servir de témoin à mon ami lord Murton ? celle-ci

au cou et celle-là à la poitrine... vous suffisent-elles, monsieur?...

— Messieurs, en vérité...

— Lord Murton a assisté à dix-sept batailles sur mer. C'est lui qui, à Navarin, conduisit à travers douze frégates turques le brûlot qui commença le grand incendie de la flotte du sultan. Nous vous avons dit nos batailles, dites-nous les vôtres.

Le comte Palma s'inclina.

— Votre duel *à la recherche,* continua sir Rickards, est une extravagance américaine : voilà tout. Nous l'acceptons... et puissiez-vous ne pas vous en repentir, monsieur. Mais c'est votre affaire. Quand vous voudrez, monsieur de Palma.

— A l'instant, messieurs.

Le comte prit l'autre carabine par terre et il dit aux deux Anglais :

— Voici le champ que nous avons à parcourir avec toute faculté de marcher l'un sur l'autre, la carabine en joue : depuis ce chêne jusqu'à ce groupe d'érables, depuis ce groupe jusqu'à cette dernière butte.

— Parfaitement, monsieur.

— Maintenant, vous, monsieur, acheva Palma en s'adressant à sir Rickards, et vous, capitaine Belperfumo, chargez les armes!.. Mais où est donc le capitaine Belperfumo? Il appela :

— Belperfumo! Belperfumo! où diable êtes-vous?

— Me voici! me voici!

— Où étiez-vous donc?

— J'étais là... je viens... j'accours....

Ce fut le tour de lord Murton et de sir Rickards de rire de bon cœur.

— J'ai le tempérament d'Henri IV. Que voulez-vous? dit le fameux capitaine Belperfumo.

— Oui, mais Henri IV éprouvait cela avant de se battre, et vous, vous n'allez pas vous battre... C'est moi. Allons! chargez les carabines.

VII

Dès que les armes furent chargées, il en fut donné une à lord Murton, l'autre au comte Palma, qui se mirent en marche dans des directions opposées au milieu des arbres plantés autour d'eux et à des distances infinies.

Leurs pas firent entendre des froissements sourds sur la couche des feuilles tombées et sur les débris

d'écorces, tandis qu'un pâle soleil allongeait leurs ombres. Ils tenaient la carabine à l'épaule. Sir Rickards était resté à la même place, portant le regard à travers le verre de son lorgnon, tantôt sur un adversaire, tantôt sur l'autre, sans se préoccuper du capitaine Belperfumo, qui ne paraissait pas jouir du même sang-froid.

Le digne capitaine, logique comme la prudence, se disait, à l'endroit où ses fonctions de juge du camp l'attachaient, que le duel à la recherche était sans doute une très-belle invention américaine, mais qu'il n'avait pas dû être inventé par un témoin. Car enfin, se démontrait l'excellent Belperfumo, il n'est pas impossible, il est très-possible, au contraire, qu'une balle lancée par des combattants si peu en ligne, au lieu de frapper celui-ci ou celui-là, aille atteindre l'innocent second, qui n'est là que pour surveiller. Il est monstrueux, il est cruel de penser, se démontrait toujours Belperfumo, de se voir ainsi exposé au caprice d'un plomb mortel. On n'est plus homme, on passe à l'état de gibier, moins que cela, à l'état de chien. Le duel *à la recherche* ravale les seconds à la condition indigne d'un levrier.

Belperfumo, homme d'imagination, allait plus loin encore dans sa définition. Il aurait prouvé avec l'éloquence de l'émotion que les seconds couraient plus de

dangers, étaient infiniment plus en péril que les combattants eux-mêmes à ce terrible jeu rapporté des États-Unis : car si le combattant marche, va où il veut, choisit sa route et distingue son sentier, le témoin immobile n'a aucune de ces précieuses ressources. Obligation pour lui, obligation absolue de devenir toujours le centre fatal des deux points qui tendent à se rapprocher. C'est à frémir d'y penser. Belperfumo y pensait beaucoup dans l'épaisseur de son manteau et la profondeur fourrée de ses bottes. Son seul œil fonctionnait encore comme dix yeux par-dessus ses épaules timorées. Ce ne fut que de l'excessive prudence tant que lord Murton et le comte Palma marchèrent en se tournant le dos et vers deux horizons opposés. Mais le moment vint où ils firent volte-face et avancèrent résolûment l'un contre l'autre la carabine en joue. La prudence changea de nom chez Belperfumo.

Malgré lui il éprouva le besoin de rompre la monotonie de l'immobilité. Il fit quelques pas autour d'un arbre pour en examiner la forme et l'essence, ayant soin de le mettre entre lui et la lueur d'acier qui l'inquiétait.

Aussitôt il se vit menacé par la carabine de lord Murton arrivant du côté opposé. Nouvel accès nerveux du capitaine, qui s'enfonça un peu plus avant dans le massif d'arbres plantés autour du vaste carrefour que

ses fonctions lui imposaient comme observatoire. Peu à peu il s'éloigna tant que sir Rickards s'inquiéta de son absence. Il fallait qu'il fût là. Les deux témoins ne doivent pas se quitter dans le duel *à la recherche;* leur responsabilité est encore plus liée que dans le duel ordinaire; rien ne serait plus facile que de le changer en assassinat, sans cette solidarité de présence. Sir Rickards appela:

— Monsieur! monsieur!

Belperfumo, sans répondre, se dit avec mauvaise humeur: Voilà maintenant ce brigand d'Anglais qui m'appelle.

— Monsieur! monsieur!

— Me voici! répondit enfin le capitaine Belperfumo.

— Où êtes-vous donc?

— Le froid m'avait saisi... j'ai essayé... j'essaye pour me réchauffer de faire quelques pas...

— Votre place est ici, monsieur.

— Je le sais bien.

— Alors ne vous écartez pas.

— Je ne m'écarte pas.

— Je vous demande pardon.

C'est qu'en ce moment Belperfumo croyait voir un canon de carabine dans le prolongement de son flanc droit, l'autre canon dans la direction de son flanc gauche.

— Mais, monsieur...

— Mais quoi, monsieur?... Je fais cesser le combat à l'instant même, si vous ne cessez vous-même, à l'instant même, vos intentions suspectes. Que faites-vous derrière cet arbre?

— J'ai étudié autrefois la botanique...

— Attention ! monsieur, interrompit sir Rickards.

Le comte Palma toucha la détente.

Malgré lui Belperfumo se rapetissa le long du tronc d'arbre qu'il ne voulait pas abandonner. Ce geste du comte n'était qu'une des mille ruses permises dans le duel *à la recherche*. On vise dans le but d'obliger l'adversaire effrayé à décharger son arme à une distance lointaine; puis on vient vivement sur lui et on le tient à merci. On le tue à froid.

— Lord Murton fait le même mouvement ! dit sir Rickards à Belperfumo.... Observez, monsieur ! observez ! mais où êtes-vous donc ?

— Ici, monsieur.

— Où !

— Ici.

— Je ne vous vois pas.

— Ici, dans cet arbre. Brigand d'Anglais !

— Comment, dans l'arbre.

— Oui.... pour mieux observer,.. j'ai cru devoir..

— Vous avez cru devoir grimper !....

— Oui... scélérat d'Anglais !

— Monsieur, je vous invite à descendre...

— Cependant un témoin a bien le droit...

Sir Rickards allait répondre à l'agile capitaine, quand il fut tout à coup forcé de porter toute son attention sur les deux combattants qui, dans l'un de ces moments d'ivresse particuliers à ces sortes de duels, coururent l'un sur l'autre pour se rencontrer à vingt pas d'intervalle seulement, au milieu du carrefour d'où ils étaient partis, par conséquent presque sous les yeux de sir Rickards et de Belperfumo, plus ému que jamais.

Palma s'incline sur le côté gauche et dirige sa carabine au front du capitaine de frégate. Murton, ployant la jambe gauche, tendant la droite, vise également au front du comte Palma.

Leur respiration est arrêtée; ils ne respirent plus que par les yeux.

— Qui va tirer? Qui va frapper? Qui va tomber ? La minute sanglante vibre. Ils avancent encore !

Belperfumo a froid dans tous les membres, dans tous les nerfs, dans toutes les jointures, dans tous les ongles et dans tous les cheveux.

Ils avancent toujours. Le doigt de Palma effleure la détente. La main de Murton se crispe sur la platine. Le même instinct dit à l'un et à l'autre adversaire qu'il va être devancé par son antagoniste.

Sans changer son attitude penchée, sans dévier d'une ligne, sans déranger l'inflexibilité de son regard, Palma bondit circulairement, toujours la carabine menaçante. Sans se relever, sans se mouvoir pour ainsi dire, Murton tout d'une pièce opère le même saut circulaire à l'autre point du carrefour et tient encore sous l'agression flagrante de sa carabine la vie du comte Palma.

Dans cet instant suprême la voix de Belperfumo se fit entendre comme dans les nuages.

— Messieurs ! criait-il, messieurs ! messieurs ! !

— Silence! cria sir Rickards... pas de distractions en un pareil moment !...

— Messieurs ! répéta Belperfumo... une voiture !

— Taisez-vous? reprit d'un ton impératif sir Rickards, qui savait maintenant comment on traitait les Belperfumo, taisez-vous ! ou je vous apprendrai plus tard de quelle manière doivent se conduire des témoins dignes de ce nom.

— Deux voitures ! cria de nouveau Belperfumo, deux voitures !..

Les deux champions comprirent qu'ils allaient être dérangés dans leur combat; tout en gardant leur attitude mortellement hostile, ils se faufilèrent dans le massif, haletants, en sueur, l'œil en feu, jouant au volant avec la mort.

Sir Rickards les suit. Belperfumo ne les suit pas.

Les deux voitures arrivèrent à l'endroit où s'étaient déjà arrêtées les deux autres, celles qui avaient amené Murton et Palma sur le terrain.

Elles arrivaient par deux directions différentes. Par celle qui s'arrêta la première, Rosenthal et Manfredi sortirent; ils regardèrent autour d'eux en hommes qui cherchent à vérifier une indication donnée.

— Que cherchent ces messieurs? leur demanda Belperfumo descendu de l'arbre, Belperfumo heureux de rencontrer des gens qui n'avaient pas de carabine à la main.

C'est Manfredi qui lui répondit par cette question vivement faite :

— Auriez-vous vu des personnes venues ici pour un duel?

Belperfumo avec importance :

— Sans doute, messieurs..... sans doute.....

Manfredi continua tout en regardant autour de lui avec inquiétude :

— Entre un Italien...

Belperfumo ne lui laissa pas achever.

— Et un Anglais?

— Précisément, monsieur... un Italien et un Anglais...

— Lord Murton ?

— Lord Murton...

— Et le comte Palma ?

— Et le comte Palma.

— Mais comme vous êtes instruit ! dit Manfredi à Belperfumo.

— Parbleu ! puisque je suis témoin...

Rosenthal et Manfredi avec étonnement :

— Témoin de quoi ?...

— Témoin du duel.

— Vous ! et de qui ?

— Du comte Palma, messieurs.

Rosenthal frappa du pied avec colère.

— Mais ce duel a donc eu lieu ! dit-il.

Manfredi, sans être plus calme :

— Arriverions-nous trop tard ?...

— Il n'a pas eu lieu, dit encore Belperfumo.

— Ah ! nous arrivons à temps, s'écria Manfredi.

— Dieu soit loué !

— Oh ! oui, Dieu soit loué ! Rosenthal.

— Mais il a lieu en ce moment, dit Belperfumo.

— Comment, il a lieu !...

— Que voulez-vous dire ?

— On se bat, voilà ce que je veux dire, répondit Belperfumo.

— Lord Murton et le comte Palma ?

— Mais oui! messieurs...

Ce fut le comble de la rage chez Rosenthal.

— Où donc, monsieur? où donc se battent-ils?

— Je n'en sais rien.

Manfredi marcha sur les pieds de Belperfumo.

— Il a lieu et vous ne savez rien!... Vous êtes témoin! Vous moquez-vous, à la fin? dit Manfredi saisissant Belperfumo par le bras et le soulevant de terre.

— Je ne me moque pas, monsieur...

— Que faites-vous ici? Voyons... que faites-vous?

La voix de Belperfumo hésitait beaucoup...

— J'attends...

— Quoi? Qu'attendez-vous?

— Que le combat soit fini.

— C'est un fou! dit Rosenthal.

— Monsieur! dit Manfredi passant un bras au cou du capitaine Belperfumo, voulez-vous, oui ou non, nous dire ce qui se passe!... Je vous en conjure par vos aïeux!

— Monsieur! dit Belperfumo dans une fausse colère... je vais vais vous le dire... mais lâchez-moi...

— Parlez! nous verrons ensuite.

— Lâchez-moi!

— Rosenthal, donnez-moi cette carabine...

— Une carabine! une carabine! dit Belperfumo en

gémissant dans les profondeurs de sa cravate. Est-ce que vous voulez m'assassiner? Il pleut des carabines dans cette maudite forêt...

— Non! nous ne voulons pas vous assassiner, mais je veux me battre, entendez-vous? puisque je suis venu ici, je veux me battre avec quelqu'un, continua ce brûlé de Manfredi... D'ailleurs, je l'ai reconnu à votre accent, vous êtes Génois... Oui, vous êtes Génois! je suis Napolitain... l'occasion est trop belle...

Belperfumo, qui savait quelle haine enragée a toujours régné entre les Napolitains et les Génois :

— Je ne suis pas Génois! s'écria-t-il.

— Vous parlez avec les dents fermées : vous êtes Génois!... vous dis-je.

— Je vous jure que je ne parle pas avec les dents fermées.

— Si fait!!

— Laissez! laissez! dit Rosenthal...

— Non!...

— Voyons! monsieur, reprit Rosenthal, dites-nous avec calme...

Belperfumo fut dispensé de répondre. Du fond du massif revenaient, au pas de course, souillés de boue, le visage écorché par les épines de houx, les lèvres couvertes d'écume, parvenus tous deux à ce degré de sauvagerie que finit par donner ce féroce duel à la

recherche, si goûté pour cela des Américains, Murton, la carabine à l'épaule, le comte Palma, la carabine collée à la joue.

Comme pour animer cette scène déjà assez chaude, assez violente, deux gros chiens de chaufourniers (il en erre toujours dans la forêt de Soignies) s'acharnaient sur eux en criant et en aboyant. Ils bondissaient devant eux, se jetaient à leurs jambes, troublaient leurs regards. Enfin, malgré les chiens, leurs cris, leurs aboiements, Murton et Palma se trouvèrent l'un et l'autre au bout de leurs carabines. Ils firent feu en même temps. Le comte Palma tomba, la poitrine ensanglantée. La balle de lord Murton lui avait cassé l'épaule.

Alerte et vif comme un chevreuil, Murton se redressa en passant la main dans ses cheveux. Il n'avait rien.

La bourre seule de la carabine du comte de Palma avait brûlé et noirci son front.

Sir Rickards ne lui dit que ces mots en lui serrant cordialement la main : « *All is well,* tout est bien. »

Rosenthal et Manfredi coururent relever le comte Palma.

Deux femmes, la marquise de Belverano et sa sœur Paola, se précipitaient sur le terrain en agitant leurs mouchoirs.

— Grâce! grâce!... criaient-elles..... grâce!

Elles joignirent le groupe agité qui occupait le centre du carrefour.

La marquise de Belverano, dans le trouble que lui causait cette catastrophe dont elle n'ignorait plus qu'elle était le sujet, se jeta au cou de Manfredi...

Sur ce qu'on lui avait raconté de la dispute à table, et des explications qui s'en étaient suivies, elle croyait que Manfredi s'était battu, qu'il était blessé...

En passant devant elle pour se rendre à sa voiture, le comte lui dit avec une souffrance pleine de noblesse :

— Madame, je vous fais mes excuses, je déclare avoir eu tort de parler de vous ainsi que j'ai osé le faire hier... Je vous tiens pour une digne compatriote... et mon heureux adversaire, l'honorable lord Murton...

La douleur ne permit pas au comte Palma de poursuivre.

Se détachant du cou de Manfredi, la marquise de Belverano, toute confuse de sa reconnaissance trop irréfléchie, alla vite prendre la main de lord Murton.

Lord Murton l'arrêta :

— C'est moi qui vous remercie, madame de Belverano; je vous aurai dû une occasion, la dernière

peut-être, où j'aurai pu mériter de me mesurer sans désavantage avec la jeunesse.

La belle Italienne se jeta dans les bras émus de lord Murton.

— Oh! non, dit-elle, oh! non, je veux vous être reconnaissante toute la vie...

— Maintenant, dit à demi-voix Rosenthal à Manfredi, nous pouvons, je crois, partir pour Anvers : nous sommes arrivés trop tard à la bataille.

— Comme Grouchy dans cette même forêt de Waterloo.

— Comme Grouchy...

— Napoléon et nous, continua Manfredi, avons été vaincus par les Anglais.

— Venez! Manfredi.

— Allons! la gloire nous reste à défaut de l'amour, murmura Rosenthal en soupirant.

— La fortune m'attend, dit parfaitement résigné Manfredi.

La marquise de Belverano avait tout entendu :

— Restez, dit-elle tout bas à Manfredi.

— Madame...

— Restez!

Rosenthal devint plus pâle que ne l'était en ce moment le brave comte de Palma au fond de sa voiture.

Rosenthal avait tout entendu, lui aussi.

— Maintenant, si nous allions déjeuner? dit à son tour cette agréable canaille de Belperfumo.

Les quatre voitures regagnèrent Bruxelles.

VIII

Combattants, témoins, parties intéressées, rentrèrent dans Bruxelles, mais aucun des personnages, ce jour-là, ne parut à la table d'hôte, afin d'éviter les regards indiscrets et les questions importunes.

Chacun resta dans son appartement, livré à ses réflexions.

Celles de Manfredi et de Rosenthal ne se ressemblaient guère comme nuances, quoiqu'elles eussent la même source, la même pente, et courussent parallèlement.

— C'est jouer de malheur, disait mélancoliquement Rosenthal... n'avoir qu'une occasion de forcer l'attention d'une femme à se tourner vers vous avec quelque intérêt, et voir cette occasion si soigneusement préparée s'évanouir!... Je vous le disais bien,

nous nous lèverons trop tard... votre paresse italienne... votre nonchalance napolitaine...

— Permettez, cher Rosenthal, nous ne nous sommes pas levés trop tard : c'est l'Anglais qui s'est levé plus tôt...

— Je ne m'explique pas alors comment...

— Rien n'est plus simple pourtant à s'expliquer. Obstiné à se battre avec le comte Palma, lord Murton aura enfin obtenu de celui-ci qu'il lui rendrait raison une heure avant notre propre duel. Notre duel avec M. de Palma était pour sept heures, il a mis le sien à six heures. Les détails m'échappent, mais voilà le fond.

— Je ne m'en consolerai jamais.

— Ceci est autre chose.

— Non, je ne m'en consolerai jamais.

— Après tout la marquise de Belverano vous eût-elle été bien reconnaissante? Réfléchissez, Rosenthal.

— J'aurais fait du moins une tentative qui m'aurait permis d'espérer en sa reconnaissance. Maintenant, je ne devine plus comment...

— Maintenant, noble étranger, je vous conseille de regagner votre Bavière à petites journées.

— Je quitterai Bruxelles à dix heures, ce soir... Vous aussi?...

Manfredi sourit d'un air céleste.

— Oh! moi...

— Qu'attendez-vous pour vous rendre à Anvers?

L'air céleste devint de l'arrogance.

— Oh! moi, répéta avec une fatuité superfine le Napolitain, moi...

— Vous?... vous?... après...

— Ma nuit n'est plus à moi.

— Votre nuit n'est plus à vous?

— Non, seigneur, non.

— Et à qui est-elle?

— A moi et à une autre.

— Manfredi!... si j'étais sûr de vous comprendre...

— Mais vous êtes sûr de me comprendre, Rosenthal.

Le dépit de Rosenthal creva.

— C'est faux, ce que vous laissez supposer là.

— Pas autant que vous le croyez.

— Qu'avez-vous fait pour cela?

— Je ne voudrais pas vous causer de la peine.

— Voyons, vous êtes-vous exposé, battu pour elle... pour qu'une pareille récompense?... Enfin, qu'avez-vous fait?

— Je suis venu au monde pour lui plaire. Je lui plais.

— Quand je vous aurai vu sortir le matin de son boudoir, où je vous aurai accompagné moi-même le soir, alors je croirai...

On frappa en ce moment à la porte de l'appartement...

Un domestique entra ; il remit à Manfredi un billet.

— De la part de madame de Belverano. Il n'y a pas de réponse.

Le domestique se retira.

Après avoir délicatement saisi le billet parfumé par un coin, Manfredi le promena comme une cassolette devant le visage inquiet et surpris de Rosenthal, afin de le narguer.

— Vous avez entendu, jeune étranger? de la part de la marquise de Belverano.

— J'ai entendu.

— Alors très-bien ! Je n'ai pas besoin de lire.

— Faites-moi grâce, Manfredi, de vos fatuités.

— Il n'y a pas la moindre fatuité...

— Savez-vous ce que contient ce billet, pour prendre un ton?...

— Je vois qu'une seule conviction ne vous suffit pas. Vous êtes comme votre fameux empereur Charles-Quint, qui en voulait deux pour croire à un roi de France, trois pour croire à une maîtresse, douze pour croire à un moine.

Manfredi décacheta le billet et lut à haute voix et avec une pleine assurance :

« Monsieur le comte,

» Voudriez-vous m'obliger de venir tout de suite chez moi?

» J'ai à vous parler seul d'une affaire importante qui nous concerne tous les deux.

» Je vous attends.

« Mes cordialités.

» VIRGINIA DE BELVERANO. »

— Eh bien?

— Je conviens que ce billet...

— Analysons-le, dit Manfredi en jetant au loin ses pantoufles, son bonnet et sa robe de chambre, pour passer un pantalon noir, mettre un habit et se chausser, analysons-le.

— Je vous fais grâce, comte.

— Non... lisez : *Venez tout de suite.*

— Elle est pressée... Quand on est pressé, on s'exprime toujours ainsi.

— Soit! Mais *j'ai à vous parler seul*, c'est-à-dire sans votre ami, sans votre compagnon, sans vous, Rosenthal. C'est parfaitement clair.

— Pourquoi la marquise n'aurait-elle pas à vous faire une confidence?...

— Mais c'est ce que je dis.

— Reste à savoir, Manfredi, le caractère de cette confidence...

— Quel caractère voulez-vous qu'ait une confidence entre une jeune femme et un jeune homme qui n'ont de commun entre eux que l'heureux hasard qui les a rapprochés ?

La passion a dicté ce charmant billet, la passion va y répondre, continua Manfredi en nouant avec coquetterie une riche cravate de soie étoilée de points d'or.

— La passion ! la passion !

— Ne voulez-vous pas qu'il soit question entre madame de Belverano et moi d'affaires commerciales?

— Attendez, du moins ! s'écria Rosenthal, qui avait trop de franchise pour dissimuler son mécontentement, attendez, du moins !...

— Que voulez-vous que j'attende ?... C'est à vous à attendre mon retour. Soyez tranquille, je vous dirai tout. Donc, vous m'attendez ! c'est convenu.

Après avoir placé une belle épingle en diamant au milieu de sa cravate, chef-d'œuvre de plis et de nœuds, Manfredi marcha fièrement vers la porte.

Elle s'ouvrit au même instant devant lui ; un autre domestique entra.

— Pour M. de Rosenthal, dit-il.

La porte se referma sur le domestique.

Après un étonnement réciproque, Manfredi demanda à Rosenthal :

— Peut-on savoir.

— Sans doute.

Rosenthal lut alors :

« Monsieur,

» Je serais heureuse et m'applaudirais de la liberté que je prends, si vous vouliez m'accorder chez moi quelques minutes d'entretien.

» Dois-je me flatter de cet espoir?

» Ma soirée est à vous. »

— Quelle signature? s'informa Manfredi.

Rosenthal simplement :

— Paola, comtesse de Belverano.

— Paola! Paola! une bonne fortune avec Paola!

Manfredi s'abandonna à toute la tempête d'un rire napolitain : c'était le Vésuve en éruption.

— Rosenthal, le sort est vraiment sans pitié pour vous depuis hier! On ne raille pas un homme, un artiste, un poëte comme il vous raille! A moi la belle marquise Virginia de Belverano, à vous la lugubre comtesse Paola de Belverano! à moi la fleur, à vous la racine! à moi l'étoile, à vous le nuage! à moi...

Rosenthal, après avoir replié le billet de Paola avec dignité :

— Assez de comparaisons, comte.

— Vous n'irez pas à ce cruel rendez-vous? Oh! non!

Rosenthal ne répondit rien.

— Vous allez répondre que vous avez la migraine, une fluxion, la fièvre scarlatine... que vous êtes mort subitement.

— Je me rends chez la comtesse.

Manfredi fut renversé.

— Allons donc!

— Je m'y rends, vous dis-je.

— Pas possible!

— De ce pas.

— Vous me ravissez, généreux étranger.

En un clin d'œil Rosenthal, plus simple dans sa mise que son orgueilleux compagnon, eut achevé sa toilette de visite.

— Nous sortons donc ensemble?

— Vous le voyez, Manfredi.

— Passez devant : à tout malheur, tout honneur!

Les deux amis quittèrent l'appartement.

Quand ils furent dans l'escalier, Manfredi dit à sa victime :

— Il me semble vous avoir entendu dire que vous

désiriez me voir entrer le soir chez madame de Belverano et me voir sortir le matin, pour être à peu près convaincu... Accompagnez-moi donc, venez me voir entrer.

Il fallut beaucoup de résignation à Rosenthal pour recevoir tous ces coups d'épingle empoisonnée : il les reçut avec courage, plus indigné au fond que honteux d'une préférence qu'il se voyait si impudemment enlever et dont il se sentait si digne.

Manfredi et Rosenthal se séparèrent dans ces interminables couloirs de l'hôtel Bellevue, pour aller, le premier, chez la marquise de Belverano ; le second, chez la comtesse Paola.

Par caprice, sans motif ou avec intention, la marquise de Belverano s'était parée comme pour aller au bal ou à quelque grande soirée.

Elle était brillante comme aux soirées du banquier Torlonia, au temps de la grande prospérité romaine.

Les fleurs, les gazes, les perles, les diamants, la soie et le corail formaient une serre-chaude à cette fleur italienne transportée par l'orage sous le ciel du nord.

Elle frappa d'admiration le voluptueux Napolitain. Il se perdit dans un labyrinthe de phrases parfumées sans commencement ni fin. Sa faconde s'empêtra de la belle manière. Mais les femmes, même les plus du

monde, même les plus spirituelles, ne détestent pas cet embarras qu'elles causent. C'est encore une victoire sur l'homme, un triomphe secret sur sa prétendue supériorité.

La marquise ne tendit pas la main, pas seulement un doigt secourable au Napolitain présomptueux qui se noyait. Elle le laissa aller au fond, remonter à la surface, redescendre et remonter encore avant de lui dire le plus léger mot d'encouragement. Quand, lassé de cet exercice, dont il sentait lui-même le ridicule, Manfredi se fut réfugié dans un silence tardif, la marquise, après l'avoir regardé avec une bonté généreuse, ouvrit ainsi la conversation :

— Monsieur le comte, étiez-vous bien sincère hier quand vous me disiez sérieusement que votre projet était de vous rendre aux États-Unis pour vous faire chanteur ?

— Si j'étais sincère ! madame ; j'étais sincère comme ma ruine. Pourquoi doutez-vous ?

— Nous pouvons nous le dire en face, reprit la marquise de Belverano ; nous sommes, vous et moi, de race orgueilleuse...

— Sans doute, madame ; mais...

— N'éprouvez-vous pas un froissement horriblement pénible à monter sur un théâtre, à vous mettre au visage du blanc et du rouge — ce rouge

odieux ! — à vous exposer aux sifflets?... car enfin...

— J'éprouve ce froissement, oui, madame; mon cœur se soulève, mon courage m'abandonne... c'est vrai, en pensant aux risques, aux affronts... mais pour reconquérir ma position — vous avez fait appel à ma sincérité — pour reconquérir ma position, je crois... oui, je serais capable de montrer des ours et de faire danser des chiens en place publique. La fortune ! la fortune ! la fortune ! pourriez-vous vous en passer, vous, madame?

— Moi non plus, répondit franchement la marquise.

— Vous voyez...

— On ne s'en passe pas, reprit avec enthousiasme le comte, se sentant appuyé, non ! on ne s'en passe pas, une fois qu'on l'a connue. C'est absolument comme lorsqu'on a pris l'habitude d'user de l'opium, de goûter les rêves qu'il procure. On sait qu'on deviendra malade, fou, imbécile, stupide, qu'on mourra si l'on persiste à en prendre... s'arrête-t-on pour cela? Non ! on fume toujours de l'opium. Voyez les Chinois... L'or, c'est mon opium.

— Eh bien? reprit la marquise de Belverano, je vous crois : — vous allez devenir comédien... il faut dire le mot... mais si, au lieu de vous appeler le comte de Manfredi, vous vous appeliez la comtesse de Manfredi, prendriez-vous la même résolution?

— A plus forte raison, madame.

— Mais une comtesse !... songez !

— Quand je serais marquise ! quand je serais duchesse !..... quand je serais...

— Arrêtons-nous ; je ne suis pas reine, et c'est de moi qu'il va être question.

— De vous ?... comment de vous ?

— Vous m'avez dit hier en riant, à l'occasion du récit que nous faisions de nos infortunes : Faites-vous prima donna...

— Vous vouliez rire aussi en m'écoutant !

— J'étais très-sérieuse au fond de l'âme.

— En vérité ?...

— Vous m'avez entendue chanter.. Que je suis folle !... Mais non...

— Pardon ! madame.

— Où comment ?

— Ici... votre voix divine est venue me trouver dans mon appartement ; j'ai marché à l'aimant de cette voix et je me suis trouvé hier à votre porte.

— Eh bien ! n'est-ce pas trop mal ?

— Sublime, madame, sublime !

— Sans flatterie ?

— Sans flatterie... Vous chantez mieux que moi.

La comparaison fit rire joyeusement la marquise, dont la poitrine superbe se souleva à cette hilarité

avec toutes ses splendeurs de jeunesse et de charme.

Manfredi la prit courtoisement par la main et la conduisit au piano. Un livre de musique était ouvert. Tous deux se mirent spontanément à chanter un duo de la *Jérusalem* de Verdi. Manfredi accompagnait en chantant. Ces deux belles voix italiennes, jeunes, fraîches, vibrantes et passionnées luttèrent avec un bonheur inouï pour ne se vaincre ni l'une ni l'autre.

Ils éprouvèrent, elle et lui, ce ravissement que n'offre aucun autre art, de mêler son sentiment et son goût, ses études et ses émotions au sentiment, aux études et au goût d'un autre; mariage chaste et ardent, où le cœur s'unit au cœur sans que la pudeur rougisse ; aveu sans confidence ; union éternelle d'un quart-d'heure.

— Brava ! brava ! s'écria Manfredi en délire quand le duo fut fini, brava ! bravissima !

Puis il se mit à crier comme s'il eût été à lui seul le public : la Belverano ! la Belverano !

La marquise partageant cette folle joie :

— Assez ! comte, assez !

— Non ! je vous redemande encore. La Belverano !

— Assez ! je vous en prie...

— Je veux vous couvrir de fleurs. A moi ces fleurs, toutes ces fleurs !

Et il jeta sur le tapis du salon toutes les fleurs qui

étaient dans la jardinière et les vases de la cheminée.

— Vous êtes fou, comte!

— Très-certainement je suis fou. Je veux vous embrasser.

— Pour cela, non! le public n'embrasse jamais la prima donna, et vous n'êtes ici que le public.

— Mais un public ivre, extravagant... Quelles sont vos prétentions maintenant?

— Que voulez-vous dire?

— Combien exigez-vous d'appointements par an.

La marquise se prêtant à la comédie :

— Dix mille francs. Est-ce trop?

— Je vous en donne trente mille.

— Trente mille francs!

Le comte appuyant :

— Et un bénéfice.

— Mais ..

— Taisez-vous! ou je double impitoyablement vos appointements... Vous aurez en outre quatre mois de congé.

— Arrêtez-vous! impressario! arrêtez-vous!

— L'administration mettra tous les jours une voiture à vos ordres.

— Est-ce tout?

— Pas encore, madame. On dételllera les chevaux de cette voiture dans chaque ville où vous passerez.

— C'est fini, j'espère?

— A peu près. Vous voilà et je vous salue prima donna, la grande, l'illustre prima donna! Maintenant voulez-vous me faire la faveur de me dire si vous daignerez m'accepter comme l'humble compagnon de votre gloire? comme votre chanteur au théâtre, votre accompagnateur dans les concerts, et comme votre protecteur obscur dans les contrées que nous visiterons ensemble?

— Oui, répondit la marquise de Belverano en tendant sa main au comte.

Manfredi prit cette belle main, la porta à son cœur, puis à son front, puis à ses lèvres, disant à la manière orientale et à la manière occidentale : « Je suis votre esclave.»

Il est visible que ces deux natures expansives se convenaient à merveille et devaient aller l'une vers l'autre à la première rencontre. La rencontre venait de se produire : aussi le pacte s'était signé comme de lui-même. Les canons étaient partis tout seuls.

— Maintenant, reprit d'un ton satisfait Manfredi et avec l'accent arrêté d'une conclusion, je tiens non-seulement la fortune par les cheveux, mais par le cou. Elle ne m'échappera plus. Nos efforts réunis me l'assurent, et nous l'assurent, je devrais dire, car nous allons devenir associés. Nos forces doublent, triplent, centu-

plent. Cent mille francs nous sont d'abord garantis pour la première année; deux cents ou même deux cent cinquante mille francs pour la seconde... En cinq ans nous possédons un million ; d'un autre côté, en cinq ans mes biens me rapporteront le quart des anciens revenus... L'intérêt de cet argent... Pourquoi d'ailleurs nous séparer en si beau chemin? au lieu de chanter pendant cinq ans, chantons pendant dix ans... pendant quinze ans...

— Chantons toujours ! s'écria la marquise.

— Eh ! oui, toujours ! s'écria à son tour Manfredi en s'abattant encore sur le piano pour reprendre avec une furie de bonheur le duo de Verdi, que chanta également d'enthousiasme la marquise de Belverano.

— Il ne s'agit plus, reprit Manfredi quand ce lyrisme se fut un peu apaisé, que de procéder aux soins du voyage. Nous partirons dans quelques jours...

— Avant de passer en Amérique, je désirerais connaître Paris... dit madame de Belverano.

— Nous irons à Paris... J'avais résolu de m'embarquer à Anvers... Nous nous embarquerons au Havre... vous verrez Paris.

— Lord Murton, ajouta madame de Belverano, avait aussi parlé du Havre.

Le visage de Manfredi devint sérieux.

— Lord Murton, disiez-vous ?...

— Cet Anglais... vous savez... qui s'est battu pour moi ce matin....

— Je le connais parfaitement... mais pourquoi son nom vient-il ?...

— Voici... Lord Murton a eu un instant aussi le projet de me conduire aux États-Unis.

— Mais lord Murton ne chante pas ?

— Il ne chante pas, c'est vrai...

— Mais il est très-riche, continua Manfredi, qui jeta sa phrase universelle au hasard ; et quand on est très-riche, on va où l'on veut, avec qui l'on veut....

— Lord Murton, dit vivement madame de Belverano, ne serait venu avec moi qu'autant que je l'aurais voulu...

— Mon Dieu, madame... lord Murton... ce que j'en dis... lord Murton...

— M'a connue à Rome après le siége, quand j'étais prisonnière des Français. L'Autriche voulait m'envoyer dans une forteresse... Lord Murton intervint... Il est allié aux grandes familles politiques de l'Angleterre... il obtint ma mise en liberté... je lui dois bien quelque reconnaissance... quelque déférence.

— Sans doute, madame, sans doute...

— C'est un homme honorable, digne... excellent...

— Qui a dû avoir des passions fort vives, ajouta Manfredi...

— Je ne connais pas son passé, monsieur le comte; cette noble réparation par les armes qu'il a exigée pour ma sœur... acheva madame de Belverano.

— Nous lui en avons disputé le mérite.

— Je le sais, monsieur le comte... je le sais... Le hasard seul...

— Oui, le hasard seul a fait que mon ami, M. Rosenthal, s'est vu prendre sa place par M. le comte de Palma.

— Je n'en suis pas moins reconnaissante envers M. de Rosenthal... Nous suivra-t-il en Amérique?

— Oh! non, madame; la Bavière le réclame et l'attend. Il chantera avec le pinceau. C'est un grand artiste... Je ne devrais pas tant le louer.

— Et pourquoi mettriez-vous des bornes aux éloges donnés à un ami?

— Cet ami est mon ennemi.

— Votre ennemi?

— Mon rival...

— Heureux?... demanda naïvement madame de Belverano.

— Jusqu'ici je ne le pense pas, madame.

— Prenez garde... vous allez en partant le laisser maître du terrain...

Manfredi répondit avec sa belle fatuité :

— J'emporte le terrain.

— Oh! alors, c'est différent, répliqua la marquise de Belverano, qui aurait pu répondre toute autre chose, car elle n'avait pas compris du tout.

— Ainsi, acheva Manfredi, nous partirons seuls, vous, votre sœur et moi pour l'Amérique, où nous serons dans un mois au plus tard.

— Loin de l'Europe! murmura en soupirant madame de Belverano; loin de l'Italie! loin de la patrie! loin de tout?

— Rien ne vous la fera donc oublier? dit le comte. Heureux qui vous la fera oublier, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure! En attendant que vous rencontriez ce consolateur prédestiné, me permettrez-vous, madame, d'être l'écho, l'ombre, le souvenir de cette patrie que je regretterai beaucoup moins de mon côté? Je vous parlerai de l'Italie, de Rome, de Florence, de Venise, de Gênes; je vous en parlerai en vers, en prose, en musique : nous causerons en italien, dans la belle langue de Pétrarque et du Tasse, qui eux aussi, furent exilés et ne moururent pas, car ils aimaient...

On sonna à la porte de l'appartement. Il était temps. La femme de chambre de la marquise entra.

— Que voulez-vous, Nina?

— Sa seigneurie lord Murton...

— Qu'il entre!...

— Il n'est pas là, madame. Sa seigneurie envoie prier M. Manfredi, qu'elle sait chez vous, de vouloir bien lui faire dire s'il peut passer chez elle, ou s'il préfère que sa seigneurie aille chez lui.

— Je me rends à l'instant chez lord Murton. Vous permettez, madame?

— Je vous en prie... Vous connaissez donc lord Murton?

— Pas le moins du monde, madame.

— Allez, Nina!

— Oui, madame.

La femme de chambre s'éloigna.

— Que peut-il me vouloir? demanda Manfredi en prenant son chapeau....

— Je ne suis pas moins curieuse que vous de savoir...

— Je reviendrai tout vous dire si vous le désirez...

— Mais si c'est un secret?

— Raison de plus. M'attendrez-vous?

— Je vous attends.

IX

Il fut impossible à Manfredi, pendant le trajet de l'appartement de la marquise de Belverano à celui de lord Murton, de soupçonner le motif que pouvait avoir ce dernier pour désirer de lui parler.

Sa curiosité ne fut pas tenue longtemps en haleine ; du moins ne fut-il pas longtemps avant de se trouver en présence du brave capitaine de frégate.

— Ne m'en veuillez pas trop, lui dit d'abord lord Murton, si je vous ai devancé ce matin sur le terrain du combat : loyalement, cette rencontre avec le malheureux comte de Palma me revenait de droit, convenez-en.

Manfredi pressa la main de lord Murton.

— D'ailleurs, vous auriez peut-être été blessé dans ce duel qui sort des usages ordinaires, et qui ne mérite guère d'être connu...

— Sans doute, monsieur, j'aurais pu être blessé, mais c'est là le sort des armes, répliqua Manfredi : il eût été bien fâcheux que le sort vous choisît

plutôt que moi, pour briser un bras ou une jambe.

— Je ne vois pas cela, monsieur ; votre existence vaut plus que la mienne.

— Et pourquoi?

— La vôtre commence, la mienne finit. Voilà pourquoi.

— Qui donc est dans le secret des jours qu'il doit vivre? C'est très-bien, ajouta mentalement Manfredi ; mais il ne me dit pas pourquoi il a troublé mon délicieux entretien avec la marquise, et pourquoi il m'a appelé.

— Nul, il est vrai, continua Murton, n'est dans ce secret ; mais il y a tant de probabilités pour que les jeunes laissent passer les vieux...

— Vous ne m'avez pas fait venir pour vous attrister, interrompit Manfredi.

— Ah ! la jeunesse ! la jeunesse ! dit pour toute réponse lord Murton à l'observation du Napolitain.

— La jeunesse, sans les moyens de satisfaire ses désirs, reprit impatiemment et presque aigrement Manfredi, est pire peut-être que la vieillesse. A quoi me sert d'avoir un esprit jeune et un cœur jeune, des sens jeunes et des goûts jeunes, si ce que désirent mon cœur, mon esprit, mes goûts et mes sens, m'est constamment refusé? Ne vaut-il pas cent fois mieux alors avoir un esprit éteint, un cœur froid, des sens et

des goûts muets? Ne vaut-il pas mieux être mort?...

— Vous allez loin, monsieur Manfredi!

— Non, je ne vais pas trop loin. Pour ma part, j'aime mieux avoir sur ma tête les âges réunis de tous les patriarches, de tous les archontes et de tous les vieux de la Montagne que de passer ma vie de jeune homme à souhaiter constamment de bien dîner et de déjeuner à la porte odorante d'un restaurant, à souhaiter sans cesse d'avoir à mes ordres une belle voiture bien souple, bien rapide, et de marcher dans la neige l'hiver et au soleil l'été; à souhaiter...

— Mais vous n'en êtes heureusement pas là, coupa brusquement Murton! vous possédez...

— Je ne possède rien.

— Vos biens pourtant...

— Je me tue à le dire à tout le monde, mes biens ne vaudront quelque chose que dans vingt ans, et dans vingt ans je ne serai plus jeune.

La boutade de Manfredi semblait trop accuser lord Murton d'indiscrétion pour que celui-ci ne se hâtât de dire :

— Pardon! monsieur le comte, si le grand intérêt que je vous porte me fait aller au delà... Mais cet écart même, vous allez le voir, me conduit à vous dire le motif qui m'a encouragé à vous prier de passer chez moi.

— Vous avez un motif?

— Sans cela...

— Les Anglais...

— Vous leur faites cette part d'originalité!

— Qui ne la leur fait pas?

— Je vous remercie, monsieur le comte. Cette bonne opinion que vous professez à l'endroit de l'excentricité de mes compatriotees me met singulièrement à l'aise avec vous dans ce moment.

— Mettez-vous si à l'aise qu'il vous plaira, s'écria Manfredi, et partez de ce point, si cela doit vous être utile, que vous avez devant vous un homme plus ruiné encore qu'il ne le dit.

Après un intervalle silencieux :

— Vous comptez, reprit lord Murton sur le succès de votre voix pour réparer les brèches faites à votre fortune par la révolution italienne.

— Je ne vous le cache pas, m'ôter cette espérance, c'est m'ôter... c'est m'ôter tout...

Pour que Manfredi balbutiât cette crainte, il fallait certainement qu'il eût un doute : et pour éprouver, lui si suffisant, ce doute-là, une cause inconnue, nouvelle, devait agir pour la première fois sur lui.

Lord Murton le regardait, lui parlait, et son regard et sa voix pesaient comme une meule de granit sur cette nature brûlante, sensuelle, inflammable.

— Concevriez-vous des craintes sur une réussite sans laquelle, balbutia Manfredi, l'avenir m'effraye, m'épouvante?

Murton avec le même calme :

— Je vous ai entendu chanter, monsieur le comte.

— Oui, hier ou avant-hier chez madame de Belverano. Il ne faudrait pas me juger là-dessus. Si vous m'eussiez entendu ce soir.....

— Je vous ai entendu ce soir, affirma lord Murton.

— Ah ! eh bien?

— Vous avez des cordes admirables...

— Mais pardon ! monsieur, pour ma question... vous vous y connaissez?...

— Sans vanité... beaucoup... Je vous montrerai des lettres de la Malibran...

— Vous avez eu le bonheur de connaître la Malibran?

— Elle a passé un mois dans mon château, près de Manchester.

— Vous trouvez donc ma voix...

— Sonore, forte, pénétrante.

— Ah ! monsieur, vous raffermissez en moi, par vos éloges, un espoir...

Cette phrase de lord Murton tomba comme une hache :

— Mais vous avez trois notes incomplètes.

— Trois notes incomplètes !

— Trois notes. La première ne sort pas, la seconde est sèche, la dernière est usée.

— Mais, monsieur, ce que vous dites-là...

— Voilà un piano : chantez, et je vous accompagnerai.

— Trois notes ! répéta douloureusement Manfredi.

— Oui, monsieur le comte.

— C'est comme si, étant peintre, il manquait trois couleurs sur ma palette.

— Votre comparaison est juste. Mais donnez-vous une conviction, chantez, et je vous indiquerai...

— Je sens qu'en ce moment, bégaya Manfredi, il me serait tout à fait impossible d'élever la voix, de la conduire : l'émotion, l'impression pénible produite sur moi par votre jugement...

Sans se départir de son sang-froid, Murton continua :

— Je me trompe peut-être, monsieur.

— Je le crois, monsieur, dit Manfredi avec une fausse assurance.

— D'ailleurs, trois ans d'étude suivie à Rome et à Paris feraient disparaître ces vices dans votre voix.

— Trois ans d'étude ! ! !

— Au moins cela.

— Attendre trois ans !... trois siècles !...

— Vous êtes jeune.

— Le diable emporte la jeunesse ! s'écria en colère Manfredi, la jeunesse qui vous nourrit d'illusions, de nuages. Trois notes... trois ans d'étude ! ! ! la jeunesse... Voulez-vous l'acheter, ma jeunesse?... je vous la vends...

— Avec quoi la payer?... répondit avec un sourire amer lord Murton.

— C'était donc, reprit Manfredi, pour me dire qu'il me manquait trois notes dans la voix que vous m'avez prié de venir ici ?

Lord Murton tranquillement :

— Oui.

— Permettez-moi, monsieur, de trouver la peine que vous avez cru devoir prendre assez déplacée...

— Valait-il mieux vous laisser faire douze ou quinze cents lieues sur mer... vous laisser écraser par une déception formidable à votre arrivée?... Valait-il mieux?...

— Moi qui comptais gagner vingt mille francs par an !

— On est heureux à moins.

— Non, monsieur.

— Cependant, réfléchissez.

— En Italie, peut-être... Mais à Paris, à Londres...

— Tout le monde, répliqua Murton, ne peut pas vivre à Londres et à Paris.

— Je ne suis pas tout le monde, repartit Manfredi avec une mauvaise humeur parfaitement fondée; quand d'autres vivent à l'aise, d'autres qui ne me valent pas, quand d'autres ont quarante mille, cinquante mille, cent mille, trois cent mille livres de revenu, je ne vois pas clairement pourquoi je n'aurais pas le droit de désirer vingt mille livres. Il y a des gens auxquels il manque bien plus de trois notes dans la voix et qui ont... et qui ont tout ce qu'ils veulent.

La colère de Manfredi devenait comique.

— Si c'est pour moi que vous dites cela, dit poliment lord Murton, j'en conviendrai sans peine. C'est vrai, il me manque beaucoup de notes dans la voix et je suis excessivement riche.

— Croyez bien, s'excusa vivement Manfredi, que ma pensée n'a pas été un seul instant...

— Pardon! cela a été votre pensée, insista lord Murton.

— A la rigueur... ce sentiment... à mon insu...

— Nous disions, reprit Murton, que vous vous contenteriez de vingt mille livres de rente...

— Que je n'aurai jamais.

— Vous aurez le double.

— Vous dites? demanda Manfredi...

— Je dis, répéta avec le même flegme lord Murton, que vous aurez quarante mille livres de rente.

— Dans le ciel? sur le grand livre du Père éternel?

— Non, ou ici, ou à Londres, ou à Paris, où vous voudrez.

— La plaisanterie me ravit, mais la réalité me charmerait davantage. Je m'arrête à la plaisanterie et je la trouve...

— Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur le comte.

— Alors, il faut que vous ayez sur-le-champ découvert en moi quelque faculté... quelque talent auquel il ne manque rien...

— J'ai découvert mieux ou pis que tout cela : une passion terrible.

— La danse? demanda Manfredi, qui persistait à voir une plaisanterie dans les propos de lord Murton.

— La passion qui les renferme toutes : la passion de l'or.

— Je crois bien ! dit Manfredi... Et vous me savez un oncle qui aura bientôt la bonté de mourir, et la bonté plus grande encore de me faire en mourant quarante mille livres de rente?

— Oui, monsieur le comte.

— Je n'ai pas d'oncle d'abord... et je n'ai que des tantes fort pauvres.

— C'est moi qui vous assurerai quarante mille livres de rente.

— Vous, milord !

— J'en ai deux cent mille. Je puis donc...

— Laissez-moi revenir de l'étouffement d'une surprise... d'un éblouissement... Milord, il faut tuer un homme qui vous fait un pareil mensonge, ou le bénir dans le siècle des siècles s'il dit vrai.

— Il faut tout simplement lui rendre un jour la somme qu'il vous prête... Acceptez-vous?

— A titre de prêt?

— A titre de prêt, monsieur le comte...

— J'accepte... parce que je ne connais rien de plus franc et de plus simple que de répondre à l'originalité par de l'originalité. La vôtre est plus originale que la mienne, c'est vrai ; mais chacun fait ce qu'il peut.

— Je vous fais donc quarante mille livres de rente, répéta lord Murton avec le même calme qu'il eût dit : Je vous invite à dîner.

Il ajouta :

— Vous n'irez plus en Amérique.

— Excepté pour mon agrément, toutefois.

— Excepté pour votre agrément?

— On peut voyager avec trois notes de moins... Mais, s'interrompit Manfredi, ô douleur! ô ingratitude!... je suis déjà ingrat et je suis à peine riche!

— Pourquoi cela, monsieur le comte?... D'où vient?...

— Que va devenir madame de Belverano ! Je l'oubliais... elle qui, il n'y a qu'un instant...

Murton sonna, un domestique accourut.

— Le thé !

Le domestique s'éloigna ; lord Murton poursuivit :

— Vous aviez donc pris quelque engagement avec madame de Belverano ?

— Elle m'accompagnait en Amérique. Maintenant...

— Elle consentait donc à chanter sur un théâtre ?

— Réduite comme moi à cette extrémité, ajouta Manfredi sérieusement triste d'être riche et heureux sans pouvoir faire partager son bonheur à la marquise.

Le domestique apporta le thé.

Quand il fut parti, lord Murton reprit :

— Vous aimez madame de Belverano ?

Cette phrase fut dite d'une manière dubitative, et comme si elle n'eût demandé ni réponse ni attention.

— Et qui ne l'aime pas ! riposta le fougueux Napolitain, dont les sens s'éveillaient glorieux et vainqueurs depuis qu'ils s'appuyaient sur un trépied d'or. Et qui ne l'aime pas !... Ces yeux !.... cette taille !..... ces mains !..... ce coloris !. ... ces cheveux !.....

— Vous avez raison, monsieur le comte, qui ne l'aime pas ? Mais l'aimez-vous sérieusement ?.....

Manfredi sourit d'un air libertin.

— Je vous demande si vous l'aimez sérieusement.

— Je l'aime... mais oui... comme une belle femme...

— Mais à la place de cette belle femme, s'il y avait toute autre belle femme?...

Manfredi hésitait à répondre.

— Vous ne comprenez peut-être pas?

— Pardon... sans doute une belle Allemande... une belle Russe... une belle Espagnole... je ne crains, à vrai dire, aucune belle... pourvu qu'elle soit... belle...

— Oui...

— C'est là ce que vous voulez savoir?

— Oui... nous causons.

— Nous causons.

— Prenez du thé, comte.

En se versant du thé, Murton continua :

— Vous l'aimez, soyons francs, comme un bon dîner.

— Diable! s'écria Manfredi... la comparaison...

— Repoussez-la si elle est fausse...

— Sans doute un bon dîner...

— Nous en ferons d'excellents à Paris.

— Volontiers, milord. Après tout je vous avoue qu'un bon dîner... et une belle femme...

— Vous voudriez les deux?

— Avec quarante mille francs de rente.

— Revenons à madame de Belverano.

— Oui, milord.

— Que pourrait-on faire pour elle ?

— Ah ! oui, milord, cherchons... puisque vous êtes en train de faire des heureux... il vous serait peut-être facile de faire aussi des heureuses.

— J'ai offert beaucoup à madame de Belverano...

— Ah !

— Eh bien ?

— Elle a tout refusé.

— Tout !

Cette dignité de madame de Belverano passa comme un vent froid sur le cœur avide de Manfredi.

— De votre main ? demanda-t-il.

— De ma main.

— Alors elle n'acceptera de personne, ajouta Manfredi.

— Pardon, continua lord Murton, qui avait la préoccupation haletante du chasseur sur le point d'abattre son filet sur l'oiseau : pardon ! elle accepterait de quelqu'un...

— De moi ! interrompit cavalièrement Manfredi.

— De vous peut-être...

— J'y pensais depuis quelques instants...

— Elle accepterait de vous d'être riche et heureuse,

je le suppose du moins, mais à une condition...

— Une condition ?

— Grave, monsieur le comte.

— Quelle est cette condition ?

— De l'épouser.

Manfredi regarda soudainement Murton, qui conserva son impassibilité métallique.

L'inquiétude d'un rêve commençait à envahir le superstitieux Napolitain... cet or pour rien... ce sang-froid pour tout... cette femme... cette conversation qui semblait un hors-d'œuvre une minute avant... qui devenait étrange... formidable... fatale une minute après... Manfredi passait ses doigts dans ses cheveux, buvait sans se désaltérer... se levait pour partir... il ne partait pas...

— Ah! la condition est de l'épouser, répéta-t-il machinalement...

— La trouvez-vous difficile, cette condition? demanda lord Murton.

— Grand Dieu ! non ! Si belle, si noble, si intelligente... vertueuse peut-être...

— Dites sans doute, ajouta lord Murton.

— Qui ne l'épouserait des deux mains?

— Épousez-la donc !

— Moi !.. milord !

— N'êtes-vous pas riche ?...

— Oui...

— Très-riche?

— Grâce à vous, milord.

— Jeune comme elle est jeune?

— En effet...

— Beau comme elle est belle?

— Ma modestie... milord.

— N'êtes-vous pas du même pays?

— Oui...

— Ai-je écarté toute possibilité de refus!

— Bonheur sur bonheur! Je l'épouse, dit Manfredi transporté, et je l'épouse quand vous voudrez, car vous êtes devenu ma destinée, milord... je ne sais pas pourquoi.. Mais qui donc sait pourquoi?... Quand voulez-vous que je l'épouse.., si elle veut que je l'épouse...

— Ce mariage sera tenu secret pendant quelque temps... Vous comprenez que si le grand-duc apprenait que vous vous êtes uni à la marquise de Belverano, il saisirait vos biens tout comme les révolutionnaires les avaient déjà saisis. Il faudra que le temps ait passé sur les événements politiques avant de donner de la publicité...

— J'attendrai, milord, tout le temps qu'il faudra... son époux!... Enfin, s'écria Manfredi dans ces instants d'oubli où il perdait l'instinct de sa position... enfin,

en 1850 ! quand l'univers est en feu... quand le monde est plein de terreur et sillonné d'exil, deux êtres nageront dans la plénitude de toutes les félicités matérielles données à l'homme. Ah ! quelle vie, milord, je devrai à la fantaisie de votre générosité... quelle vie !... Venez, milord, venez, allons tout dire à madame de Belverano, qui ne doit pas être la dernière à savoir...

Murton arrêta par le bras l'impétueux Napolitain.

— Il y a une petite clause que je me suis réservé de mettre dans le traité de votre bonheur ; une clause à mon avantage.

Manfredi s'arrêta dans son vol pour connaître la clause.

— Vous me donnez, reprit Murton, votre parole d'honneur que, dans le cas où vous l'accepteriez, vous l'observeriez fidèlement de tous points.

— Je vous donne ma parole d'honneur... dans le cas bien entendu où j'accepterais... Dites-moi cette clause...

— Approchez, dit lord Murton à Manfredi.

Murton inclina alors sa tête sur la tête du comte et il lui dit quelques mots à l'oreille.

— Jamais ! — s'écria Manfredi après avoir entendu cette clause : jamais ! jamais !

— Ne crions pas pour cela... Au lieu de quarante

mille livres de revenu, j'aurais pu en donner quatre-vingt mille...

— Quatre-vingt mille, dit Manfredi pâle comme un possédé sous le charme et la terreur de l'obsession... quatre-vingt mille livres de revenu ! J'accepte : j'épouserai madame de Belverano. Venez !

X

Tandis que Manfredi courait d'un enivrement à une surprise, de l'appartement de la marquise de Belverano à celui de lord Murton, Rosenthal s'était présenté chez Paola qui l'attendait en brodant un ornement d'église.

Le jeune artiste bavarois ne la reconnut pas d'abord. On eût dit une autre femme. Sa toilette, quoiqu'elle fût simple, lui donnait une expression et une physionomie nouvelles, ou plutôt le grand caractère des jours plus près de sa jeunesse, des jours calmes de la prospérité. De longues épingles d'or et des nœuds de jais soutenaient et décoraient ses beaux cheveux d'impératrice. C'était la mode génoise, avec tous ses gra-

cieux caprices autour d'une tête romaine. Paola et sa sœur se ressemblaient beaucoup.

Même type, mais chez Virginia découpé sur un fond brun, chez Paola sur un fond sombre. Paola était plus grande, moins gracieuse, mais plus fière de tournure. Ses yeux, qui n'avaient pas la longue volupté de ceux de sa sœur, rayonnaient peut-être de plus de tendresse; cette tendresse venait de plus loin. Elle avait les ondulations du cou aussi heureuses que celles de la marquise; sa bouche n'était pas aussi fraîche, aussi riante, mais que de finesse, de bonté et de douceur dans le frémissement de ses lèvres! La païenne éclatait sous la peau de la marquise: elle était du temps des conquêtes d'Antoine, quand Rome était riche et pompeuse. Paola rappelait les jours décolorés de la décadence. Elle portait mieux le voile de mélancolie que le manteau de pourpre. La robe de soie grise qu'elle avait ce soir-là convenait admirablement à son teint et à la gravité de son visage; et la riche dentelle noire qui courait en fine découpure sur le corsage, en galeries sur les épaules, complétait le haut de son costume, élégant et sérieux.

Il est à remarquer, et la remarque vaut qu'on s'y arrête, que ces sortes de visages et de caractères de femmes ne sont, à proprement parler, particuliers à aucun pays; et la preuve, c'est que Van-Dick, le Do-

minicain, Murillo et Largillière, ont tous fait des portraits, soit de dame flamande, soit de dame romaine, soit de marquise espagnole, soit de duchesse française qui ressemblent par la physionomie et par le costume à Paola Belverano.

La beauté de race, la dignité morale, la pensée encore plus que la chair, forment cet ensemble, qui a des points de comparaison à offrir partout, comme pour laisser soupçonner qu'il existe une famille mystérieuse chargée de perpétuer sur la terre le sentiment patricien de la naissance.

Cette vérité fut reconnue par Rosenthal en approchant de Paola, quoiqu'elle eût mis le plus de grâce et d'aménité possible à le recevoir.

— Monsieur Rosenthal, lui dit-elle, je sais que vous venez du pays de la grande peinture et des grands maîtres, et que vous retournez en Allemagne pour appliquer vos études à des travaux d'art et de piété.

— Oui, madame, mais j'ai bien peur de rapporter chez moi ces beaux souvenirs à peu près comme les voyageurs rapportent les fleurs qu'ils ont cueillies dans un autre climat... pâles... desséchées... mortes.

— Ce n'est pas tout à fait parce que je pense comme vous, monsieur, répliqua Paola, que je vous prie d'accepter cette petite peinture passée de génération en génération dans ma famille, jusqu'à moi qui vous l'offre.

Ce que Paola appelait une petite peinture était une petite toile, en effet, enfermée dans un petit cadre; mais un seul regard suffit à Rosenthal pour se convaincre de la merveilleuse valeur du tableau.

Paola, en le lui remettant, lui dit:

— Cette figure de Vierge passe depuis deux cents ans dans ma maison pour être de Raphaël. Est-elle de lui? n'est-elle pas de lui?... Qui peut le dire?

— Est-elle de lui! s'écria Rosenthal en examinant avec une vénération enthousiaste le chef-d'œuvre qu'il tenait, mais qu'il se hâta de rendre à Paola en lui disant : Si de pareils ouvages se payaient en admiration, à coup sûr celui-ci m'appartiendrait, mais comme le beau, heureusement pour les artistes, se traduit par de l'or, ce tableau est d'un prix qui me défend de l'accepter. D'ailleurs, je n'ai aucun titre...

— Vous avez voulu risquer votre vie pour protéger mon nom contre les attaques d'un homme qui a trop payé sa légèreté...

— Je n'ai fait qu'un devoir.

— Personne ne l'a compris avec autant de désintéressement et de noblesse, pas même votre ami, pas même lord Murton, quoiqu'ils aient l'un et l'autre, comme vous, toute ma reconnaissance. Gardez donc ce souvenir de notre rencontre...

— Encore une fois, madame, je ne puis accepter... Ce tableau, qu'il soit ou non de Raphaël, vaut au moins...

— Ne dites pas ce qu'il vaut !

— Permettez-moi du moins, continua Rosenthal, d'en faire hommage au musée de mon pays...

Paola se tut ; son silence n'était pas tout à fait une preuve qu'elle goûtait cette destination...

— Après tout, dit-elle avec un sourire céleste et magnifique comme le pardon, il faut bien faire du bien à qui nous fait du mal. Les Allemands...

— Ah ! j'avais oublié... s'écria Rosenthal...

— Et moi j'ai eu tort de me rappeler, interrompit Paola...

— Oui, vos ennemis !... les Allemands !... poursuivit Rosenthal... mais je suis un peu Allemand moi aussi, madame.

— Non, vous êtes artiste, poëte, passionné... Faites donc ce qu'il vous plaira de ce tableau. Il est à vous... bien à vous...

— N'accepterez-vous pas de moi ?... oh ! ne vous attendez pas, madame, à un Rubens en échange d'un Raphaël... n'accepterez-vous pas de moi votre portrait ?

— Mon portrait... je suis bien...

— Oh ! ne me dites pas ce que vous valez, s'écria

vivement Rosenthal, retournant contre Paola le mot charmant qu'elle venait de dire à propos du prix que Rosenthal lui-même attribuait à l'œuvre présumée de Raphaël.

— Soit, j'accepte mon portrait... un simple profil.

— Comme il vous plaira, madame.

— Quand commencerons-nous ?

— Tout de suite, pour avoir fini dans un instant, répondit Rosenthal en sortant ses crayons et en prenant une feuille de papier blanc sur un bureau ouvert.

Paola s'assit à quelques pas de l'artiste bavarois, choisissant elle-même avec art une pose bien éclairée par la lampe, et Rosenthal commença.

Il apportait d'Italie cette facilité savante qui résulte de l'examen sérieux des chefs-d'œuvre, et qui passe dans la main.

En moins d'une demi-heure il eut achevé son travail.

Paola le prit de ses mains pour l'examiner :

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle : mais c'est le portrait de ma sœur...

— Comment!... balbutia Rosenthal, de votre sœur...

— Il n'y a pas à s'y méprendre.

— Peut-être quelques traits...

— Non, c'est tout elle.

— Vraiment!... vous croyez voir... Votre ressemblance avec votre sœur fait peut-être...

— Oh! c'est extraordinaire...

Les exclamations de Paola ne finissaient pas.

— Ma ressemblance.... sans doute.... mais non.... jamais on n'a si bien réussi son portrait... Après tout, dit-elle en baissant la voix... qui s'en plaindra? Ce n'est ni elle, ni moi, ni vous....

Rosenthal rougit de sa méprise; oh! son embarras était grand.

Paola lui dit :

— Un autre jour vous ferez le mien... Je n'en garde pas moins celui-ci en souvenir de... ma sœur... et de vous.

Elle tendit la main à Rosenthal qui la pressa affectueusement dans les siennes, comme pour exprimer tout son regret.

Le regard que lui donna Paola lui fit comprendre encore plus quelle haute et bonne intelligence il venait de découvrir dans sa vie d'artiste et qu'il blessait pour la première fois qu'il la rencontrait.

Il prit congé de la comtesse quelques minutes après.

Rosenthal trouva Manfredi dans l'appartement qu'ils occupaient ensemble.

— Venez donc! lui cria le Napolitain, venez donc!

Il pétillait de mille sentiments de joie qu'il voulait manifester, mais il se voyait contenu par son serment, par une autre cause, par vingt autres causes qui lui fermaient la bouche au même instant.

— Rosenthal ! mon cher Rosenthal !

— Que vous arrive-t-il ?

— Ah ! mon ami.... il m'arrive tout.

— Mais, parlez !

— Oui, je parlerai... je vais parler... D'abord je ne vais plus en Amérique.

— Et pourquoi?

— Ah ! voilà ! je n'y vais plus parce que... la cause ne vous fait rien, mais je n'y vais plus...

— Et où allez-vous donc?

— Qui le sait?... qui le sait ?

— C'est bien vague. Vous avez donc renoncé à chanter ?

— Pour le public, pour l'infâme public, oui ; pour moi, non ! pour mon bonheur, pour répandre ma joie et le sentiment de ma prospérité au dehors, non ! je chanterai toujours, je chanterai sans cesse...

— Vous êtes donc redevenu riche, que vous êtes si heureux ? demanda Rosenthal avec une juste appréciation de l'homme.

— Oui, très-riche !

Ce cri échappé à Manfredi, Manfredi voulut aussitôt le retenir à deux mains.

— Très-riche... très-riche!... reprit-il; oui et non...

— Je commence à ne plus comprendre, dit Rosenthal.

— Ne me demandez pas comment : c'est un mystère... un grand mystère.

— Mais êtes-vous riche, oui ou non?

— Je vous le dis, oui et non, cher Rosenthal... c'est-à-dire pas encore.... mais je le serai.... bientôt... Ah! mon ami, il ne faut jamais désespérer... Ainsi, moi qui avais trois notes fausses dans la voix....

— Vous me faites peur, dit encore Rosenthal.... Vous me parlez de richesses, de trois notes fausses... seriez-vous devenu fou depuis quelques heures?

— C'est bien possible... mais fou bien heureux... Rosenthal, je vous commande douze tableaux pour ma galerie : six à la manière allemande, six à la manière italienne.

— Vous avez donc une galerie?

— Puisque j'ai un palais!

— Dans quelle ville?

— Où il me plaira. Vous fixerez vous-même le prix de vos ouvrages, Rosenthal.

— Si vous alliez vous coucher, dit Rosenthal, le repos classerait vos idées.

— Je n'en ai qu'une, mon ami, une seule : jouir! jouir de ma jeunesse, de mes sens, regrettant de n'en avoir que cinq! jouir! toujours jouir!!!...

— Ainsi, reprit Rosenthal, sérieusement affligé de l'état mental de son ami, ainsi vous ne pensez plus à madame de Belverano?

— Mais au contraire!

— Comment?

— C'est elle qui est cause...

— De quoi?

— Oui...

— Encore une fois, un bon sommeil de quelques heures...

— Laissez-moi, avec votre bon sommeil!

— Je veux bien... Mais en quoi madame de Belverano, que vous allez quitter pour ce fameux palais et cette galerie?...

— Mais je ne la quitte pas?...

— Vous ne la quittez pas?...

— Vous me forceriez à supposer, Manfredi...

— Ne supposez rien, Rosenthal, et croyez tout.

— Mais qu'y a-t-il, enfin?

— Ce qu'il y a! Vous avez lu les contes de Perrault?...

— Oui.

— Les *Mille et une nuits?*

— Oui...

— Les fées existent, n'est-ce pas ?

— Bonsoir, dit Rosenthal en se déshabillant... Vous me rendriez fou à mon tour, si je vous écoutais davantage ; bonsoir.

On frappa à la porte de l'appartement.

— C'est peut-être la fée, dit Manfredi en allant ouvrir.

— Je ne crois pas, répliqua Rosenthal.

Manfredi, après avoir lu le billet qu'un domestique lui remit :

— C'est la fée... Je pars à l'instant.

— Vous partez !

— Oui... ou plutôt nous partons, les dames Belverano, lord Murton et moi, pour Anvers.

— Ah ça ! dans quel monde mystérieux me jetez-vous ?... Vous partez !

— Je ne vous jette pas, je vous laisse, mon ami. Vous m'écrirez... écrivez-moi... entendez-vous ?

— De grâce ! Que veut dire ?.....

— Croyez-vous maintenant ?

— Parlez ! mais parlez... parlez ! !

— Plus tard.

— Vous me laissez et vous partez avec madame de Belverano ; vous n'allez plus en Amérique... Vous êtes riche ! Eh bien ! je devine...

— Devinez vite, car j'entends les chevaux...

— Lord Murton est millionnaire...

— Plusieurs fois.

— Il n'a pas de famille...

— Non.

— Pas d'enfant...

— Non.

— Vous lui avez plu....

— Je plais à tout le monde.

— Il vous a adopté. Voilà votre histoire.

— C'est presque cela.

— C'est cela! — c'est cela! Mais que faites-vous de la marquise?

— De la marquise?... hésita Manfredi. Oui... mon adoption par lord Murton n'explique pas..... n'explique pas tout.....

Rosenthal, après une demi-minute de réflexion...

— Manfredi...

— Quoi donc? Vous me faites peur!...

— Vous vouliez me faire croire aux fées...

— Ensuite?

— Croyez-vous au diable, vous?

— Mais... un peu... Hâtez-vous... ce billet de lord Murton...

— C'est lui qui vient de vous l'écrire?

— Oui. Mais achevez... pour Dieu!

— J'achève... Il y a du diable dans votre affaire, Manfredi.

— Allons donc!

— Je vous dis qu'il y a du diable.

Manfredi ne paraissait plus si rassuré.

— Manfredi, croyez-moi, ne partez pas avec cet homme.

— Avec qui?

— Avec cet Anglais.

— Vous croyez donc que cet Anglais est le diable? Le diable n'est pas Anglais..... c'est connu.....

— Monsieur, vint une seconde fois dire le domestique de lord Murton, sa seigneurie et ces dames attendent.

— Je vous suis... Vous voyez, Rosenthal, vous voyez!

— Je n'ai plus qu'une prière à vous adresser... concernant la marquise de Belverano.

Manfredi était déjà sur le seuil.

— Vous ne l'aimez pas...

— Rosenthal!

— Je vous dis que vous ne l'aimez pas, et moi je l'aime...

— Je crois, dit Manfredi, que vous m'avez déjà dit cela plusieurs fois.

— C'est pour la dernière, et j'ajoute...

— Voyons la prière...

— Vous allez devenir son amant. C'est la loi de votre double position.

— Son amant!

Manfredi sourit et laissa dire.

— Oui, son amant.

— Continuez et achevez, Rosenthal.

— Rendez-la heureuse!

— Mauvaise phrase de roman.

— Les mauvaises phrases de roman, Manfredi, cachent sous leurs guenilles les meilleurs et les plus vrais sentiments de la vie.

— Vous n'achevez pas...

— J'achève, monsieur le comte de Manfredi.

— Monsieur le comte! — Ah!

— Nous nous apprécions..... nous nous connaissons, ce qui est mieux.

— Un peu tard.

— C'est quand on se quitte qu'on se connaît.

— Voyons, Rosenthal... que m'arrivera-t-il, si je ne la rends pas heureuse?

— Je vous tuerai.

— Et c'est pour cela que vous m'avez retenu. Rassurez-vous, je ne serai jamais l'amant de madame de Belverano.

— Vous! — l'hypocrisie maintenant!

— Je vous le jure.

— Votre parole d'honneur ?

— Ma parole d'honneur, celle d'un noble Italien, celle d'un Manfredo-Manfredi dont tous les aïeux furent des hommes de loyauté, de courage et de vertu. Je vous donne encore une fois ma parole d'honneur que je ne serai jamais l'amant de la marquise de Belverano.

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Des larmes ! dit Manfredi...

— Adieu, Manfredi.

— Adieu ! Adieu.

Une minute après, la voiture de lord Murton tournait dans la cour de l'hôtel de Bellevue.

Rosenthal écarta le rideau pour la voir partir.

Une lune limpide blanchissait l'air comme en plein jour.

Deux regards rencontrèrent dans l'espace les regards de Rosenthal; c'étaient ceux de Paola...

Les portes de l'hôtel se refermèrent derrière l'équipage de lord Murton.

Huit jours s'étaient à peine écoulés que le comte Manfredi épousait, devant le consulat d'Autriche à Anvers, la marquise Virginia de Belverano.

Ce mariage se fit sans bruit, sans éclat, sans invi-

tation : personne n'en sut rien, pas même le consul; il était absent : ce fut le chancelier qui maria le comte à la marquise.

Le mariage religieux restait à célébrer.

Le soir même du mariage civil, la même chaise de poste, qui avait conduit les nouveaux mariés à Anvers, sortait par une de ces étroites portes fortifiées qui cernent la splendide ville de Rubens.

Dans la voiture étaient lord Murton et le comte Manfredi; rien qu'eux deux.

XI

Vingt jours seulement s'étaient écoulés depuis le départ de lord Murton et de Manfredi, qu'on entendit parler de ce dernier d'une façon qui étonna beaucoup de gens.

Son séjour à la Haye fut marqué par l'étalage d'un faste digne d'un nabab revenu de Java avec des tonnes d'or dans la cale profonde de ses vaisseaux.

Ces larges apparences de fortune, accompagnées d'un vieux nom historique, relevées encore par des

manières distinguées, le mirent avantageusement en évidence dans la fière capitale de la Hollande.

Il fut reçu à la cour, et cet honneur lui ouvrit immédiatement les salons de la noblesse et de la banque.

Il avait l'art de se faire aimer; on l'adora dans ce pays facile à tous les nobles sentiments.

Le comte de Manfredi eut la vogue.

Personne ne racontait avec plus d'esprit que lui, disait-on partout; personne ne chantait la romance et la chanson bouffonne avec plus de sentiment et de gaieté.

Avant de quitter la Haye il donna une soirée qui est restée dans le souvenir des Hollandais et qui, à notre avis, devrait demeurer éternellement dans la mémoire des gens qui tiennent à recevoir d'une manière originale et magnifique à la fois.

Manfredi ne se borna pas à traiter ses invités dans les limites étroites, quoique déjà assez spacieuses, de ses salons.

Il imagina ce qu'on appela, depuis cette immortelle soirée, *le champagne aux étoiles.*

Voici ce qu'il faut entendre par ce rafraîchissement inusité, tout entier sorti de sa riche cervelle napolitaine.

Après le bal, après le souper, après les glaces, après le punch, après que tout était fini, quand on

était déjà dans la rue, c'est à ce moment que se produisit et que prit naissance l'invention de Manfredi.

A chaque angle de rue, sur le passage des voitures ou des piétons qui sortaient de l'hôtel où s'était donnée la fête, deux hommes étaient postés, non pour vous demander la bourse ou la vie, mais pour vous offrir à la clarté d'une torche un long verre de vin de Champagne frappé.

Ainsi, ce soir-là, chaque invité put se rafraîchir jusqu'à sa porte, et diviser sa reconnaissance étape par étape.

Voilà l'origine *du champagne aux étoiles,* découvert en 1850, par Manfredo-Manfredi, trois cent soixante et tant d'années après la découverte de l'Amérique par un autre Italien infiniment moins gai.

Il promena sa prospérité récente à Cologne, à Berlin et à Vienne : c'est à Vienne qu'il rencontra le capitaine Belperfumo dans un état de délabrement qui fournit à l'un et à l'autre un épisode dans le goût plaisant des plus fines inventions de Bocace.

Nous l'avons entendu raconter de la bouche même du comte de Manfredo ; et ceci nous dispense d'insister sur l'authenticité d'une histoire dont les témoins, d'ailleurs, ne manquent pas à Paris. Nous parlons de celle du comte et de la marquise de Belverano. Belperfumo n'est que l'épisode. Voici l'épisode :

De familiarité en familiarité, Belperfumo avait fini à Vienne par emprunter de l'argent à Manfredi.

Celui-ci, quoiqu'il fût la prodigalité même, finit, de son côté, par se lasser de prêter à Belperfumo.

Il refusa d'abord poliment, puis sèchement, puis nettement.

— Vous me réduirez à être un réfugié polonais, lui dit alors Belperfumo.

— Peu m'importe, lui répliqua Manfredi, mais je ne vous donnerai pas un kreuzer.

— Puisqu'il en est ainsi, continua Belperfumo, conciliez, conciliez, du moins, votre résolution avec les droits de l'humanité.

— Comment cela, Belperfumo, mon ami?

— Vous dites que vous ne voulez pas me donner cinq cents francs?

— Non! je ne veux pas les donner!

— Vous dites que vous ne voulez pas non plus me les prêter?...

— Encore moins, Belperfumo.

— Eh bien! perdez-les, et je les trouverai!

Manfredi admira le moyen.

Il le mit à exécution sur-le-champ.

Il marcha, Belperfumo le suivit, et, quand ils furent dans une rue déserte, le comte laissa tomber un billet de banque sur lequel Belperfumo se jeta aussitôt

avec toute la palpitation d'un homme qui le trouve.

— J'ai trouvé cinq cents francs ! s'écria-t-il la larme à l'œil, en passant auprès de Manfredi : le hasard est plus généreux que vous.

Quand on vit le comte se diriger vers l'Italie, on ne douta plus que les grandes dépenses auxquelles il se livrait ne fussent la conséquence d'une large indemnité qu'il avait obtenue, en réparation de la perte et de la dévastation de ses biens patrimoniaux.

Il laissa se répandre ce bruit partout sur son passage; et lorsqu'il le jugea assez accrédité, il le confirma à la marquise à laquelle il ne cessait d'écrire.

— Oui, lui disait-il, tel est le motif qui m'a forcé de vous quitter si brusquement le soir même de notre mariage, à Anvers. Une heure de retard, et, par un enchaînement de circonstances dont les moindres détails vous seront révélés à mon retour, je perdais l'occasion de rentrer non-seulement dans mes biens, mais de toucher une indemnité colossale, sans proportion avec les dommages qu'ils ont essuyés. Je voulais être riche pour moi, pour vous surtout qui ne pouvez, pas plus que moi, vous passer des jouissances de la fortune. Je le suis maintenant, je le suis au delà de mes espérances, si je ne le suis pas au delà de mon désir de vous faire la femme la plus enviée du pays que vous aurez choisi pour l'habiter avec moi.

Les Italiens mentent bien ; les Napolitains mentent avec enthousiasme.

Manfredi dorait ses mensonges de phrases adorables qui exprimaient son amour pour la marquise, que nous ne pouvons pas absolument appeler encore la comtesse Manfredi.

« Il aimait, disait-il, avec toute la tendresse d'un premier amour, tout le piquant d'une position peut-être sans exemple, puisqu'elle n'était ni sa maîtresse ni sa femme ; avec toute la mélancolie de l'absence, avec toute l'ardeur d'un jeune homme et toute la gravité d'un époux.

» Son image était toujours devant ses yeux, son nom toujours sur ses lèvres. »

Manfredi eût admirablement réussi s'il eût écrit pour nos théâtres.

Il foisonnait de banalités ; il suait le commun, mais il le réchauffait avec de grands mots quand il écrivait, et de beaux yeux quand il parlait.

Comtesses et grisettes se laissent prendre à cette même glu.

La marquise de Belverano croyait aux lettres de Manfredi et elle y répondait sur le même ton : seulement ses lettres étaient plus sincères et infiniment mieux écrites.

Très-profondément elle aimait le comte et elle s'en-

nuyait de son absence dont le motif lui paraissait sans doute fort légitime, pourtant un peu voilé, un peu nébuleux.

Le cœur est romanesque et jamais faux; il s'abuse, mais il ne s'aveugle pas.

D'ailleurs, Manfredi laissait échapper souvent des contradictions dans les contes qu'il lui débitait sur l'état dans lequel il avait trouvé ses propriétés, sur les démarches qu'il faisait sans cesse pour lui en faire partager légalement un jour la possession.

Des erreurs de dates, de noms, frappaient la marquise.

Elle ne s'y arrêtait qu'en passant, mais elle s'y arrêtait.

D'un autre côté, elle remarquait que son mari cherchait peut-être un peu trop à se distraire de la privation d'une épouse qu'il disait tant aimer.

On lui écrivait de Florence qu'il avait repris ses habitudes d'autrefois, auxquelles il ajoutait l'ampleur et l'éclat d'une position de fortune beaucoup supérieure à celle dont il était en possession avant les événements politiques.

Il recevait tous les jours à dîner : ses équipages, dans le genre anglais, faisaient le sujet des conversations à la promenade.

Il donnait des fêtes splendides à sa maison de campagne entre Florence et Pise.

S'il fallait mesurer ses chagrins, ses ennuis d'être loin de sa jeune femme à la magnificence de ses plaisirs, il devait s'ennuyer et souffrir exraordinairement.

C'est peut-être cela, se disait la marquise, à laquelle il ne cessait d'envoyer des cadeaux aussi délicats que riches, des camées, des mosaïques, des tableaux, des statues, merveilles antiques qui pareraient bientôt le temple de leur jeune ménage.

Enfin tout allait bien jusque-là entre la marquise et son mari ou son presque mari, sauf cette pointe d'inconnu qui de temps en temps piquait madame de Belverano au cœur.

Lord Murton, pendant que Manfredi était à Florence et que madame de Belverano était à Anvers, s'était installé dans un fastueux hôtel de l'*Avenue Marbœuf*, aux Champs-Élysées.

C'est dans cette tortueuse rue, triste, gauche, mal pavée, mais peuplée de palais, et de palais comme il y en a peu, même à Florence, qu'il avait choisi le sien.

Derrière une grille rouillée mal défendue par des volets incomplets, au fond d'une cour mi-partie d'herbe et de petits cailloux, s'élevait le double escalier de cet hôtel.

Au delà un autre monde; au delà les lampes d'or suspendues sur des tapis qui conduisent de gazon en gazon au salon de damas jaune, au salon de velours

grenat; au delà les domestiques qui vont et viennent sans bruit; au delà les cheminées de marbre jaune sculptées par Pradier; les bronzes qui se dressent et se hérissent à tous les angles comme dans une pagode indienne; les meubles-ducs en bois d'ébène, les meubles-chevaliers en bois de rose; les vitraux de Maréchal, les tables en malachite, les coupes d'agate; au de là encore, non pas tout ce qu'on rêve, car, à parler exactement, on ne voit jamais en rêve que des choses communes ou incohérentes, mais tout ce qu'on ne rêve pas.

Depuis trois mois que Manfredi est en Italie, que la marquise habite Anvers, lord Murton meuble, enrichit, décore ce temple qui n'attend plus (il faut achever cette comparaison classique) que sa divinité.

Cette divinité n'est ni inconnue, ni mystérieuse : lord Murton la nomme tout haut, l'annonce à chacun; c'est lady Murton!

Quoi! lady Murton qui est dans l'Inde?

Oui.

Elle en revient, on l'attend.

Mais elle doit être bien vieille?

Pour qui, vieille?

Personne ne l'a jamais vue en Europe.

Murton a dit seulement une fois à madame de Belverano qu'il s'était marié jeune dans l'Inde...

Elle sera ce qu'elle sera.

Enfin on l'attend ; elle sera bientôt au Havre, bientôt à Paris, bientôt dans son bel hôtel de l'avenue Marbœuf.

Lady Murton est arrivée.

— Madame, dit lord Murton à madame de Belverano, qui n'arrivait pas des Indes, mais d'Anvers où elle ne se sentait plus la force d'attendre davantage son mari, d'où, d'un moment à l'autre, elle serait partie pour aller le retrouver à Florence, *ce qu'il ne fallait pas ;* madame, vous avez voulu venir à Paris où je vous ai écrit que le comte Manfredi ne tarderait pas à se rendre, vous avez bien fait. Mais vous ne pouvez pas, vous le savez, cohabiter avec lui tant que votre heureux mariage ne sera pas officiellement déclaré, et il ne peut l'être de quelque temps sans de graves dangers pour sa fortune personnelle, qui est aussi devenue la vôtre. Cet obstacle est en grande partie ce qui le retient à Florence où il espère obtenir du grand-duc l'agrément de vous honorer publiquement de son nom de Manfredi. Jusque-là vous ne pouviez pas occuper un entresol humide, vous la femme d'un homme aujourd'hui si puissamment riche. Que devais-je faire, moi votre ami, pour concilier votre impatience, votre dignité et votre intérêt à tous les deux ? Ce que je fais en ce moment : vous

prêter mon hôtel que vous habiterez tout simplement, tout naturellement, sous le nom de lady Murton, jusqu'au jour où vous irez habiter Florence avec votre mari. C'est un délai de quelques jours. Lady Murton ne portera, pendant ces quelques jours, ombrage à personne, puisqu'on attendait ici lady Murton qui, heureusement pour moi, n'arrivera jamais. J'avais créé ce prétexte d'une lady Murton pour motiver et justifier votre arrivée et votre séjour ici. Que votre mari arrive, et lady Murton redevient à la minute madame la comtesse Manfredi, la comtesse qui me quitte, que je ne reverrai jamais plus... M'approuvez-vous, madame, dans tout ce que j'ai fait, dit lord Murton en terminant?

— Si je vous approuve! répondit la marquise qu'accompagnait sa sœur Paola... Mon embarras est de vous remercier comme je le devrais, comme je le voudrais... et je ne trouve rien... Tenez! donnez-moi votre bras et laissez-moi admirer, dit-elle avec sa belle pétulance romaine.

Et, soutenue par le bras de son ami, elle disait, en marchant sur les tapis de Beauvais, que lady Murton n'était pas trop mal logée à Paris.

— Trouvez-vous, milord?

— Madame...

— Ce salon, continuait-elle, plaît infiniment à lady

Murton... Celui qu'elle occupait aux Indes pendant l'été pouvait être un peu plus grand, mais il n'était pas à coup sûr aussi richement meublé. N'est-ce pas, milord ?

— Oui, madame.

— Ces banquettes en brocatelle sont tout à fait du goût de lady Murton ; elle est reconnaissante du soin qu'on a pris de prévenir son désir extrême d'avoir un salon meublé à la vénitienne comme au temps des doges...

Donnant ainsi elle-même dans la fiction qu'elle était bien réellement lady Murton, tout le monde autour d'elle n'émit pas le plus léger doute.

Et comme Manfredi n'arrivait pas aussi promptement que ses lettres toujours plus brûlantes l'annonçaient, il devint officiel que tel équipage qui courait à telle heure le long des Champs-Élysées, se rendant au bois, était celui de lady Murton ; quand on passait devant sa grille, on disait :

« C'est ici l'hôtel de lord Murton, le mari de cette ravissante femme... »

A moins de se faire annoncer dans les soirées sous ce nom, ce qui n'eut pas lieu, la marquise de Belverano, ou plutôt la comtesse Manfredi, fut partout lady Murton.

Deux ou trois mois s'écoulèrent encore dans l'at-

tente du retour du comte, qui devait toujours beaucoup s'ennuyer à Florence, car il s'y amusait terriblement.

L'impatience de sa jeune femme était parfois au comble; rien ne balance dans un cœur épris un mari, un mari qu'on aime, bien entendu...

Mais Paris a tant de moyens de faire prendre patience, qu'elle décommandait les chevaux, faisait rentrer la chaise de poste qu'elle avait disposée pour son départ... et elle recommençait sous le titre de lady Murton à trôner dans son palais de l'avenue Marbœuf.

Pourtant toutes ces alternatives ne s'équilibrèrent pas toujours avec la même régularité.

Un jour la marquise, qui était parfaitement à l'aise pour faire surveiller le comte, puisque personne ne la savait sa femme, apprit que M. Manfredi avait poussé la douleur profonde d'être éloigné d'elle jusqu'à prendre une maîtresse.

C'était trop de désespoir.

Elle voulut aller à Florence.

Ce ne fut que sur l'observation de lord Murton qu'elle allait compromettre peut-être pour toujours par sa jalousie le résultat des démarches tentées auprès du grand-duc par Manfredi, dans le but de pouvoir avouer son mariage, qu'elle hésita...

Ce temps d'hésitation sauva tout; Manfredi arriva à Paris.

Il était temps.

Dire qu'il se fit pardonner est un aveu trop facile : — ce qu'il est plus utile de constater dans cette histoire, qui n'est que trop historique, c'est l'attachement dont il se sentit plus sérieusement épris en revoyant sa femme plus belle et plus charmante encore qu'à Bruxelles, où il l'avait vue avec le désavantage d'une toile bien peinte, mais hors du cadre.

Ici la merveille de Léonard de Vinci, la *Gioconda*, était dans sa bordure d'or, à son jour, à sa place, sous son angle exact.

La reine était dans son palais.

Au milieu de ces marbres, de ces velours et de ces lampas somptueux, elle était plus en relief.

Elle était enfin chez elle, dans le luxe.

Les métallurgistes et les chimistes ont eu tort de dire qu'aucun être animé n'avait été encore vu dans l'or.

Il y a des femmes qui ne peuvent habiter que l'or.

Elles y respirent parfaitement à l'aise.

Malheureusement Manfredi ne rapportait pas de Florence l'espérance de pouvoir bientôt appeler du nom de sa femme celle qu'il ne trouva pas mauvais qu'on eût appelée jusque-là lady Murton.

La cour de Florence, sondée et non consultée à cet

égard, était loin encore du pardon et de la clémence envers les révolutionnaires.

Il avait pressenti que le seul nom de la marquise eût soulevé des orages de haine et de colère.

Comment penser dès lors à parler de ce mariage ?

Il fallait se résigner à le taire encore pendant quelques mois, ce qui ne pouvait empêcher de le consommer, car Manfredi, encore plus que le lecteur ne s'en souvient, se rappelait qu'il n'était que l'époux à demi, c'est-à-dire pas du tout le mari de madame de Belverano.

Pour qu'il le fût complétement, il importait de donner à son mariage civil avec la marquise la sanction suprême et définitive du mariage religieux.

Paola surtout y tenait essentiellement.

On s'occupa donc du mariage religieux, qui n'est pas une affaire aussi simple que se le figurent ceux qui ne traitent des mariages qu'au théâtre...

Et la confession ?

Et la communion ?

Et les délais qu'imposent d'autres mariages déjà inscrits ?

Jusqu'à l'entier accomplissement de tous les actes religieux, la sœur Paola ne permettait pas que le comte Manfredi demeurât au delà de minuit sous le toit de l'hôtel.

Du reste, on ne s'ennuyait pas pendant ce temps de purgatoire.

Murton, Manfredi et la marquise couraient les fêtes et les spectacles de Paris ; la marquise avait la ville à connaître, et ce n'est pas un plaisir borné à un jour.

Chose étrange !

Manfredi seul ne prenait qu'une part douteuse à ces amusements qui auraient dû le transporter.

Il se surprenait à réfléchir, lui ! à regarder avec tristesse autour de lui.

Regrettait-il Florence, la maîtresse qu'il avait quittée, regrettait-il?...

Manfredi ne regrettait rien de tout cela et il aimait trop sa femme depuis son retour en France pour porter sa pensée au delà de son amour.

Un soir, qu'il se promenait seul, c'était trois jours avant son mariage religieux, sur la contre-allée des Champs-Élysées, une main le frappa légèrement à l'épaule.

Il se retourne...

— Rosenthal !

— Moi-même.

— Vous venez ?

— D'Allemagne, comte.

— Heureux de vous revoir !

— Moi aussi...

— Vos études vous ont appelé à Paris...

— Mes études ? Non.

— Je dois peut-être ignorer le motif...

— Au contraire, vous devez le savoir.

— Alors vous m'attendiez, vous me cherchiez...

— Oui...

— Mais pourquoi ne pas venir chez moi ?...

— Chez vous ?... Où donc ?

— Mais là.... dans cette rue... dans cette avenue...

— Mais c'est l'hôtel de lord Murton et de lady Murton...

— Vous avez raison, Rosenthal, reprit péniblement le comte... c'est l'hôtel de lady Murton...

— Oui, de la marquise de Belverano, devenue l'épouse de lord Murton, devenue aussi votre maîtresse.

— Rosenthal !

— Manfredi !

— Rosenthal !

— Oui, votre maîtresse ! et il n'y a pas un an, vous m'avez dit :

« Je vous donne ma parole d'honneur, celle d'un noble Italien, celle d'un Manfredo-Manfredi, dont tous les aïeux furent des hommes de loyauté, de courage et de vertu, que je ne serai jamais l'amant de la marquise de Belverano. »

— Mais je ne suis pas l'amant !

— Vous n'êtes pas l'amant de madame de Belverano... mais c'est elle qui vous donne palais, chevaux, voitures, et qui vous donne, oui ! noble comte italien, aux dépens de lord Murton... c'est elle qui vous entretient ! c'est elle qui...

— Rosenthal ! ! !

XII

Après l'outrage qu'il avait reçu, Manfredi n'avait plus qu'à prendre ses pistolets, réunir deux témoins, courir chez Rosenthal...

Rosenthal, qui raisonnait aussi de cette manière, attendit vainement plusieurs jours le comte offensé ; il ne reçut ni sa visite ni celle de quelqu'un chargé par lui de provoquer une explication.

Ce silence l'étonna beaucoup de la part d'un jeune homme dont il connaissait la résolution et la fermeté ; il l'étonna tellement qu'il en vint à se demander s'il n'aurait pas commis quelque grave erreur dans l'accusation avec laquelle il avait frappé le comte au visage.

Cette erreur pouvait être si monstrueuse qu'elle tombait au-dessous du mépris et par conséquent au dessous d'une réparation.

On ne se bat pas pour l'impossible.

L'âme loyale de Rosenthal creusa profondément ce doute; elle en aurait été affectée comme d'un crime, si un événement, la semaine suivante, ne fût venu lui rendre sa première persuasion.

Dans ses moments d'incertitude, Rosenthal s'était dit que le luxe du comte pendant son dernier séjour à Florence avait été grossi par l'exagération méridionale; que d'ailleurs, des revenus insignifiants permettaient de vivre à Florence et dans presque toute l'Italie avec un certain faste, et qu'enfin, à la rigueur, les dépenses faites par le comte depuis son arrivée à Paris répondaient à autant de dettes dont il aurait chargé son avenir déjà bien lourd.

Ces suppositions délicates, généreuses, élevées par l'espèce de repentir éprouvé par Rosenthal, s'ébranlèrent et penchèrent au moins autant que la tour de Pise, quand il apprit que quatre chevaux provenant des écuries de lord Bruce, quatre chevaux de race, restés trois mois sans acquéreur à cause de la cherté de leur prix, venaient d'être achetés et payés comptant par Manfredi.

Trente ou quarante mille francs ne se trouvent pas

ainsi dans la bourse d'un étranger, nettoyée par les nécessités et les exigences d'une révolution.

Ses convictions revinrent, et Rosenthal se dit, le caractère de l'homme lui étant bien connu, que Manfredi ne pouvait devoir qu'à la faiblesse d'une femme très-riche et très-amoureuse, qu'à lady Murton, sa position si éblouissante et si équivoque...

Dans le petit appartement qu'il avait loué rue Matignon, Rosenthal se livrait à ces combats de conscience, quand son domestique lui apporta un large pli qui venait à coup sûr de l'ambassade; un pli à cachet rouge armorié.

Il se hâta de l'ouvrir; son visage s'épanouit après avoir lu les lignes qu'il renfermait.

Prenant aussitôt dans un tiroir de son secrétaire une enveloppe de dimension égale à celle qu'il avait rompue, il y glissa la lettre reçue par l'ambassade, y joignit un billet écrit de sa main et scella le tout.

Il allait mettre l'adresse; son domestique entra de nouveau et vint lui annoncer la visite de deux dames.

Elles désiraient lui parler... elles tenaient à se nommer elles-mêmes...

Elles entrèrent.

Rosenthal poussa un cri :

— Mesdames de Belverano !

— Bien matinales, n'est-ce pas, monsieur de Ro-

senthal? dit la première la marquise en tendant une main amicale à l'artiste allemand, surpris autant qu'on peut l'imaginer.

Paola avait attendu que Rosenthal lui tendît la sienne.

Ils s'assirent tous les trois devant la croisée ouverte du petit salon, et presque au niveau d'un de ces derniers jardins qui restent encore à Paris.

La marquise avait quitté les étoffes noires; Paola les avait adoucies par les nuances d'un chapeau d'une élégance à coup sûr imposée par sa sœur.

Rosenthal continuait à rougir d'embarras, de joie et de surprise, à cette visite si peu prévue.

La charmante marquise, en jouant à terre avec la pointe de son ombrelle, attendait qu'il les aidât un peu à ouvrir le feu de la conversation, tandis que Paola, moins impatiente, parcourait d'un regard tranquille les belles gravures étalées le long des murs du salon.

— Je me suis permis, dit enfin Rosenthal, de vous faire savoir mon arrivée à Paris.

— C'est tout ce que vous vous êtes permis! dit à son tour la marquise. Au lieu de laisser votre carte qui a pu nous apprendre, il est vrai, que votre nom n'a pas changé d'orthographe, vous auriez dû venir vous-même...

— Je craignais de n'être plus connu...

— Monsieur... dit à demi-voix Paola... ce n'est pas bien.

— C'est très-mal, au contraire.

— Madame la marquise, je craignais d'être importun...

— On ne craint pas tant de choses, ou bien l'on se présente malgré toutes ces craintes-là... Voyez si je crains, moi, de venir à midi chez un jeune homme lui demander un service...

— Un service ! Ah ! que je suis heureux, madame !

— Un service bien difficile...

— Difficile... pour qui, madame ?

— Pour tous les deux... pour tous les trois, car ma sœur n'est pas indifférente...

— Je ne suis indifférente à rien de ce qui touche à ton bonheur, Virginia.

— A votre bonheur? madame la marquise.

La marquise regarda sa sœur.

Paola comprit qu'elle était allée un peu loin... elle se tut; elle laissa parler la marquise.

— M. de Rosenthal, vous êtes l'ami de M. le comte de Manfredi.

La marquise attendit la demi-réponse d'un oui qui ne vint pas.

— Vous avez été son ami?...

— Oui, madame.

— Vous avez parcouru ensemble l'Italie?...

— Moi, avec les préoccupations d'un artiste, M. Manfredi avec celles d'un homme dont la position de fortune était fort compromise.

— Par les circonstances politiques?

— Oui, madame, par les circonstances politiques.

— C'est ici l'endroit... comment dirai-je? délicat de notre entretien.

La marquise aurait désiré, à cet endroit délicat, que Rosenthal l'encourageât par un mot, par un signe, à le franchir.

Le sérieux Allemand ne remua pas les lèvres.

— Le comte, reprit-elle après un effort, vous a sans doute parlé, dans vos intimités de voyage, de l'étendue, de la valeur de ses biens?...

— Quelquefois, madame, répondit très-brièvement Rosenthal.

— Les avez-vous estimés bien haut?

Rosenthal ne répondit pas cette fois.

— Ma sœur vous demande...

— J'ai compris, murmura Rosenthal en tournant son regard vers Paola.

Il avait soupçonné, dans cette question, un motif trop important de curiosité pour ne pas sentir qu'on

l'entraînait sur un terrain où la réputation de Manfredi allait lui être livrée.

Pourtant, il n'était pas sûr encore.

Sa parole se colora de ce doute ; il répondit aux deux visages qui l'interrogeaient :

— Mon Dieu, mesdames, vous savez qu'en Italie... vous savez mieux que moi qu'en Toscane surtout, de très-grands biens n'impliquent pas toujours des revenus en proportion... La terre est si féconde... les produits si abondants... que l'appréciation en argent n'est pas facile... cependant je suppose... je pense... je crois que les revenus du comte... Où veut-elle en venir ! pensa Rosenthal... Est-ce une occasion qui m'est offerte de me venger du parjure du comte ?... Que lui fait après tout la richesse ou la pauvreté de Manfredi ?.... Manfredi que j'ai supposé tout devoir à la marquise... qu'est-ce donc ?...

La marquise, qui s'aperçut du peu de sonorité de sa question, la posa sur une autre touche et elle appuya ainsi :

— Vous avez dû être frappé comme ma sœur et moi, monsieur Rosenthal, comme tout le monde, du reste, du changement prodigieux qui s'est fait tout à coup dans l'existence du comte. Ruiné il y a un an, il s'est soudainement mis à dépenser des sommes...

— Énormes, acheva Rosenthal.

— Énormes, répétèrent Virginia et Paola. A la Haye, à Berlin, à Vienne, à Florence, il a mené la vie...

— Une vie qu'il n'avait jamais menée, dit Rosenthal traversé par un éclair de haine contre son rival qn'on mettait à sa merci.

— Sans doute, poursuivit la marquise, ses propriétés lui ont été rendues.

— Oui, madame, et presque aussitôt rendues que confisquées.

— Pensez-vous, reprit tout à fait ouvertement la marquise, pensez-vous qu'avec les revenus de ses propriétés, revenus considérablement réduits par les dommages que ces mêmes propriétés ont soufferts, le comte ait pu subvenir aux dépenses énormes dont nous venons de parler?

Il est étrange, pensa Rosenthal, après que cette question lui eût été si franchement posée, que la marquise veuille savoir la source où s'alimentent les prodigalités de Manfredi, puisque c'est elle... elle seule...

Ce ne serait donc pas elle?...

M'attire-t-on dans un piége?...

Si ce n'est pas elle qui verse l'or... elle sa maitresse... qui donc?...

Lord Murton?...

Pourquoi lord Murton?...

A quel titre lord Murton?... car lui seul, à défaut de la marquise, peut suffire...

Il y a une infamie... où est-elle?...

La marquise l'ignore... elle la cherche... elle m'interroge, elle me fouille pour la connaître...

Je n'ai qu'à dire un mot pour jeter l'homme par terre, en laissant ensuite au premier événement qui tonnera le soin de le foudroyer...

Le dirai-je ce mot?

Inquiète du silence que causait chez Rosenthal ce long examen de conscience, la marquise reprit avec une grâce charmante :

— Monsieur Rosenthal, j'aime, vous le savez, M. de Manfredi.

Rosenthal s'inclina en signe affirmatif et il pâlit.

— Vous le savez, monsieur?

— Oui, madame.

Paola dit tout bas en italien à sa sœur :

— Vite ! vite ! vite !

L'affreux égoïsme de la femme qui aime, cet égoïsme qui la rendrait ladre, empêcha la marquise de comprendre l'avertissement muet et plein de bon sens que lui communiquait Paola.

Avec une naïveté atroce elle continua :

— Mon amour pour le comte de Manfredi exige que je sache, je vous le répète, si ses revenus suf-

fisent à ses dépenses. C'est pour moi un devoir... un droit de connaître...

— Eh bien ! madame... la vérité...

— Je vous écoute... oui, dites la vérité.

— Les revenus du comte sont...

— Sont?...

— Sont plus que suffisants, madame, pour justifier ses dépenses.

Le beau visage de la marquise s'éclaira aussitôt de la vive clarté d'une joie qui alla illuminer en passant celui de Paola, comme le soleil fait la clarté de la lune.

Mais Paola fut seule à s'apercevoir du mouvement nerveux qu'éprouva Rosenthal après ce mensonge si noble qui sauvait la réputation du comte.

Rosenthal, sans remarquer, lui non plus, que ce mouvement semblait donner congé aux deux sœurs, alla porter son attention sur les gravures du salon.

Ces dames se levèrent aussi et le suivirent.

— Mais c'est là la gravure du tableau de la Vierge, ce petit tableau que je vous ai donné?

— Oui, madame, répondit Rosenthal.

— Qui donc a fait ce chef-d'œuvre? ajouta Paola.

— Je n'ose plus vous le dire maintenant.

— C'est vous?... oh c'est vous!

— Oui, madame... je l'ai gravé à Munich pour le roi de Bavière. Je n'ai qu'un regret, madame, celui de

ne pouvoir vous offrir un des douze exemplaires avant la lettre... Mais Sa Majesté a eu l'indulgence de les trouver si bien qu'elle les a gardés tous les douze pour son cabinet.

— Le roi!... quelle indulgence!

— Il m'a payé, madame, à raison du sacrifice.

— Payé bien largement alors?

— Oh! oui, madame.

— Dix mille francs?...

— Mieux que cela, madame... mieux que cela...

— Vingt mille francs?

— Il ne m'a pas donné d'argent... mais...

— La croix, quelque ordre scientifique?...

— Non, madame.

Rosenthal décacheta le pli qu'il scellait au moment où les deux sœurs étaient entrées.

— Lisez, madame, dit-il à Paola : c'est le roi de Bavière qui m'écrit.

Paola lut alors :

« Mon cher artiste, je suis assez heureux pour pouvoir vous annoncer que j'ai obtenu de mon frère l'empereur d'Autriche, ce que vous m'avez demandé : la grâce pleine et entière, avec restitution de biens, de madame la comtesse Paola de Belverano. »

— Grand Dieu du ciel! s'écria Paola en tombant accablée de reconnaissance aux pieds de Rosenthal,

vous avez fait cela pour moi! Je reverrai par vous l'Italie, le tombeau de ma mère!... je...

Les sanglots coupèrent la voix émue de la comtesse... elle s'évanouit en pressant sur ses lèvres les mains bénies de l'artiste.

Cette défaillance ne dura qu'un instant.

En revenant à elle, Paola eut un mouvement sublime : elle dit à la marquise, qu'elle savait si profondément aimée par Rosenthal :

— Ma sœur! embrasse-le! embrasse-le! oh! embrasse-le pour moi!

Les deux sœurs quittèrent Rosenthal aussi heureuses l'une que l'autre ; et dans la petite voiture de place qui les avait amenées rue Matignon, elles rentrèrent à leur hôtel de l'avenue Marbœuf.

XIII

Le jour était enfin arrivé où le comte Manfredi, enrichi secrètement par lord Murton, allait épouser secrètement à l'église, c'est-à-dire définitivement, la belle marquise de Belverano, ou, si l'on aime mieux, la comtesse Manfredi déjà sa femme.

On choisit la petite chapelle des Thernes, et à minuit, quand la grande ville commençait à dormir et que le petit bourg dormait depuis longtemps, le dernier mot de cette union mystérieuse fut prononcé.

Lord Murton était un des témoins.

On rentra aussitôt à l'hôtel.

Ce fut Paola, la bonne sœur aînée, qui présida, tenant lieu de mère, à la dernière toilette de nuit de sa sœur Virginia.

Puis, après avoir éteint toutes les bougies de la chambre nuptiale, excepté une seule, elle se retira dans ses appartements.

Dans une pièce voisine, une scène inouïe, à coup sûr sans exemple dans la vie ordinaire des hommes, se jouait entre lord Murton et le comte Manfredi, à la clarté d'un lustre de Venise suspendu au plafond, et qui versait les reflets pourpres et jaunes de ses feuilles de cristal sur deux visages silencieux.

Lord Murton était assis à un bout du salon.

Manfredi était assis à l'autre extrémité.

L'aiguille de la pendule passa la demie de minuit, indiqua une heure, et ni l'un ni l'autre ne quitta son fauteuil.

Aucun échange de phrase, aucune parole entre Manfredi et lord Murton.

La demie d'une heure sonna.

Lord Murton se lève.

Manfredi machinalement se lève aussi.

Ils marchent l'un vers l'autre lentement, et lorsqu'ils se trouvent face à face, Manfredi adresse un regard de sollicitude à lord Murton qui ne veut pas le remarquer et passe.

Manfredi n'a pas changé de place.

Lord Murton revient : même appel de miséricorde de la part de Manfredi, et même indifférence du côté de lord Murton.

Deux heures sonnent à la pendule, et rien n'est changé à cet étrange manége.

Seulement l'impassibilité de lord Murton commence à se manifester.

Elle se trahit par une espèce de piétinement sur le tapis, par ce soubresaut d'épaule tout anglais, sec, saccadé, d'acier.

Au bout d'un nouveau quart d'heure de cette promenade nerveuse, lord Murton, pour faire comprendre à Manfredi qu'il va y mettre un terme, se place devant la pendule.

Il semble prendre les heures à témoin de sa longue patience qui expire.

Manfredi le suit et s'accoude sur le marbre de la cheminée.

Murton, comme dernière complaisance, s'y accoude

aussi et regarde Manfredi, qui le regarde, pleure et soupire.

Aucune marque de sensibilité sur le visage de l'Anglais, calme et de fer comme sur le pont de son vaisseau au moment du combat.

La demie de deux heures frappe au bord du timbre ; Murton quitte la cheminée, s'éloigne pour aller vers la porte : Manfredi court se placer devant lui, les deux mains sur son visage baigné de larmes ; Murton l'évite et poursuit sa ligne que vient encore interrompre Manfredi par l'obstacle de sa présence.

Le drame est grotesque et terrible : grotesque par ce qu'il montre, terrible par ce qu'il cache, burlesque pour qui ne le comprend pas, effrayant pour qui le devine.

Murton touche le bouton de la porte ; il va sortir ; Manfredi l'arrête par le bras gauche, tandis qu'avec le bras droit il semble chercher convulsivement quelque arme, un pistolet, un poignard.

Murton le regarde avec ironie ; ce regard fait tomber le bras qui retient et le bras qui cherche à s'armer.

Murton va ouvrir la porte du salon.

Cette porte donne sur un escalier qui mène à la chambre de madame de Belverano.

Cette porte est ouverte.

Murton a un pied sur l'escalier.

Un cri déchirant, comme celui du patient à qui le bourreau arrache le cœur par derrière, sort de la poitrine douloureuse de Manfredi.

Murton ne retourne pas seulement la tête; il monte l'escalier.

Manfredi tombe sur la dernière marche.

Murton pénètre avec la même impassibilité dans la chambre à coucher de la marquise de Belverano, comtesse de Manfredi.

Enveloppée dans un peignoir de mousseline des Indes, la marquise de Belverano lisait dans un fauteuil, près de la cheminée, un petit volume de poésies.

Elle jeta un cri et quitta sa place pour s'élancer vers la porte, quand elle s'ouvrit et que la figure de lord Murton...

— Il est arrivé quelque chose à mon mari! s'écria-t-elle en tremblant.

— Non, madame...

— Quelque accident subit...

— Je vous assure, madame...

— Vous me le cachez!...

— Aucun accident funeste...

— Mais, alors?

La voix de la marquise était passée à un autre ton.

— Mais alors pourquoi?... Ah! je devine, reprit-

elle avec cette promptitude italienne qui découvre tant et qui s'égare tant.

Son accent de surprise était revenu.

— Ah! oui, je le devine..... il est parti.

Lord Murton laissa cette supposition sans réponse.

— Une lettre anonyme lui aura été écrite sur moi... contre moi... on lui aura dit qu'avant de l'aimer... j'avais aimé... C'est faux!... Mais on le lui aura écrit... on sera allé plus loin... on lui aura affirmé...

Le silence de Murton continuant, l'impatience de la marquise éclata.

— Puisque ce n'est pas cela, j'attends que vous me disiez ce que c'est.

— Madame, j'aurais voulu vous taire...

— Me taire quoi?

— Le motif de ma présence, mais je sens...

Quoique très-animée par le feu de l'imprévu, la marquise était presque riante en ripostant à lord Murton qu'elle n'avait pas laissé avancer de plus d'un pas dans la chambre.

— Milord, comme vous n'êtes pas fou, comme je ne suis pas folle, il est impossible que vous me disiez froidement que vous auriez voulu me taire le motif de votre présence à cette heure, à ce moment, un pareil jour, une pareille nuit, chez moi... Vous n'avez rien à me taire; tout doit m'être dit; dites-moi tout.

— Madame, vous n'avez pas été la dernière à soupçonner qu'il y avait quelque mystère dans ce prompt retour de fortune dont le comte Manfredi s'enorgueillissait.

— Oui, j'ai soupçonné... mais des informations...

— Mal prises, madame.

— Complètes, milord : des informations que j'ai obtenues de son ami M. Rosenthal m'ont convaincue que les revenus des grands biens du comte pouvaient suffire aux dépenses...

— Le comte de Manfredi ne possède pas six mille livres de rente à cette heure.

— Milord!

— Il n'a pas, vous dis-je, six mille livres de rente.

— Mais M. Rosenthal....

— Vous a trompée.

— Je le saurai.

— Il est trop tard, madame.

— En effet, il est trop tard... Mais quel rapport à la fin peut-il exister entre cette erreur sur le chiffre de ses revenus et son absence bien étrange — plus qu'étrange?

— Le rapport!...

— Oui, milord.

— Votre mari, madame, voulait être riche, très-riche...

— Comment l'est-il devenu, car il l'est ?:..

— Oui, madame, il est riche.

— Alors...

— Mais encore une fois, comment l'est-il devenu ? Je vous prie de vous le demander à votre tour.

— Milord, cette question ?...

— Moins pure que vous ne l'êtes, vous ne seriez déja plus occupée à la résoudre...

Le teint de la marquise blanchit jusqu'à l'effroi.

— Je ne serais plus occupée à la résoudre !... mais qu'y a-t-il ?... que voulez-vous dire ? Mon mari, pour acquérir cette fortune dont il est si envieux, aurait-il compromis son honneur ?... Comment a-t-il eu cet argent ?

— Par moi, madame.

— Par vous !

— Oui, madame.

— Est-ce que je n'entends pas du bruit dans cet escalier ? s'interrompit pour dire la marquise de Belverano : Écoutez !...

— Je n'entends rien...

— Je me serai trompée... Le trouble où je suis.... cette surprise où vous me jetez !... Vous disiez... oui, vous disiez, milord, que c'est vous qui lui avez donné...

— Oui, madame.

— Je vous sais grand, généreux... mais on ne donne pas quatre-vingt mille livres de rente.

— Je les lui ai données.

— C'est un rêve.

— Une réalité, madame; une réalité comme le luxe qu'il a étalé en Hollande, en Prusse, en Autriche, en Italie; une réalité comme cet hôtel qui est à lui maintenant; une réalité comme le genre d'existence qu'il mène à Paris depuis son arrivée; une réalité comme vous, comme moi...

— J'entends encore du bruit dans l'escalier, dit une seconde fois la marquise de Belverano... des soupirs... des paroles inachevées... il y a quelqu'un!

— Non, madame.

La marquise saisit un flambeau, alluma une bougie, revint vers la porte,

— Milord, j'étouffe dans ce mystère, dit-elle face à face à lord Murton... je veux savoir... laissez-moi passer!...

— Madame!

— Je vous dis qu'il y a quelqu'un dans cet escalier. Je veux voir...

— C'est votre mari.

— Lui!

— Le comte Manfredi, oui madame.

— Pourquoi ces pleurs, ces gémissements? Pour-

quoi n'est-il pas ici?... Pourquoi y êtes-vous, monsieur? s'écria à la fin la marquise de Belverano, superbe de curiosité, de terreur, de doute ; magnifique, son flambeau à la main, ses cheveux épars, magnifique comme Médée; à demi nue dans son peignoir à la Watteau, qui avait pris dans ses mouvements passionnés des plis et des engouffrements tragiques.

Ses yeux noirs flamboyaient, ses lèvres violettes palpitaient comme si elle eût éprouvé un grand froid ; sa poitrine battait sous son bras gauche arrondi, et son pied droit, sorti de sa pantoufle mauresque, se crispait comme une main sur le cuir étoilé de paillettes d'argent.

Elle se précipita échevelée vers l'escalier d'où montaient les sanglots.

Manfredi se heurta avec elle.

Elle rentra dans la chambre ; elle recula jusqu'au milieu.

Manfredi était méconnaissable.

Il n'était pas pâle, il était vert comme un naufragé qui a passé une nuit glacée sur la plage ; deux sillons rouges avaient écrit sous ses yeux éteints le passage brûlant de ses larmes.

Dans ses cheveux en désordre ses doigts s'étaient battus. Son gilet, sa cravate, sa chemise, étaient déchirés par ses ongles.

— Madame, dit-il, et les dents lui claquaient, madame... cet homme — il montrait d'un doigt tremblant lord Murton — cet homme vient de vous dire la vérité, l'épouvantable vérité... Il m'a donné quatre-vingt mille livres de rente.

— Mais que lui avez-vous donc donné, vous! s'écria la marquise en avançant le flambeau sur le visage cadavéreux de Manfredi. Que lui avez-vous donc donné?

— *Vous!* répondit Manfredi en s'affaissant sur lui-même.

— Moi! — vous m'avez donnée! — moi! vous m'avez vendue!.... oh! non, vous me dites une folie... une extravagance impossible... la femme qui vous a tant aimé, qui voulait, pour vous suivre, se faire comédienne, baladine, je ne sais quoi... la vendre pour de l'or!... on ne comprend pas ces choses-là... on ne les fait pas... Vous n'avez pas fait cela... vous seriez déjà mort depuis que je vous parle... ce bras qui vous a serré contre son cœur... ce cœur qui a palpité sur le vôtre.., vous n'avez pas vendu ce bras... ce cœur... vous n'avez pas vendu cette femme... non vous ne l'avez pas vendue pour des chevaux, des laquais, des voitures, un hôtel... dites-moi non... dites-moi non!... mais dites-moi non!...

Manfredi était stupide, accroupi dans le silence.

Murton parcourait le petit volume de poésies de la marquise de Belverano.

— Madame, balbutia Manfredi, et on l'entendait à peine, madame...

La marquise se fit de marbre pour l'écouter.

— Madame, vous quitterez la France.

— Je quitterai la France...

— Vous irez en Italie... en Espagne.

— En Espagne.

— Où il vous plaira... de vivre...

— Où il me plaira de vivre.

— Moi...

— Vous?

— J'irai aux Indes...

— Aux Indes.

— En Chine...

— En Chine...

— Pourquoi cela? répliqua la marquise, lassée de se faire l'écho de ce mort qui parlait; pourquoi cela? Ce serait une séparation... la conclusion du marché que vous auriez conclu... Vous avez donc fait ce marché? Vous ne seriez pas seulement fou, vous seriez lâche, si vous l'eussiez fait... et c'est trop! véritablement c'est trop pour un seul homme. Lâche!... mais je n'ai pas besoin de dire pourquoi... Fou... voici pourquoi... C'est qu'il est d'usage de ne vendre que ce

qui vous appartient... Dites-moi si je vous appartiens ! Dites-moi par quel moyen vous livreriez seulement un cheveu de ma tête même pour quatre-vingt mille livres de rente...

Manfredi, réunissant toutes ses forces, se leva pour sortir.

La marquise l'obligea à rester.

Elle se tourna vers lord Murton.

— Milord !

— Madame la marquise.

— Combien avez-vous donné d'argent jusqu'ici à M. le comte depuis qu'il m'a vendue ?

Lord Murton ferma le livre de poésies.

— Cent cinquante mille francs environ.

— Monsieur le comte, écrivez au bas de cette feuille de papier votre signature.

Manfredi signa d'une main tremblante.

— Milord, demain il y aura sur cette signature un engagement de cent cinquante mille francs souscrit par M. le comte Manfredi en votre faveur.

Murton inclina affirmativement la tête.

Dans cette action de la marquise de Belverano, le comte se crut certain de lire son pardon, et, dans cette persuasion, sa pâleur disparut, ses riches couleurs revinrent, il reprit une demi-assurance qui l'enhardit à lever ses yeux si ex-

pressifs sur sa femme et à lui tendre la main.

La marquise ne rendit pourtant qu'un sourire à toutes ces avances, et, se rapprochant de la cheminée contre laquelle était adossé lord Murton, elle se regarda complaisamment dans la glace.

— Mais on n'est pas trop mal, dit-elle, en prenant à pleines mains sa riche chevelure pour la ramener sur sa tête et y mettre quelque ordre. Non, on n'est pas trop mal pour une esclave qu'on voulait vendre au bazar! Et, poursuivant le propre examen de ses charmes, elle ajouta :

— Ce front ne messiérait pas à un diadème, si j'avais la faiblesse d'aimer ce genre de coiffure; mais je suis trop révolutionnaire pour cela. Et ces yeux, moi je les trouve pleins de jeunesse et d'ardeur; après tout, je n'ai guère plus de vingt-cinq ans : ce cou est assez pur de blancheur et de ligne. Que dois-je penser de ces épaules? Je pense qu'elles me vont à ravir, quoiqu'elles ne vaillent pas quatre-vingt mille francs de rente. Et ces bras, continua la marquise en relevant jusqu'au coude les manches flottantes de son peignoir, les valent-ils? Oui, mais avec ce qui les accompagne. Allons! allons! se résuma-t-elle, je n'aurai pas tout à fait surfait mon acquéreur.

Sa raillerie, qui n'était d'abord qu'une épingle

d'or devint un poignard, quand, se retournant vers Manfredi, elle lui dit :

— A propos ! quelle garantie aviez-vous donnée à milord pour la fidèle exécution de votre pacte ? Vous ne répondez pas ? Était-ce votre parole d'honneur ?

— Oui, madame.

— Je la tiendrai pour vous ! dit la marquise d'un accent qui glaça pour toute la vie le sang de Manfredi.

— Milord, cet homme est de notre maison, acheva-t-elle, vous continuerez à lui faire quatre-vingt mille livres de rente.

XIV

Peu de jours après cette effrayante collision dans l'hôtel de l'avenue Marbœuf personne n'était mort; seulement il y eut un hôtel de plus aux Champs-Élysées, un hôtel princier par où entraient et sortaient depuis dix heures du matin jusqu'à minuit des voitures riches et élégantes pleines de ces visiteurs heureux qui vont saluer un heureux du

monde, lequel à son tour va chaque jour dans un coupé rapide, du faubourg Saint-Germain où l'aristocratie des titres l'adore, à la Chaussée-d'Antin où l'aristocratie de l'argent raffole de lui.

Paris a adopté le comte Manfredi ; il est devenu un des siens; il restera un des siens tant qu'il aura des soupers babyloniens à donner après des bals qui ont fait oublier les soupers et les bals de ce fameux banquier américain, qui avait fait oublier à son tour les bals et les soupers de ce célèbre ambassadeur, lequel avait fait oublier... qui ne fait pas oublier, et qui n'est pas aussi vite oublié à Paris ?

Que fait à Paris l'origine de votre fortune! Paris, qui ne sait pas d'où lui arrivent le vin, la farine, l'huile, les fruits, les légumes, se soucie fort peu de savoir ce avec quoi on a toutes ces choses-là.

Ayez-les, c'est l'essentiel.

N'allez pas lui dire pourtant :

Si je suis millionnaire, c'est que j'ai été contrebandier, pirate, usurier, joueur, etc., etc.

Paris a de la tolérance, mais il a aussi des formes.

Il ne veut jamais voir les mains, il veut toujours voir des gants dans le grand salon où il vous reçoit au retour de toutes les Amériques d'où il vous plaît de revenir.

La position de Manfredi n'était pas absolument

aussi franche, parce qu'il paraissait impossible qu'avec ses revenus italiens — il y a si peu de revenus italiens ! — il menât à Paris une existence aussi large.

Pour en revenir à notre comparaison, *ses gants blancs,* sous ce rapport-là, *étaient un peu décousus.*

Chacun le savait l'amant de madame de Belverano, résolûment et généralement lady Murton pour le monde ; on savait que lord Murton était riche pour dix et que par conséquent il pouvait l'être pour deux ; on savait que, voulant fermer les yeux sur la conduite de sa femme, il traitait le comte Manfredi comme un neveu, comme un fils : on savait tout cela... mais le scandale se couvrait du léger voile du doute, et d'ailleurs il n'y avait jamais, à proprement parler, scandale.

Manfredi payait ses fournisseurs, lord Murton les siens.

Il ne restait que le murmure, que la mousse, que la fleur, que le parfum de la situation, d'une situation épouvantable au fond.

Beaucoup de jeunes gens même, il faut le dire, il faut tout dire quand on dissèque les mœurs, mesuraient de l'œil comme un héros le comte Manfredi.

Ils n'auraient pas tous publiquement désiré être à sa place, mais beaucoup eussent accepté de l'occuper.

Les mœurs qu'on dit sont si peu les mœurs qu'on pense !

Quant à la marquise, elle était protégée par l'usage italien d'avoir un amant de cœur à côté du mari, lequel craindrait de rompre avec la tradition en s'offensant du poétique voisinage.

Ces amis de la maison en sont les hirondelles.

On ne les tue pas ; ils portent bonheur comme les hirondelles.

Donc le comte Manfredi traversait ce fleuve de la vie sur un pont d'une seule arche.

Il était heureux autant qu'il est permis à l'homme de l'être depuis la sortie du paradis.

C'est ce qu'on croyait.

Lui seul ne le croyait pas.

A la fin du souper, qu'il avait présidé le verre à la main, la joie au front, l'esprit sur les lèvres ; au retour de la promenade où chacun avait envié sa place à côté de lady Murton, belle, toujours belle, quoique plus sérieuse depuis le bonheur ; après le bal où il avait dansé avec toute l'insouciance de la jeunesse et la joie des sens, il s'enfermait et pleurait d'abondantes larmes.

Ses mains se crispaient dans ses cheveux ; il pâlissait comme la nuit, la fatale nuit, la nuit des noces, la nuit tragique passée à l'hôtel de l'avenue Marbœuf.

Sa conscience grossissait et l'étouffait.

Le bien qu'il mettait au-dessus de tous les biens ne lui appartenait pas.

Sa femme était à un autre, à un maître terrible, à un rival silencieux, froid, glacé comme l'or.

La folie d'un moment était devenue le supplice toujours plus cuisant de toute sa vie.

Il n'avait cru vendre sa femme qu'une fois, il la vendait chaque jour, chaque instant, car elle lui était payée chaque instant, chaque jour.

Il voulait lui sourire, on lui jetait dix mille francs pour qu'il se tût; il essayait de se plaindre, la musique d'un bal couvrait son élégie; il osait parler d'amour, on ne lui répondait plus.

Trois mois d'une pareille existence avaient miné la santé de Manfredi ; il maigrissait, il vieillissait à vue d'œil.

Le bonheur l'avait frappé à mort.

Pendant le carnaval de 1851, la marquise souhaita de connaître le bal masqué de l'Opéra.

On arrangea immédiatement une partie.

On loua une de ces loges d'avant-scène d'où le regard embrasse la magnifique salle et domine la fête de nuit quand elle bouillonne aux feux des lumières, de l'haleine ardente de cinq mille démons et d'une musique qui brûle la plante des pieds.

A une heure après minuit, lord Murton, lady Murton, le comte Manfredi et Paola, tous les quatre cachés sous un domino gris, allèrent à l'Opéra et se placèrent dans leur observatoire.

Après deux heures d'un pareil plaisir, la marquise, qui n'avait ni déguisé sa voix ni reculé devant le désir de retirer parfois son masque, liberté, du reste, qu'avaient également prise ses compagnons de plaisir, elle manifesta l'inévitable curiosité de faire quelques tours de promenade dans la salle et au foyer.

Il étaient à peine dans le couloir circulaire qu'un domino rouge, qui les suivait depuis leur sortie de la loge d'avant-scène, les aborda en face et dit ouvertement à la marquise dans l'italien du plus pur romain :

— De ces deux cavaliers — il désigna Manfredi et Murton — quel est votre mari et quel est votre amant?

Madame de Belverano recula aux deux bras qui la soutenaient.

— Vous dites? demanda Manfredi en dégageant le bras où s'appuyait sa femme.

Le domino rouge répéta en italien :

— J'ai demandé et je redemande à madame la marquise de Belverano quel est, de vous ou de monsieur, celui qui est l'amant et celui qui est le mari.

La réponse de Manfredi fut un soufflet qui tomba comme un gantelet de fer sur le masque de l'insolent.

— Merci! dit celui-ci sans chercher même à rendre l'outrage qu'il avait reçu, merci! A quand?

— A tout de suite, lui répondit Manfredi toujours en italien; il ajouta :

— A quel arme?

— Au pistolet, signor Manfredi.

— Au pistolet, soit. Où?

— Où nous trouverons cinq pas de terrain.

— Bien, monsieur. Votre témoin?

— Le voici.

Un autre domino rouge sorti du groupe tumultueux formé autour des deux adversaires.

— Le vôtre? continua l'insulteur de la marquise.

— Le voici, répondit un jeune homme en toilette de bal.

— Rosenthal! murmura la marquise.

Manfredi eut un pressentiment devant ce témoin que la fatalité semblait lui adresser.

— Toutes les conditions sont réglées? demanda Manfredi au domino rouge.

— Une seule exceptée.

— Laquelle?

— Je veux me battre masqué.

— C'est impossible! c'est impossîble! s'écria Rosenthal.

— Alors je garde mon soufflet; gardez la question que je vous ai faite, et que je vais vous répéter pour que vous ne l'oubliiez pas.

— Assez! interrompit furieux Manfredi, levant déjà la main pour donner un second soufflet; assez! vous vous battrez masqué!

— A la bonne heure!

— Marchons!... mais des pistolets?

— Il y a un armurier dans le passage.

— Vous êtes un ennemi politique, dit lord Murton au domino rouge.

— Oui, monsieur.

— Un ennemi politique de madame la marquise?

— Oui, monsieur, oui, monsieur; vous l'avez deviné.

Pendant ce court dialogue entre lord Murton et le domino rouge, Paola avait pris à part Rosenthal, et celui-ci écoutait attentivement.

Quand la sœur de la marquise eut fini de lui donner une espèce d'instruction, sous forme de confidence intime, Rosenthal lui répondit :

— Non! madame, non!

— Je vous en prie, monsieur.

— Non, jamais!

— Vous ne savez pas ce qu'il souffre!

— Et ce que j'ai souffert, moi!

— Il peut mourir dans ce duel.

— Il expiera le mensonge qu'il m'a fait en me jurant qu'il ne serait jamais l'amant de la marquise de Belverano.

— Il n'a pas fait de mensonge.

— Vous aussi!

— Je vous le jure! Me croirez-vous?

— Mais alors?...

— Nous vous attendons, intervint Manfredi dans une interruption que faisait pareillement d'intention le domino rouge.

— Je vous suis, messieurs.

— Allons!

Lord Murton, la marquise et Paola restèrent seuls dans la salle de l'Opéra.

Elles furent étranges et amères, les réflexions de Manfredi pendant les dispositions de ce duel qui allait avoir lieu; pendant que Rosenthal et le témoin du domino rouge prenaient des pistolets, de la poudre et des balles chez l'armurier du passage de l'Opéra.

Il allait se battre pour défendre l'honneur d'une femme qui appartenait à un autre; il allait se battre, risquer sa vie, chose plus odieuse encore, pour conserver l'estime d'une femme aux yeux de laquelle il

s'était avili; il allait se battre, perdre son sang pour justifier pour ainsi dire la pension d'infamie dont il jouissait.

Ce n'était plus qu'un cadavre marchant au supplice.

Ce fut pendant le trajet du passage de l'Opéra au clos Saint-Lazare, à la clarté d'une de ces belles lunes d'hiver qui font si joyeuses et si vénitiennes les folies du carnaval à travers les rues endormies de Paris, que Rosenthal, se souvenant des paroles miséricordieuses de Paola, dit à demi-voix à Manfredi :

— Monsieur le comte, j'ai quelque chose à vous dire.

— Parlez, Rosenthal.

— Il m'est arrivé, il y a quelque temps, de vous blesser par un propos qui était l'expression de ma pensée sincère, s'il était aussi le cri de ma partiale jalousie.

— Continuez, Rosenthal.

— Je vous ai dit, je vous ai reproché de vivre et de briller aux dépens de la marquise de Belverano, de lady Murton dont vous étiez l'amant.

— Achevez, Rosenthal.... que signifie, dans un pareil moment?

— Je me trompais, monsieur le comte.

— Vous savez donc!... s'écria Manfredi en s'ap-

puyant contre une porte de la rue des Martyrs ; vous savez donc.... Rosenthal !...

— Je ne sais rien....

— Vous ne savez rien ?

— Rien, vous dis-je.

— Mais pourquoi?

— Monsieur le comte, je me trompais et je viens vous prier d'agréer les profondes excuses que je vous adresse.

— Rosenthal ! vous ne voulez pas railler !... ce serait mal.

— Je suis vrai comme dans mes prières. Je vous demande pardon, Manfredi.

— Soyez pardonné ! mon ami, reprit Manfredi, soyez pardonné... vos paroles de loyauté me font un bien... elles me ramènent l'ami d'autrefois, le compagnon de mes voyages... le cœur pur qui était plus digne que moi de l'amour d'une femme... oh! n'ayez jamais envié ma position... Savez vous ce que c'était que cette position? poursuivit Manfredi en serrant le bras de Rosenthal contre lui.

— Mais assez heureuse... je présume.

— Affreuse ! mon ami.

— Ces succès du monde ?...

— Des hontes chez moi !

— Ces splendeurs?

— Des ténèbres étouffantes!

— Ces fêtes?...

— Des angoisses!

— Mais cette femme adorable, adorée.

— Ma croix, mon supplice, mon enfer!

— Nous sommes arrivés, dit Rosenthal; l'endroit est bon; il est désert; bien éclairé par la lune; il est inutile, je crois, d'aller chercher au bois de Boulogne ou à Saint-Germain, loin de tout secours en cas de malheur, un endroit qui ne vaudrait pas celui-ci.

On fut d'accord de rester et de se battre sur le terrain qu'on occupait.

Les pistolets furent chargés; on tirerait ensemble et à cinq pas.

Manfredi et le domino rouge prirent position.

— Une question, dit Manfredi avant de lever son pistolet.

— Il est contre l'usage, dit le témoin masqué, de parler sous les armes.

— Il est bien plus contre l'usage de se battre avec uu masque au visage, riposta Manfredi.

— Parlez dit le domino rouge.

— Si je suis blessé, aurai-je la satisfaction de voir votre visage.

— Non monsienr. Vous ne le verrez que si je suis tué.

— Alors, je vais tâcher de le voir, reprit Manfredi.

— Tâchez !

Les deux adversaires se turent. Une demi-minute après, Manfredi tomba frappé d'une balle dans la poitrine. Rosenthal courut à lui.

Le domino rouge et son témoin sortirent du clos Saint-Lazare et se perdirent bientôt dans la brume froide du matin.

— Mon ami, dit Manfredi à Rosenthal quand il fut placé dans le premier fiacre qui vint à passer ; — et le délire le gagnait déjà — mon ami, ne me conduisez pas chez moi, mais près de ma femme.

— Voilà le délire, pensa aussi Rosenthal, mauvais signe, mauvais signe.

Rosenthal conduisit Manfredi chez lui, à son hôtel des Champs-Elysées, où d'ailleurs étaient déjà, quoiqu'il fût à peine jour, la marquise de Belverano, Paola et lord Murton.

A la vue du comte, qu'elle crut tué, la marquise eût un élan de douleur qui résuma les souffrances inouïes dont elle avait étouffé les cris depuis plus d'une année.

Elle l'entoura de ses bras convulsifs, cherchant à rallumer de son souffle le souffle qu'elle croyait éteint. L'Italienne déborda.

Elle multipliait ses prières, ses plaintes, ses supplications, ses invocations avec une vivacité électrique.

Et quand Manfredi rouvrit un peu les yeux, elle fut si heureuse de l'espérance qu'il pouvait ne pas être mort, qu'elle sautait en pleurant autour du divan où il était déposé.

— Mon époux, mon époux! criait-elle devant les gens de la maison ; mais dans un pareil moment rien n'avait un sens bien net pour qui que ce fût dans l'hôtel.

— Voyons, dit tranquillement lord Murton, habitué à connaître le résultat de toutes les blessures, voyons le trajet de la balle.

Après cet examen, Murton dit aux assistants :

— Ce n'est pas mortel : dans deux mois le comte ira encore au bal.

— Plus de bal ! plus de fête ! dit à son tour Manfredi d'une voix faible ; d'ailleurs je ne meurs pas d'une balle... je meurs...

— Assez ! dit Murton en lui mettant la main sur la bouche, votre état vous défend de parler...

— Mais vous pouvez du moins entendre, intervint la marquise de Belverano. Sachez donc, mon ami...

— Assez ! — vous aussi, madame... pas encore... dans un an... plus tôt peut-être... il vous sera permis de tout lui dire...

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Au rebours de tous les romans dont le dénoûment se devine à chaque page, celui-ci n'a pas de dénoûment, et la raison en est simple.

C'est qu'en réalité il n'a pas encore eu lieu.

Mes personnages qui ne sont pas d'invention, n'ont pas encore jugé à propos de me le fournir.

Tout ce que je puis ajouter se réduit à ceci : lord Murton est devenu un grand personnage diplomatique à Paris; Manfredi, qui souffre toujours de sa blessure, n'a pas cessé d'aimer lady Murton; seulement le monde... le monde sait tout; tout! excepté que lord Murton n'a jamais été qu'un père pour la marquise de Belverano.

Mais il le saurait qu'il ne le croirait pas.

FIN

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



